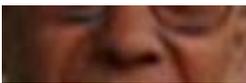


**LES NEZ DU DISPOSITIF
RESPIRALYON : UNE PRODUCTION DE
SAVOIR ?**



Sophie TCHENG

**AGU
Promotion 50**

24 /06/2005

Président du jury : Didier Plat
Maître de TFE : Emmanuel Martinais
Expert : Gérard Berne

NOTICE ANALYTIQUE

	NOM	PRENOM	
AUTEUR	TCHENG	SOPHIE	
TITRE DU TFE	LES NEZ DE RESPIRALYON : UNE PRODUCTION DE SAVOIR ?		
	ORGANISME D’AFFILIATION ET LOCALISATION	NOM PRENOM	
MAITRE DE TFE	ENTPE, laboratoire RIVES, Vaulx-en-Velin	MARTINAIS EMMANUEL	
COLLATION	82 pages	4 pages d’annexes	15 références bibliographiques
MOTS CLES	RESPIRALYON, nez, odeur, perceptions, sens, savoir empirique, pollution de l’air		
TERMES GEOGRAPHIQUES	Grand Lyon		
RESUME	<p>Lorsque l’on parle des nuisances dans la ville, la place principale revient en général aux nuisances sonores. Et pourtant, quel Lyonnais n’a jamais senti les mauvaises odeurs provenant du Sud de l’agglomération ? Pour répondre à la problématique des odeurs a été mis en place, en 2002, un dispositif original : RESPIRALYON.</p> <p>La finalité de RESPIRALYON est de mieux connaître le paysage des odeurs sur l’agglomération lyonnaise. Dans cette perspective, plusieurs actions sont envisagées : réaliser un suivi des émissions odorantes, déterminer les zones concernées par les nuisances olfactives, établir une meilleure connaissance des fréquences de ces nuisances, etc. Pour obtenir ces informations, les concepteurs du dispositif ont choisi le nez humain comme instrument de mesure. Un réseau de nez, constitué de bénévoles ayant pour mission de “ humer l’air ”, a donc été mis en place. Leur tâche consiste à réaliser un relevé quotidien de la présence ou non d’odeurs.</p> <p>Mon étude porte sur les membres du réseau de nez. Je me suis d’abord intéressée à leur profil : parcours, idéologie, loisirs, etc. De ces éléments découlent les raisons de leur engagement à RESPIRALYON. La deuxième partie ouvre une porte sur le monde des odeurs. Chaque bénévole a adapté ses pratiques à sa vision du dispositif et de ce monde, ce qui génère une grande diversité de façons de vivre la mission de nez. Malheureusement, il est difficile de confronter les données des nez, notamment à cause du manque de vocabulaire commun. Dans la dernière partie, nous nous sommes intéressés à la logique interprétative des bénévoles qui conduit à la production d’un savoir empirique.</p>		

SUMMARY

When talking about nuisance in the city, the main part of it is generally attributed to sound nuisance. Yet, who lives in Lyon and has never smelt stench coming from the South of the built-up area? An original device was set up at the end of 2002 to deal with the question of smells: RESPIRALYON.

The aim of RESPIRALYON is to know better the landscape of smells in the built-up area of Lyon. Several actions are considered in that perspective: to follow up on smelling emissions, to determine the areas suffering from smell nuisance, to work on a better knowledge of the frequency of such nuisance, etc. In order to get such pieces of information, the founders of the device chose the human nose as measurement instrument. A net of 'noses' was therefore set up, composed of volunteers whose mission was to 'smell the air'. Their role consists in the daily picking up of the presence or the absence of smell.

I studied the members of the net of noses. I first worked on their profile: life experience, ideology, leisure, etc. The reasons why they take part in RESPIRALYON come directly from these data. The second part of my study opens a door to the world of smells. Each volunteer adapted his/her way of acting to his/her vision of the device and of this world, which results in a great diversity of ways of living the mission of being a 'nose'. Unfortunately, it is pretty hard to confront the data of the noses, especially because of the lack of a common vocabulary. In the last part, we studied the interpretative logic of the volunteers which leads to the production of an empirical knowledge.

SOMMAIRE

INTRODUCTION	6
1. LES NEZ : SENSIBLES ET INTERESSES	11
1.1. <u>Le singulier en chiffre</u>	11
1.2. <u>Identification de quatre profils types</u>	15
1.2.1. <u>Les ‘contestataires’</u>	15
1.2.2. <u>Les ‘préoccupés’</u>	18
1.2.3. <u>Les ‘désintéressés’</u>	20
1.2.4. <u>Les ‘sensuels’</u>	21
1.3. <u>Un engagement en cohérence avec un parcours de vie</u>	22
1.3.1. <u>Des odeurs gênantes</u>	23
1.3.2. <u>Les mauvaises odeurs, signes de la toxicité de l’air</u>	23
1.3.3. <u>Des nez fins</u>	24
1.3.4. <u>A la découverte d’un sens</u>	25
1.3.5. <u>Des motivations individuelles profondes</u>	25
2. LE MONDE DES ODEURS	29
2.1. <u>Interprétation et vécu de la mission</u>	29
2.1.1. <u>Objectifs du dispositif ou attentes des nez ?</u>	29
2.1.1.1. <u>La déception latente des « contestataires »</u>	29
2.1.1.2. <u>Les attentes des « préoccupés »</u>	30
2.1.1.3. <u>Interrogations et hypothèses des « désintéressés »</u>	30
2.1.1.4. <u>Les « sensuels », peu loquaces</u>	31
2.1.2. <u>La diversité des ressentis</u>	32
2.1.2.1. <u>La mauvaise odeur de Lyon</u>	32
2.1.2.2. <u>La régularité des odeurs : des émissions non accidentelles</u>	33
2.1.2.3. <u>Ressentis partagés ou dénominations communes ?</u>	34
2.1.2.4. <u>Chacun son référentiel...</u>	35
2.1.3. <u>Les pratiques des nez : la ségrégation de certaines odeurs ?</u>	36
2.1.3.1. <u>Un laisser-aller chez certains nez</u>	36
2.1.3.2. <u>Un protocole précis pour sentir</u>	37
2.1.3.3. <u>Le classement des odeurs</u>	38

2.2.	<u>Sens muet ou langue inodore ?</u>	39
2.2.1.	<u>Sentir ou ressentir ?</u>	39
2.2.2.	<u>Identifier pour nommer</u>	41
2.2.2.1.	<u>Une identification difficile</u>	42
2.2.2.2.	<u>La classification des odeurs</u>	43
2.2.2.3.	<u>Nommer la source pour nommer l'odeur</u>	44
2.2.2.4.	<u>Le langage, producteur de savoir</u>	45
2.2.3.	<u>Spécificités du langage des odeurs</u>	45
2.3.	<u>Font-ils confiance à leur nez ?</u>	47
2.3.1.	<u>Des nez fins</u>	47
2.3.2.	<u>L'évolution de la sensibilité des nez</u>	49
2.3.3.	<u>Les capteurs, plus fiables que les nez ?</u>	51
3.	<u>L'INTERPRETATION DU RESENTI : UNE PRODUCTION DE SAVOIR</u>	55
3.1	<u>Une richesse de connaissances et de compétences</u>	55
3.1.1	<u>De nombreuses connaissances de base</u>	55
3.1.2	<u>La recherche d'informations</u>	59
3.2	<u>Logique interprétative</u>	61
3.2.1	<u>Signification des odeurs</u>	61
3.2.2	<u>A la recherche des sources</u>	64
3.1.	<u>Quelles relations entre ce savoir produit et le pouvoir des institutions ?</u>	68
3.2.3	<u>Vision du système d'acteurs</u>	68
3.2.4	<u>Une faible communication avec le dispositif</u>	70
	<u>CONCLUSION</u>	74
	<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	77

Il s'appelait Jean-Baptiste Grenouille et si son nom, à la différence de ceux d'autres scélérats de génie comme par exemple Sade, Saint-Just, Fouché, Bonaparte, etc., est aujourd'hui tombé dans l'oubli, ce n'est assurément pas que Grenouille fût moins bouffi d'orgueil, moins ennemi de l'humanité, moins immoral, en un mot moins impie que ces malfaisants plus illustres, mais c'est que son génie et son unique ambition se bornèrent à un domaine qui ne laisse point de traces dans l'histoire : au royaume évanescant des odeurs.

INTRODUCTION

Lorsque l'on parle des nuisances dans la ville, la place principale revient en général aux nuisances sonores. Et pourtant, quel Lyonnais n'a jamais senti les mauvaises odeurs provenant du Sud de l'agglomération ? Lyon est une ville industrielle qui, depuis longtemps, est soumise à des émissions malodorantes. Afin de prendre en charge cette problématique a été créé, en 2002, le dispositif RESPIRALYON.

Depuis quelques années, divers sondages ont été réalisés sur l'agglomération : ils révèlent que la qualité de l'air est une préoccupation majeure de ses habitants. Deux de ces enquêtes sont particulièrement révélatrices. L'une d'entre elles a, en effet, été réalisée un mois après la catastrophe d'AZF à Toulouse mais les résultats obtenus ne semblent pas avoir été influencés par cet accident : les habitants du Grand Lyon sont 51% à dire que la qualité de l'air est leur principale préoccupation alors que seulement 16% placent les risques industriels en première position. La deuxième enquête révélatrice est un sondage du Progrès sur le péage urbain : c'est encore la qualité de l'air qui arrive en tête des « problèmes importants » (91%) devant le stationnement en ville, la circulation, etc. De plus, au niveau des nuisances, les odeurs sont ressenties comme une forte gêne devant le bruit et les risques industriels. Ces différentes enquêtes ont alerté les pouvoirs publics sur la sensibilité particulière des citoyens à la pollution de l'air, pollution dont la présence est révélée par des éléments visuels tels que les fumées de cheminée ou les retombées de poussière, mais surtout par les mauvaises odeurs. En mai 2002 est survenu un événement olfactif qui a déclenché la naissance de RESPIRALYON.

RESPIRALYON est une émanation du Secrétariat Permanent pour la prévention des pollutions Industrielles et des Risques de l'Agglomération Lyonnaise (SPIRAL), structure de concertation et d'information créée dans les années 1990 qui regroupe des représentants de plusieurs acteurs concernés par les problématiques relatives à l'environnement industriel sur l'agglomération lyonnaise (État,

collectivités territoriales, industriels, associations et personnalités qualifiées). Sa mission principale est de démontrer la faisabilité d'un développement harmonieux et équilibré de l'industrie lyonnaise et de l'agglomération.

Le SPIRAL comprend cinq commissions qui concernent les thèmes des risques industriels, de l'eau, des déchets, du transport de matières dangereuses et de l'air. Le SPIRAL AIR a pour vocation de travailler sur les problèmes relatifs à la pollution de l'air. Depuis mai 2002, en réponse aux attentes du public et à la demande du préfet du Rhône, le SPIRAL AIR a travaillé sur la problématique des odeurs et décidé de créer RESPIRALYON.

La finalité de RESPIRALYON est de mieux connaître le paysage des odeurs sur l'agglomération lyonnaise. Dans cette perspective, plusieurs actions sont envisagées : réaliser un suivi des émissions odorantes, déterminer les zones concernées par les nuisances olfactives, établir une meilleure connaissance des fréquences de ces nuisances, etc. Pour obtenir ces informations, les concepteurs du dispositif ont choisi le nez humain comme instrument de mesure. Un réseau de nez, constitué de bénévoles ayant pour mission de " humer l'air ", a donc été mis en place. Leur tâche consiste à réaliser un relevé quotidien de la présence ou non d'odeur et autres substances irritantes sur le plan oculaire et olfactif.

Pour compléter cette action, un système d'enregistrement centralisé des signalements du public sur les nuisances olfactives a été mis en place. Une fois ces données collectées, il s'agit de les traiter afin d'identifier les générateurs d'odeurs, puis d'inciter ces derniers à mener des actions de réductions des émissions malodorantes. RESPIRALYON a également pour objectif d'améliorer le dispositif de gestion de crise olfactive, en particulier dans les domaines du prélèvement et de l'analyse. Il est mis en place pour une durée de 3 ans.

Donnons quelques précisions sur le réseau de nez qui va faire l'objet de cette étude. Pour avoir une appréhension complète du territoire, l'agglomération lyonnaise a été divisée en 202 mailles (de 1 ou 2 km de côté). L'objectif est d'obtenir, dans chacune des mailles, une information quotidienne de la situation olfactive, donc il s'agit d'avoir au moins un bénévole par maille. Aujourd'hui, 118 mailles comprennent au moins un volontaire et 84 mailles sont vides. Il y a 118 membres permanents et environ 80 suppléants.

L'étude du réseau de nez présente un premier intérêt. Elle ouvre la porte sur un monde riche mais mal connu : le monde des odeurs. La perception olfactive est, encore aujourd'hui, le support de comportements sociaux et raciaux. De plus, elle a un fort pouvoir d'évocation, comme le soulignent de nombreux auteurs, à l'image de Bruno Caussé : *« Elle réveille des moments précieux, des sensations furtives, des images, une pluie, un soleil, un film, les mêlent à des matières rencontrées, brindilles, écorces, morceaux de cuir, graines, sables, pierres... »* Elle est un mélange de physiologie, de psychologie, de culture. Elle est plus qu'une simple sensation. Mais le champ olfactif est aussi muet, comme si sa richesse ne pouvait être contenue par des mots. Parler de ce monde, en révéler un petit peu du mystère n'est pas une tâche facile mais c'est un travail passionnant, le champ d'investigation étant immense.

De plus, RESPIRALYON est l'un des premiers dispositifs dans ce domaine, ce qui en fait un sujet original. Son étude présente un triple intérêt. D'une part, le réseau est avant tout composé de personnes

volontaires qu'il semble indispensable d'apprendre à mieux connaître. D'autre part, il s'agit de comprendre comment un dispositif institutionnel, géré par des techniciens, fonctionne concrètement, en s'appuyant sur un réseau de volontaires a priori non spécialistes des odeurs et des problèmes de pollution. Enfin, il sera intéressant d'observer les mécanismes de production d'un savoir empirique.

➤ QUESTIONNEMENT

Mon questionnement s'articule selon trois axes principaux. Le premier se rapporte à une sociologie des " nez " qui constituent aujourd'hui ce dispositif : Quel est le parcours et l'idéologie de ces bénévoles ? Ont-ils des caractéristiques communes ? La deuxième direction de travail concerne le vaste monde des odeurs : Quel protocole les nez ont-ils mis en place, en rapport avec les missions qui leur sont affectées dans le cadre du dispositif ? Parviennent-ils à partager leur ressenti ? Comment dénomment-ils les odeurs ? Font-ils confiance à leur appareil sensoriel ? Enfin, le troisième axe porte le mécanisme de production de savoir par les bénévoles : Quels éléments sollicitent-ils pour interpréter une odeur ? Quelle est leur logique ? Et, pour finir, comment appréhendent-ils leur place au sein du dispositif ?

➤ PLAN DE L'ETUDE

Une sociographie des " nez " de RESPIRALYON

L'objectif de cette première partie est de recenser, dans la mesure du possible, les données permettant de qualifier les individus qui constituent le réseau de nez (âge, sexe, profession, etc.). On s'intéressera également à leur histoire de vie, à leur parcours résidentiel et professionnel et à leur engagement militant dans le domaine de l'environnement et du cadre de vie, afin de mieux cerner leurs motivations et leurs attentes. On cherchera ce qui unit et ce qui différencie les nez afin d'identifier des profils types qui serviront ensuite à associer des discours à des profils de bénévoles.

Le monde des odeurs

Dans cette deuxième partie, on s'intéressera plus particulièrement à cette activité très particulière qui consiste à " humer l'air " pour identifier des mauvaises odeurs. Il s'agira notamment de comprendre comment ce travail s'effectue concrètement, comment on apprend à reconnaître une mauvaise odeur, à la nommer et à la décrire. Pour mieux comprendre la difficulté de la mission des bénévoles, il faudra définir la notion de ressenti olfactif et montrer la spécificité du langage des odeurs. On s'intéressera également aux opinions des nez sur leur appareil sensoriel, à savoir s'ils lui font confiance ou non, en le comparant notamment aux capteurs de COPARLY.

L'interprétation du ressenti, une production de savoir

Cette troisième partie sera consacrée aux mécanismes de production de savoir empirique par les nez. Il s'agira d'abord d'établir un état des connaissances des bénévoles en matière d'émissions industrielles et d'olfaction, puis d'analyser comment les nez raisonnent à partir de ces données, afin d'interpréter leur ressenti. On étudiera également la façon dont les bénévoles s'insèrent dans le dispositif et les relations qu'ils entretiennent avec ses gestionnaires.

➤ LA DEMARCHE DE TRAVAIL

Mon étude repose essentiellement sur des entretiens avec des membres du dispositif RESPIRALYON, chargés de humer l'air de Lyon quotidiennement. Ces personnes forment le réseau de « nez », dénomination en relation avec leur mission. Les « nez » sont des bénévoles anonymes, c'est pourquoi ce n'était a priori pas évident de les rencontrer. Voilà la démarche que j'ai suivie.

Pour rencontrer ces bénévoles, ces « nez » volontaires, j'ai d'abord pris contact avec les gestionnaires de RESPIRALYON. Soumis à une clause de confidentialité, les organisateurs ne souhaitaient pas me donner directement les coordonnées des nez. Nous avons décidé, ensemble, que le meilleur moyen de prendre contact serait de leur écrire une lettre présentant mon étude et les invitant à me contacter s'ils acceptaient d'être interviewés. Cette lettre fut envoyée en même temps que le journal bimestriel « Nez à nez ¹ ». Sur environ 200 bénévoles, j'obtins 28 réponses échelonnées dans le temps. J'ai été agréablement surprise de ce retour qui, selon moi, témoigne de leur intérêt pour le problème des odeurs. Le temps imparti pour l'étude de terrain ne m'a malheureusement pas permis de rencontrer toutes ces personnes. J'ai réalisé 17 entretiens que j'ai trouvé très riches. J'ai beaucoup aimé ce temps d'échange, les nez rencontrés étant des personnes particulièrement intéressantes, ayant beaucoup de choses à dire. Les onze personnes que je n'ai pas interviewées sont soit des volontaires qui ont répondu à ma demande un peu tard ce qui fait que je n'avais plus le temps de les rencontrer, soit des personnes habitant relativement loin de Lyon, ce qui, pour des raisons pratiques, ne m'arrangeait pas. Pour permettre aux personnes que je n'ai pu interviewer de s'exprimer, je leur ai soumis un questionnaire élaboré sur la base de ma grille d'entretien². J'ai obtenu six réponses sur onze. Une fois de plus, j'ai été étonnée d'une si grande participation.

Sur les 17 entretiens réalisés, je n'en ai retranscrit que 13, encore une fois pour des questions de temps. Comment ai-je sélectionné les entretiens à ne pas retranscrire ? Tout d'abord, deux d'entre eux

¹ Ce journal bimestriel permet de rendre compte du traitement qui est fait des données fournies par les bénévoles du réseau.

² Le questionnaire ainsi que la grille d'entretien sont joints en annexe.

étaient inaudibles : mal enregistré pour l'un, bruit de fond important pour l'autre. Les deux autres sont des entretiens intéressants mais où l'interview s'est transformée en discussion, s'éloignant parfois du sujet, y revenant puis déviant à nouveau. Il est difficile de retranscrire de tels entretiens parce que si on ne sélectionne que les passages portant sur le sujet, on obtient un discours décousu. Il faut donc en retranscrire l'intégralité puis retrouver les passages intéressants. C'est un travail plus long et difficile que sur d'autres interviews. De plus, je pense que ces deux entretiens contenaient moins d'éléments pertinents pour mon étude que les autres.

La méthodologie suivie est importante dans la mesure où elle conditionne l'échantillon obtenu. En effet, j'ai eu le sentiment de rencontrer plusieurs bénévoles spécialement motivés, qui avaient un message à faire passer.

1. LES NEZ : SENSIBLES ET INTERESSES

1.1. Le singulier en chiffre

Tout d'abord, il faut savoir qu'il n'existe pas de données concernant la totalité du réseau de nez, en terme de catégories socioprofessionnelles, âge, sexe... Les seules données globales disponibles portent sur la répartition géographique³ des bénévoles.

Mon échantillon représente environ 10% des nez et, comme je l'ai déjà dit, il est fortement conditionné par la méthodologie employée. L'échantillon constitué pour cette étude n'a donc pas l'ambition d'être représentatif de l'intégralité du réseau.

Sur les 28 personnes qui ont répondu positivement à ma demande d'entretien, il y a 14 femmes et 14 hommes : la parité est respectée ! Mais sur ces 28, seulement 23 nez m'ont répondu de manière plus approfondie. Ce sont ces 23 qui m'ont intéressée. J'ai particulièrement étudié les discours des 17 personnes que j'ai eu la chance de rencontrer.

Les 23 personnes composant mon échantillon sont présentées dans le tableau ci-dessous. La dernière colonne du tableau appelée « profil » sera explicitée plus loin (partie 1.2.).

³ Lyon est entièrement couvert par les bénévoles. Par contre, on constate des vides au Sud-est de l'agglomération (Chassieu, Saint-Priest, Mions) et au Nord-Ouest (Dardilly, Limonest, Collonges-au-Mont-d'Or, Mercy-l'étoile). Voir annexe : dernier journal Nez à nez.

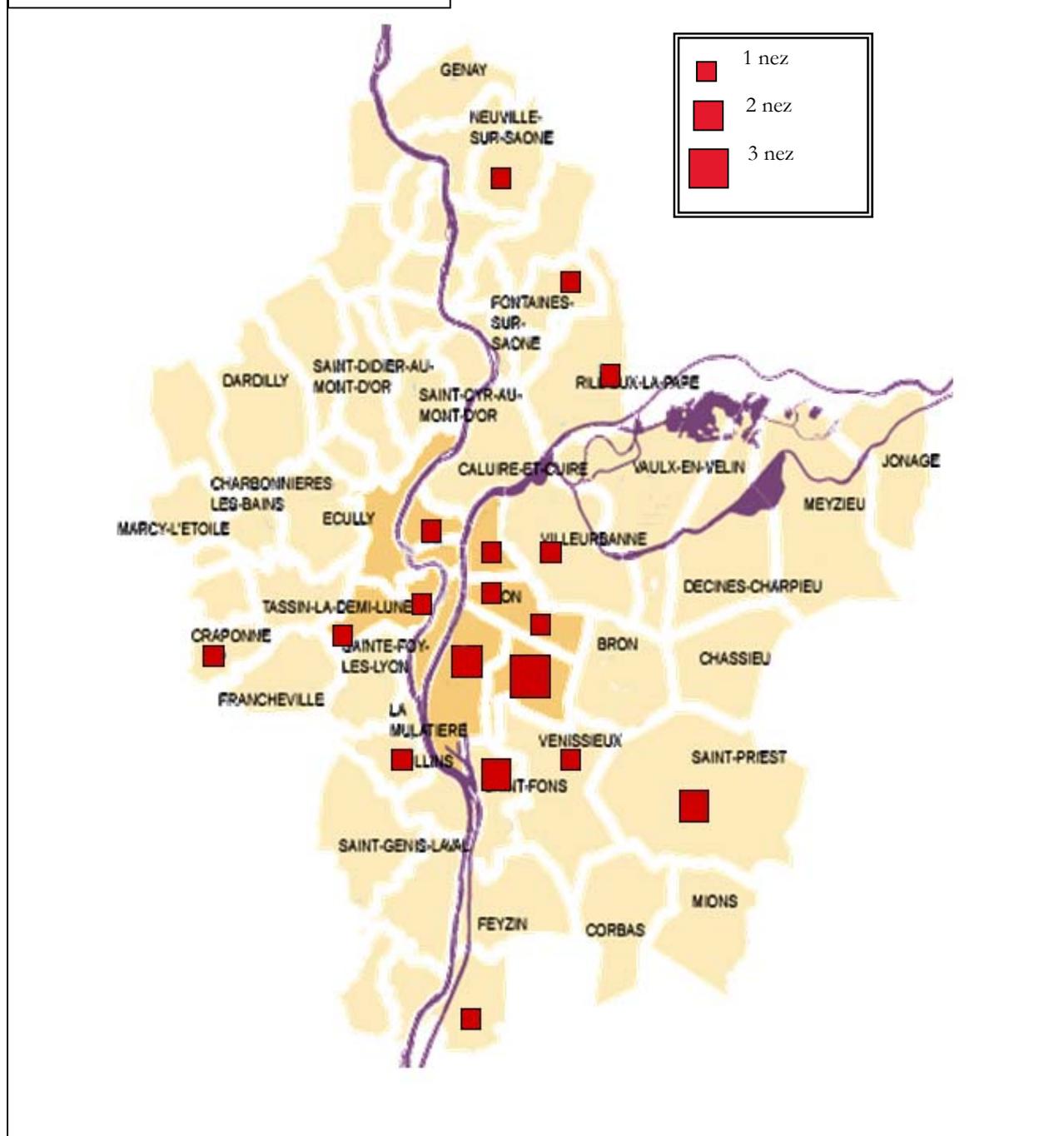
NOM	SEXE	AGE	PROFESSION	LOCALITE	STATUT	PROFIL
ANGET	M	57	Préretraité Ancien commercial à France Télécom	7ème	Titulaire	Désintéressé
AVRIN	M	49	Tourneur	5ème	Titulaire	Sensuel
BALLAIN	F	58	Mère au foyer	Saint-Priest Bel-Air	Titulaire	Désintéressé
BIRON	F	57	Conseillère pédagogique retraitée	6ème		Sensuel Préoccupé Contestataire
BERTHET	F	32	Infirmière	Saint-Priest		Préoccupé
CHOLLET	M	63	Retraité Travaillait à la maintenance industrielle	Solaize	Titulaire	Préoccupé Désintéressé Contestataire
FAURE	F	73	Ancienne employée de bijouterie Retraitee	Craponne		Désintéressé
DUPLAT	M	73	Retraitee Travaillait dans l'hôtellerie	8ème	Suppléant	Contestataire
BARTHOLDI	F	48	Infirmière	Villeurbanne Gratte-Ciel		Préoccupé
DESCHAMPS	M	59	Correspondant au Progrès	Oullins	Titulaire	Sensuel
GAUTHIER	M	60	Retraité Renault truck, service contentieux	8ème	Titulaire	Contestataire
GLAS	F	56	Retraitee Ancienne infirmière	3ème	Suppléant	Préoccupé
GROLIER	F	37	Fleuriste	5ème	Titulaire	Désintéressé
ROLLIN	M	45	Dirige sa société d'habillement	Saint-Fons	Titulaire	Contestataire Sensuel
LALANDE	F	45	Ancienne éducatrice Mère au foyer	8ème	Suppléant	Contestataire Désintéressé
LAVOREL	M	75	Ancien VRP Retraité	3ème	Suppléant	Contestataire
MASSON	F	66	Mère au foyer	4ème (Croix- Rousse)	Titulaire	Préoccupé Désintéressé
DAVROS	F	50	Distributrice prospectus	Cailloux-sur- Fontaine		Désintéressé

PANET	F	57	Responsable du service environnement de VENINOV	Vénissieux	Titulaire	Préoccupé
RIVOIR	M	60	Agent de sécurité	7ème	Titulaire	Désintéressé
COTTET	F	56	Ancienne infirmière Sans activité	Saint-Fons	Titulaire	Préoccupé
SOULIAN	M	50	Technico-commercial sédentaire en matériel électrique	Rillieux-la-Pape	Suppléant	Désintéressé
TAREL	F	47	Professeur	Montanay		Préoccupé

Sur ces 23 personnes, il y a 10 hommes pour 13 femmes dont 6 ont répondu par courrier. Ces personnes ont entre 32 et 75 ans, la moyenne d'âge se situant autour de 55 ans. Cela explique la forte proportion de retraités : 8 sur 23, ce qui représente un peu plus du tiers de l'échantillon, les personnes en activité étant au nombre de 11 (presque la moitié de l'échantillon), et les quatre derniers bénévoles étant des mères au foyer. Concernant les professions exercées par les nez, on peut faire deux remarques. Tout d'abord, chez les femmes, on trouve beaucoup d'infirmières et de personnes exerçant des métiers en rapport avec l'éducation : Mme Biron était conseillère pédagogique, Mme Tarel est professeur, Mme Lalande était éducatrice spécialisée... Certains bénévoles ont, par ailleurs, travaillé dans l'industrie chimique : Mme Panet, M. Chollet, M. Deschamps. De par leur expérience professionnelle, certains bénévoles sont donc sensibilisés au problème des odeurs. Nous verrons que cette remarque prend du sens lorsque l'on aborde la description des profils types.

En ce qui concerne la répartition géographique, les nez constituant mon échantillon sont répartis sur tout le Grand Lyon comme l'illustre la carte ci-après.

Répartition géographique de l'échantillon



On peut faire deux remarques sur cette répartition géographique. Tout d'abord, les nez sont présents sur un axe Nord-Sud. C'est intéressant dans la mesure où beaucoup de bénévoles m'ont parlé de ce couloir, repère par rapport auquel ils se situent. D'autre part, la moitié des bénévoles (11) de mon échantillon se trouvent dans la zone Sud-est de l'agglomération : Oullins, 7^{ème} et 8^{ème} arrondissement de Lyon, Saint-Fons, Vénissieux, Saint Priest. C'est la zone du couloir de la chimie où se concentrent de nombreuses industries. Alors, si cette zone est la plus touchée par les émissions malodorantes, est-ce que, comme le pensent certains, les personnes s'engagent dans le réseau parce qu'elles sont concernées, gênées

par les mauvaises odeurs ? Ou bien, est-ce qu'il faut mettre ceci sur la méthode suivie pour constituer mon échantillon ? En effet, peut-être ai-je rencontré les nez les plus motivés, ceux pour qui les nuisances olfactives sont un vrai problème.

De cette présentation très générale des nez émergent déjà des groupes, groupes de personnes ayant la même activité professionnelle ou habitant la même zone olfactivement sinistrée. En nous intéressant plus profondément à la question : « Qui sont les nez ? », nous allons affiner cette catégorisation de l'échantillon et identifier des profils types.

1.2. Identification de quatre profils types

L'entretien est un moment privilégié où l'on prend le temps de découvrir son interlocuteur. C'est avant tout un échange entre deux personnes. C'est pourquoi, avant de passer à l'analyse des discours sur le dispositif, sur les missions des nez, etc., il me semble important de présenter plus en profondeur ces personnes qui m'ont raconté leur parcours, les événements qui les ont marquées, qui les ont « construites », et qui font qu'aujourd'hui, elles s'engagent dans ce dispositif. Cette partie permet donc de rappeler que derrière un discours, il y a des personnes, et que l'on comprend mieux ce qu'elles veulent dire quand on sait qui elles sont.

Ne pouvant tracer un portrait individuel de chacun des nez, j'ai essayé de les regrouper en quatre profils types. Une telle catégorisation a un caractère total, sans nuance, qui est inapproprié lorsque l'on parle d'hommes et de femmes, par nature différenciés. Les profils construits sont caractérisés par un panel de propriétés partagées par leurs membres. Mais chaque membre n'a pas obligatoirement toutes les caractéristiques du profil. Il peut avoir également des particularités qui le rapprochent d'un autre profil. Ce classement n'est donc pas définitif, et reste discutable.

Je tiens encore à préciser que j'ai peu d'informations sur les nez m'ayant répondu par questionnaire. Je les ai tout de même classés dans un profil mais dans certains cas, j'aurais besoin de plus d'éléments pour confirmer ou infirmer mon choix.

1.2.1. Les 'contestataires'⁴

Les personnes regroupées dans cette première catégorie ont en commun un certain esprit critique envers les institutions et les pouvoirs publics. Ce sont souvent des personnes qui se sont formées seules, c'est-à-dire qu'elles ont acquis des compétences dans un domaine, sans y être contraintes par une autorité quelconque : système éducatif, formations professionnelles... En ce qui concerne la méthode

⁴ Les « contestataires » sont : M. Duplat, M. Lavorel, M. Rollin, M. Gauthier, Mme Lalande, M. Chollet, Mme Biron

d'apprentissage, M. Duplat le dit lui-même : « *Je me suis fait plutôt autodidacte que par l'école.* » M. Rollin, ayant fait peu d'études et monté son entreprise, est clairement dans le même cas. M. Rollin est un passionné de vin :

«- *Mais, vous avez fait des, suivi une formation pour les vins ?*

- *Non, je lis dans les bouquins, je lis dans les bouquins. C'est comme pour l'informatique, j'ai commencé la boîte, je les voyais arriver : 5000 balles par ci pour faire un truc sur le PC... C'est bon ! J'ai acheté des bouquins d'informatique, je peux passer, je faisais tout tout seul.»*

Cette citation illustre bien la méthode d'apprentissage de M. Rollin. Que ce soit dans le domaine de l'œnologie, sa passion, ou de l'informatique, nécessaire à son entreprise, il s'est formé seul, par des lectures.

Ces deux nez se disent aussi énergiques et tenaces. Les nombreuses démarches de M. Rollin prouvent ces traits de caractère. Il a tout d'abord écrit puis contacté la mairie de sa commune, Saint-Fons. Là, il n'a pas trouvé d'interlocuteur capable de répondre à ses préoccupations, mais a obtenu le contact de RESPIRALYON. Après s'être engagé dans le dispositif, il a continué ses démarches auprès de la DRIRE et de la direction de Rhodia à Paris. Il a ainsi obtenu l'autorisation de visiter l'usine qu'il accuse d'être la source des émissions malodorantes qui le concernent. Lors de cette visite, il a rencontré un élu de Saint-Fons, des membres de la direction de l'industrie en question et le président du Spiral Air. Par ailleurs, il s'est renseigné sur les solutions existantes en matière de filtrage et a envoyé des références de sites Internet aux gestionnaires de RESPIRALYON afin qu'ils en parlent dans le journal Nez à nez. Il a aussi été interviewé par FR3 et n'exclue pas une deuxième prise de parole au journal télévisé si le problème n'avance pas, ses relations lui permettant d'envisager cette possibilité. A lui seul, il a donc réussi à rencontrer tous les acteurs compétents quant à son problème d'odeur, et on peut émettre l'hypothèse qu'il leur a mis une certaine pression. Le secret de son énergie semble résider dans la force de ses convictions, à l'image de M. Duplat qui dit : « *J'avais une telle confiance en moi, une telle assurance, que j'aurais été capable de, je crois, de... ah oui de... Je ne sais pas. D'aller au fin fond ou de de...* » M. Duplat n'ose pas dire de quoi il aurait été capable, mais on le verrait bien en nouveau Che Guevara des odeurs ! Cette forte personnalité s'accompagne souvent de charisme. Si ces nez apprennent seuls, ils agissent aussi seuls. Leur devise pourrait être, comme le dit M. Duplat : « *Je râle, je rouspète, j'écris (...) Mais je ne me suis pas engagé* ».

Après avoir abordé le thème de la personnalité des « contestataires », nous en venons à la forme de leur engagement. A l'image de M. Rollin, les « contestataires » ont souvent engagé des démarches préalablement à la création du dispositif. En général, ils ont pris contact avec les divers acteurs compétents pour se plaindre de la gêne causée par les mauvaises odeurs. Ces démarches se font toujours individuellement bien entendu, ces personnes ayant une certaine méfiance envers les associations, comme l'exprime M. Gauthier :

« *Y a une tranche, là aussi, y a 5 à 10% de la population, tout ce qui est associatif, on y va ! Ca occupe... (...) enfin*

beaucoup de gens, c'est 5 ou 10% qui interviennent dans les associations pour avoir un lieu de spectacle, hein ? »

Pour lui, certaines personnes s'engagent dans les associations pour s'occuper et s'exprimer. Cela leur permet aussi de se mettre en valeur en ayant l'impression de se rendre utile. M. Gauthier est tout aussi méfiant envers cette forme d'engagement collectif :

« Comme vous l'avez peut-être senti, je suis très indépendant, je suis pour le minimum d'associations, j'estime qu'en France, on monte des associations à tout va, à n'importe quel but, le tout, c'est de ramasser du pognon, c'est de se caser, par-là, un petit poste de président d'association, de secrétaire d'association, de profiter à l'occasion, sans être rémunéré mais, d'une sortie, d'un dîner, d'un truc comme ça. »

Les critiques de M. Gauthier renvoient plus à l'aspect financier des associations dont il accuse les membres de vouloir profiter des avantages matériels qui leur sont offerts.

Ces critiques envers les associations dont les membres seraient soit des gens ayant besoin de se mettre en valeur, soit des gens désirant bénéficier d'avantages financiers, sont présentes dans les discours de tous les « contestataires ». Pour autant, ils ne sont pas contre les causes défendues par ces associations.

Dans tous les cas, en ne s'investissant dans aucune organisation, en se plaçant ainsi « à la marge » du système, ces bénévoles ne prennent pas de risque. Ils peuvent critiquer sans s'exposer eux-mêmes à la critique puisqu'ils « restent en dehors des choses » pour reprendre le propos de M. Duplat. Pourtant, ils participent à RESPIRALYON. Cet engagement n'est-il pas contraire à leur déontologie ? Nous n'avons pas trouvé d'éléments de réponse à cette question dans les propos des « contestataires ».

De plus, ce procès des associations semble masquer une déception personnelle. C'est du moins le cas de M. Lavorel qui a été très actif au sein d'un syndicat :

En parlant d'un syndicat : *« Alors, bon. Je m'y suis donné pendant quelque temps, j'ai vu le peu d'intérêt que manifestaient les plus jeunes, si vous voulez, qui venaient nous voir quand ils avaient un problème, le reste du temps... Quand il s'agissait déjà de leur tirer une cotisation, c'était alors la croix et la bannière, on les voyait plus. Ce qui fait que je suis un petit peu rébarbatif à tous les systèmes d'association, et que personnellement, j'agis, personnellement. C'est plus long. »*

M. Lavorel dit être « sceptique sur la bonté des humains ». Lors de son expérience syndicale, il a côtoyé de nombreuses personnes ayant pour but de défendre leurs intérêts personnels plutôt que les intérêts collectifs, alors que lui se battait pour défendre un idéal. Sa méfiance vis-à-vis de toute forme d'engagement collectif est née de cette mauvaise expérience.

Le point commun entre ces contestataires est aussi leur intérêt pour les systèmes politico-économiques, qu'ils analysent de manière approfondie. Ils ont en général une vision pessimiste du système actuel, à l'image de M. Duplat « nous sommes dans un monde qui ne tourne pas rond. » et M. Rollin : « Ça ne peut plus aller ». Leurs critiques sont nombreuses mais il est difficile d'en tirer des dominantes. Le fait est qu'ils vivent mal ce monde, comme le dit M. Lavorel :

« Je peux vous dire une chose Mademoiselle, je ne pensais pas finir ma vie comme ça. Parce que je pensais... (...) Ben non, ben je le vis mal, je vis mal l'environnement, l'environnement, bon. L'environnement de tous les jours, l'environnement politique, l'environnement... Tout ça. Mais où est-ce que ça va nous conduire tout ça ? Où est-ce que ça va nous conduire ? »

A l'image de M. Lavorel, c'est une vision, en général, très pessimiste qu'ils nous livrent. Dans cette vaste réflexion politique, le thème de l'écologie est souvent abordé. M. Duplat a pris conscience, à un moment donné de sa vie, du problème écologique et depuis, il y est très sensible. Il en parle ici, de manière fataliste :

« Et dans la mesure où nous ne prendrons pas le sens de la règle, et que l'on finira pas par pénaliser les gens qui, sciemment, polluent, ou inconsciemment, parce qu'ils ne font pas les travaux nécessaires et voulus. Quand un M. Bush ne veut pas rentrer dans Kyoto et dit qu'il continuera à polluer et à polluer fort parce que les États-Unis sont les plus gros pollueurs du monde, je dis que c'est véritablement criminel et que, si les jeunes... Moi, j'ai 73 ans, et je me... Et si les jeunes ne se prennent pas en charge, le monde va mourir. La terre va mourir. (...) Toute cette déforestation de l'Amazonie, cette déforestation de l'Afrique, cette déforestation en l'Asie mais... On va droit, droit dans le mur. On y va tout droit. On, on est dans une machine qui ne s'arrête plus. »

M. Duplat aborde les problèmes du refus des Etats-Unis de ratifier le protocole de Kyoto et des déforestations. Il tient des propos révélateurs d'une idéologie écologiste. Celle-ci est partagée par la plupart des contestataires.

En résumé, les « contestataires » sont donc des personnes méfiantes vis-à-vis des acteurs institutionnels et des pouvoirs publics. Ils aiment se former sur un sujet par leurs propres moyens et agissent toujours seuls, comme en témoignent les démarches qu'ils ont engagées avant la création du dispositif. Ils partagent un goût commun pour l'analyse politico-économique, analyse qui se solde souvent par des visions du monde pessimistes.

1.2.2. Les 'préoccupés'⁵

Sont rassemblées, dans ce profil, des personnes qui, de par leur activité professionnelle, sont particulièrement conscientes des risques sanitaires liés aux émissions industrielles. Ce sont pratiquement toutes des femmes (à l'exception de M. Chollet). On trouve notamment quatre infirmières. L'une d'entre elles, Mme Glas, parle de son expérience professionnelle, qui explique sa sensibilité particulière au problème de pollution :

« Et après, c'est vrai que, j'ai fini ma carrière, mais j'avais déjà arrêté de fumer, quand on voit tous les gens, ils sont obligés de se déplacer avec de l'oxygène, vous vous dites que... Bon, on peut peut-être éviter ça. »

Mme Glas connaît les problèmes respiratoires qu'engendre la pollution de l'air, elle a côtoyé des personnes malades ayant du mal à respirer. Ceci lui a fait prendre conscience que son organisme était perpétuellement exposé à la pollution de l'air. Cette prise de conscience s'est transformée en véritable peur, suffisamment puissante pour que Mme Glas arrête de fumer sans difficulté. A l'image de Mme Glas,

⁵ Le profil des « préoccupés » est composé de : Mme Cottet, Mme Panet, Mme Glas, M. Chollet, Mme Tarel, Mme Masson, Mme Berthet, Mme Biron, Mme Bartholdi

les infirmières font le lien entre pollution de l'air et santé et, par ce biais là, elles portent un intérêt particulier au problème.

D'autres « préoccupées » évoluent dans le milieu industriel, comme Mme Cottet, proche d'un élu de sa commune, commune dont les ressources économiques proviennent essentiellement des industries. Compte tenu de ses relations, Mme Cottet est nécessairement au fait de tout ce qui concerne les industries, de leur production aux émissions de produits chimiques. Mme Panet, elle, a fait toute sa carrière dans une industrie produisant des nappages plastifiés, des revêtements muraux et des films industriels. Elle s'occupe notamment du service environnement :

« Nous, on a construit un épurateur qui nous a coûté 1 milliard d'euros... OK, mais... On pouvait pas le payer, on se l'est fait financer, on a des dettes jusqu'au cou, c'est peut-être pour ça qu'on est en plan social, mais on rejette propre. »

Là encore, il est évident que Mme Panet a en tête ce problème des émissions industrielles puisque son travail consiste à trouver des solutions pour réduire la quantité de produit rejeté. On notera dans sa citation qu'elle ne remet pas en question le fait d'avoir privilégié l'environnement sur les emplois, alors qu'elle-même va être licenciée, peut-être à cause de cet épurateur, ce qui témoigne de l'importance qu'elle accorde à ce domaine.

Ces deux personnes sont impliquées dans la problématique des émissions industrielles et ont donc nécessairement un discours plus contraint que les autres nez. Encore une fois, cela explique qu'il est important de savoir qui sont ces bénévoles avant d'analyser leur discours. On ne peut expliciter le parcours de chacun des nez regroupés dans cette catégorie mais il faut savoir que d'autres enquêtés ont travaillé dans l'industrie : Mme Tarel est docteur en microbiologie, M. Chollet a installé les premiers capteurs de mesure des émissions sur la cheminée de la raffinerie de Feyzin, M. Deschamps a travaillé dans l'industrie nucléaire... Ils ont ainsi un point de vue particulier sur la question des pollutions : ils sont au fait des pratiques en vigueur et des possibilités techniques et financières des entreprises pour traiter ces problèmes.

En ce qui concerne leurs engagements, ces personnes participent souvent à la vie de leur quartier soit « politiquement » -Mme Panet est élue au conseil de quartier, Mme Cottet, proche d'un élu de sa commune et membre d'un parti politique, M. Chollet a fait partie de l'équipe municipale-, soit dans des associations (Mme Tarel et M. Lavorel sont à la Fédération des Conseils de Parents d'Elèves (FCPE), Mme Glas est toujours disponible pour aider à organiser des petits événements dans son quartier).

Enfin, on peut se demander si ces bénévoles ont une idéologie commune. Souvent, à l'image de Mme Panet, ces « préoccupés » disent des formules telles que : « *Je ne suis pas écolo, hein ?* », ce qui ne les empêche pas d'évoquer plus loin la « fin du monde ». Pour citer à nouveau Mme Panet :

« Moi je me dis, enfin si vous voulez, mais c'est vraiment pour préserver la planète, je crois qu'on est vraiment à un point de non retour. Il faut faire quelque chose sinon on va se péter la gueule, de toute manière on va tous crever. »

Il est difficile de savoir ce que l'on met derrière ce terme « d'écolo » qui semble effrayer les « préoccupés ». Actuellement, il semblerait que le terme « écolo » est associé au parti politique des Verts.

Dans tous les cas, ce terme n'est plus, quoi qu'on en dise, apolitique, alors que la plupart des nez se revendiquent comme tel. On pourrait alors parler de « sensibilité écologique » en ce qui concerne les « préoccupés ». Cette sensibilité écologique se traduit par des gestes quotidiens. Prenons l'exemple de Mme Masson, enfant de la guerre, qui a appris à ne rien gaspiller. Ceci ajouté à sa forte préoccupation écologique a modifié sa manière de vivre. Par exemple, elle ne s'autorise que deux bains par semaine pour soulager son dos des rhumatismes. Plus précisément, elle se lave et se rince d'abord puis fait couler ensuite un tiers de baignoire dans laquelle s'étendre : l'eau de son bain est donc quasiment propre. Elle l'utilise pour rincer le linge délicat qu'elle lave à la main. De la même manière, l'eau qui sert à laver les légumes est recyclée : elle sert ensuite à arroser les plantes. Mme Masson en vient à se poser des questions comme : vaut-il mieux utiliser des serviettes en papier faites au détriment des arbres ou des serviettes en tissu qu'il faudra laver et repasser (utilisation d'eau et d'électricité) ?

Enfin, ces personnes « préoccupées » sont caractérisées par la détention d'un certain savoir, soit dans le domaine des émissions industrielles, soit dans le domaine de la santé à propos des effets de la pollution sur notre système respiratoire. Intéressées par le problème, elles cherchent à acquérir encore davantage de connaissances.

1.2.3. Les 'désintéressés'⁶

Ce sont des personnes qui ne sont pas particulièrement touchées ni sensibilisées au problème des odeurs. C'est un peu le hasard qui les a fait croiser le dispositif RESPIRALYON. Elles font partie, en général, d'autres associations qui peuvent être très diverses : protection des chats, conseil de quartier, bibliothèque d'hôpitaux, UFC Que Choisir ?, etc. Elles aiment se rendre utile à l'image de cet ancien pompier volontaire, M. Soulian :

« Moi, ça rejoint un peu, peut-être, ma façon de vivre, c'est-à-dire bon, déjà, quand on est sapeur-pompier volontaire, c'est qu'on veut essayer de donner un petit peu aux autres. Et... Le fait de plus pouvoir... Participer à cette... Cette vie de pompier, ben... J'ai trouvé un autre moyen, de... De filer un coup de main quoi. Alors, que ce soit le comité de quartier, ou que ce soit la Confédération Syndicale des Familles⁷ (C. S. F.), ou... Ou un coup de main à mon collègue du réseau de nez. »

M. Rivoir est sans doute la personne faisant partie du plus grand nombre d'associations : il fait partie d'une association qui s'occupe des familles de détenus à Perrache, il est administrateur de l'« hôtel social » et administrateur de sa mutuelle, il fait partie du conseil de quartier, il habite en face de chez sa mère qu'il aide, il a fait partie de SOS Voyageur et d'une association qui fait faire du foot aux enfants de la place du

⁶ Dans cette catégorie, on trouve : M. Anget, M. Soulian, Mme Grolier, M. Rivoir, Mme Lalande, Mme Ballain, Mme Davros, Mme Faure

⁷ La C. S. F. s'occupe essentiellement du secteur des logements. Elle défend les intérêts des familles, notamment auprès du bailleur qui gère actuellement un grand programme de réhabilitation des appartements.

Pont. Ces engagements sont plutôt de type social, si bien qu'il est intéressant de connaître la raison de son entrée à RESPIRALYON. A cette question, M. Rivoir répond : « *Ca reste dans ma déontologie de bénévole, c'est toujours du bénévolat, hein.* »

Ces « désintéressés » n'ont pas d'idéologie marquée. Certains sont des personnes soucieuses de leur cadre de vie, qui s'investissent dans leur quartier. D'autres aiment se rendre utile, donner, comme les deux bénévoles que nous avons cités précédemment. La dernière caractéristique commune à ces « désintéressés » concerne leur faible investissement dans le dispositif, en lien avec le fait qu'ils ne soient pas directement impactés par les odeurs.

1.2.4. Les 'sensuels'⁸

Si l'on parle de joueurs de tennis « complets » parce qu'ils savent tout faire (jeu de fond de cours, accélérations, services, volées, etc.), on pourrait parler de bénévoles sensuellement « complets ». En effet, ce qui est frappant chez ces nez, c'est leur aptitude à user et profiter de leurs perceptions, sans discrimination d'un sens. M. Deschamps dit explicitement son goût pour la sensualité, qu'il définit comme la manière d'être conscient de ses perceptions. Il prend d'ailleurs des cours pour développer sa sensualité. Pour les autres « sensuels », ce goût pour les sens transparait moins fortement : c'est au regard de leurs activités que l'on peut détecter cette caractéristique. M. Avrin, par exemple, fait de la photo (vue), de la guitare (ouïe), aime la cuisine (goût) et travaille le bois (toucher). Depuis peu, M. Avrin s'est mis à l'improvisation théâtrale, ce qui lui plaît beaucoup. Mme Biron fait du théâtre (toucher, vue), de la musique (ouïe), du jardinage (toucher, vue) et a fait des stages d'œnologie (goût). Au-delà de ces plaisirs sensuels, ces personnes ont aussi un goût marqué pour la beauté, l'émotion, la créativité. Elles ont une forte sensibilité artistique en somme.

En ce qui concerne leur idéologie, elle se rapproche de celle de M. Deschamps :

« Toutes façons, dans dans la vie de tous les jours, ce qui compte, c'est la sensualité alors bien sûr, les gens confondent sensualité et sexualité mais la sensualité se..., c'est apprécier, c'est apprécier l'environnement par ses sens quoi hein. Donc si, si ça on en a, on a les sens qui travaillent bien, on a des chances d'être beaucoup plus à même d'apprécier la beauté de ce qui nous entoure hein. »

Les nez de l'échantillon ont été classés en quatre catégories mais bien entendu, la plupart des bénévoles ont des caractéristiques de tous les profils. Par exemple, les personnes passionnées de vin ont un côté « sensuel ». Certaines personnes ont véritablement posé problème comme Mme Lalande, qui a

⁸ Font partie des « sensuels » : M. Avrin, M. Deschamps, Mme Biron, Mme Bartholdi. On remarquera que M. Deschamps est le seul bénévole dont j'ai retranscrit les propos.

l'idéologie à la fois des « contestataires » et des « préoccupés », mais le parcours et l'engagement des « désintéressés ». M. Chollet également a le parcours d'un « contestataire » mais l'engagement et l'idéologie des « préoccupés » voire des « désintéressés ». Ces exemples ont pour but de relativiser la catégorisation réalisée. De plus, les noms donnés aux différents groupes sont antinomiques, c'est pourquoi il paraît contradictoire d'appartenir à deux catégories différentes, par exemple à la fois aux « préoccupés » et aux « désintéressés ». Encore une fois, ce problème est à mettre sur le compte du manque de nuances imposé par la catégorisation.

Cette classification n'échappe malheureusement pas au défaut de toute catégorisation, en particulier son caractère un peu caricatural. Toutefois, si cette définition de profils est un peu grossière, elle nous permettra tout de même de décoder plus facilement les différents discours entendus. En effet, de ces différents profils découlent les motivations des nez à s'engager dans le dispositif.

1.3. Un engagement en cohérence avec un parcours de vie

Les enquêtés ont souvent des difficultés à expliquer leur motivation quand la question leur est posée de manière directe. Ils parlent en général « d'engagement citoyen », de participation à « l'amélioration du cadre de vie ». Les raisons invoquées ici sont vagues, elles peuvent s'appliquer à tout un panel d'associations citoyennes. La question des motifs de leur engagement à RESPIRALYON reste donc floue. De plus, on peut se demander si leurs motivations sont si détachées et altruistes qu'ils le disent en invoquant le « cadre de vie » ou un « acte citoyen ».

En fait, durant les entretiens, les enquêtés reviennent régulièrement à cette question des motivations. Ils prennent alors conscience que cet engagement dans RESPIRALYON n'est pas le fruit du hasard mais s'inscrit dans une logique. Ainsi M. Duplat parlant de son adolescence : « *Si vous voulez, déjà, à cette époque-là, j'étais... J'étais un garçon déjà... Je me dépensais. Donc, est-ce que cette motivation vient de là ?* » M. Duplat cherche ici les motivations profondes de son besoin de lutter en permanence, motivations liées à une personnalité qu'il décrit comme énergique. En fait, on distingue plusieurs sortes de motivations : les motivations « profondes » liées à la personnalité et au parcours des nez ; les motivations immédiates comme par exemple la gêne rencontrée à cause des mauvaises odeurs ; et les motivations de type idéologique, que l'on pourrait également qualifier de motivations intellectuelles. Enfin, l'engagement de chaque nez est souvent le résultat d'un mélange de toutes ces motivations. Toutefois, on retrouve des dominantes selon les profils, ce que j'explicitierai dans un premier temps avant de passer à quelques cas particuliers pour montrer la complexité et la multiplicité de ces motivations.

1.3.1. Des odeurs gênantes

Ce sont plutôt les mauvaises odeurs ressenties dans leur environnement quotidien qui poussent les « contestataires » à s'engager. A ce sujet, M. Gauthier est sans équivoque : « (...) c'est que ceux qui sont venus au nez, c'est qu'ils avaient des problèmes d'odeurs. Ou alors, excusez-moi du terme, mais ils s'emmerdent chez eux ! » Les bénévoles sont en général confrontés à deux cas de figure : la gêne est due soit à une odeur spécifique et récurrente, soit aux odeurs de nuit particulièrement intenses qui empêchent de dormir certains bénévoles. Cette gêne quotidienne les a poussés à faire des démarches auprès des organismes compétents, mais sans résultat probant. Ils se sont donc engagés dans le dispositif dans l'espoir de résoudre leurs problèmes personnels liés à une ou plusieurs odeurs.

Parmi les « contestataires » se trouvent des personnes d'un certain âge ayant une santé fragile. M. Lavorel, 75 ans, commente un courrier écrit par lui-même après un épisode olfactif et destiné à l'adjoint de la mairie de Lyon chargé du cadre de vie :

« Le 31/7/2001 à M. Chevalier, adjoint en charge du dossier qualité et cadre de vie : « les nuisances odorantes que nous subissons en ce moment, » le 31/7, vous voyez ? « Dans le quartier, en particulier la nuit. Avec la chaleur de ces jours, nous pourrions espérer un semblant de fraîcheur la nuit et aérer nos appartements. Or, cette nuit, du 30 au 31 juillet 2001, à une heure du matin, nous avons été empestés par des odeurs sulfureuses et autres, au point que nous avons été obligés de nous enfermer chez nous, toutes fenêtres closes ». Ma femme qui est une grosse dormeuse, qui quand elle dort, elle dort bien, si moi je dors pas, elle, elle dort bien. Ca arrive à la réveiller, ces mauvaises odeurs, c'est quand même quelque chose d'incroyable. (Il continue la lecture de sa lettre). « J'ai personnellement des problèmes cardio-vasculaires, respiratoires, j'étais à la limite d'appeler les pompiers d'urgence. »

Dans cette lettre, M. Lavorel évoque plusieurs types de gênes : une gêne ayant des répercussions sur leur manière de vivre – ils ne peuvent plus dormir la fenêtre ouverte-, une gêne perturbant leur sommeil – même sa femme est réveillée- et une gêne sanitaire –M. Lavorel a des difficultés à respirer-. M. Lavorel nous donne là un panel de raisons qui expliquent son engagement dans le dispositif.

De plus, les propos des « contestataires » témoignent de leur « sensibilité écologique ». En effet, plusieurs d'entre eux racontent qu'ils ont pris conscience que la planète et les générations futures étaient en danger à cause de l'activité humaine actuelle, peu respectueuse de la nature. Cette prise de conscience les a également motivés à s'engager.

1.3.2. Les mauvaises odeurs, signes de la toxicité de l'air

De par leur parcours, les « préoccupés » se sentent concernés et s'intéressent au problème des émissions polluantes car nombre d'entre eux le rencontrent dans leur vie quotidienne, même parmi ceux qui ne travaillent pas dans l'industrie. C'est le cas par exemple de Mme Glas, une ancienne infirmière qui explique que le vent, « c'est un truc qui m'est très présent dans la tête. » Selon la direction du vent, Mme Glas

saura si la qualité de l'air est bonne ou mauvaise, c'est pour cela que cet élément est si important pour elle. A l'image de Mme Glas, les « préoccupés » sont conscients à chaque instant de la qualité de l'air. Ceci est d'ailleurs souvent dû au lien qu'ils font entre les mauvaises odeurs et la toxicité de l'air. Dans leur discours, on trouve très fréquemment l'évocation de maladies. Ainsi, Mme Panet explique :

« D'autre part, j'ai des amis qui autour de moi sont malheureusement morts de cancers... foudroyants, au niveau pulmonaire, qu'on n'a pas expliqués, des gens qui ne fumaient pas, des gens qui ne vivaient pas dans un environnement de fumeurs, des gens qui effectivement, deux personnes la même année »

Ces « préoccupés » ressentent même physiquement la pollution puisque Mme Panet dit perdre sa voix lorsque l'air est particulièrement pollué. De son côté, Mme Glas évoque des problèmes respiratoires, tandis que Mme Masson se sent très fragile, très sensible à son environnement et suit un régime spécial pour se prémunir contre d'éventuels problèmes de santé. Ces personnes se sentent donc vulnérables et perçoivent les mauvaises odeurs comme une manifestation tangible de la pollution, comme l'expression d'un danger ou d'une menace pour leur intégrité physique. Ainsi la motivation principale de ces « préoccupés » est leur peur d'être intoxiqués par l'air pollué qu'ils respirent.

Cet engagement répond aussi à leur idéologie écologiste : comme Mme Cottet, ils disent agir « pour la terre » et pour les générations futures dont ils se sentent responsables. Je cite Mme Panet, responsable du service environnement dans une industrie : « (...) mes petits enfants, ils vont crever de ce que nous n'aurons pas fait ».

1.3.3. Des nez fins

Comme nous l'avons vu dans la première partie, les « désintéressés » aiment se rendre utiles et aider leur entourage quand ils le peuvent. M. Soulian et Mme Lalande, tous deux suppléants, se sont engagés pour rendre service à une connaissance. Les autres « désintéressés » se sont aussi engagés parce qu'ils pensaient être particulièrement utiles au réseau, compte tenu de la finesse de leur appareil sensoriel. Mme Grolier l'explique :

« J'ai beaucoup, j'ai beaucoup, j'ai pas mal d'odorat aussi c'est pour ça que c'est quelque chose qui m'a... Qui m'a fait faire aussi ce... Ce truc-là, ouais. »

Mme Ballain le dit aussi : *« Si je peux rendre service (...) étant donné que j'ai un nez très fin... »*.

M. Anget est également dans ce cas-là : *« (...) personnellement. Je suis relativement sensible donc aux odeurs, je me suis dis que cette annonce, c'était plutôt une bonne idée, donc j'ai présenté ma candidature »*.

Mme Faure répond par questionnaire à la question : « Pourquoi vous êtes vous portée volontaire ? » par *« Très sensible aux odeurs (...) »*.

Ce sont donc des gens sensibles physiologiquement. Mais contrairement aux « préoccupés » qui considèrent la pollution comme une gêne physique, les « désintéressés » n'en souffrent pas nécessairement.

D'autre part, ce sont des personnes très impliquées dans leur quartier et l'une de leurs motivations est aussi de participer à l'amélioration du cadre de vie. Certains sont également curieux et trouvaient « intéressant » de se pencher sur ce problème des odeurs. Une autre personne dit avoir besoin d'exprimer sa gêne olfactive, ce qu'elle fait dans le cadre du dispositif. Parmi les motivations secondaires des « désintéressés », il est difficile de trouver des éléments communs.

1.3.4. A la découverte d'un sens

Les « sensuels » sont souvent des personnes actives, ayant de nombreux loisirs sollicitant leurs différentes perceptions. On peut faire l'hypothèse que le dispositif RESPIRALYON les a intéressés du fait de l'originalité du sujet qu'il traite (les odeurs) et des moyens employés pour les mesurer (des nez humains). La perception olfactive est peut-être la perception la moins utilisée par ces bénévoles. Participer au dispositif est donc une occasion de découvrir l'un de leur sens, ce qui représente une bonne raison de s'engager pour ces « sensuels ».

On arrive à associer une motivation principale à un profil de nez. Cela étant, certaines motivations ne sont pas le fait d'une catégorie précise, on les retrouve chez tous les nez. C'est le cas du problème des odeurs de nuit, particulièrement pénibles car elles réveillent les personnes dormant la fenêtre ouverte. Mme Panet est même allée jusqu'à dormir dans son salon une nuit, une odeur « *insoutenable* » ayant pénétré dans sa chambre. Outre les 'contestataires', cinq bénévoles⁹ se plaignent de ces odeurs de nuit. En tout, cela fait dix bénévoles sur les 17 interviewés, ce qui représente une proportion non négligeable. De plus, la peur d'être intoxiqué par l'air pollué fait aussi partie des motifs invoqués fréquemment par les nez pour justifier leur engagement.

1.3.5. Des motivations individuelles profondes

En revanche, certaines motivations sont tout à fait personnelles. Elles sont liées à la personnalité ou à l'histoire des personnes. Par exemple, Mme Grolier, qui a vécu les 20 premières années de sa vie au Maroc, explique :

« Et la vie était rythmée par les odeurs, mais des odeurs qui étaient, qui étaient agréables. Le matin, ça sentait le pain, à midi ça sentait le pain, le pain qui était cuit au four, à quatre heures ça sentait le pain, puis... En fait, toute la journée, c'était ponctué par des odeurs mais qui venaient, comme ça, régulièrement et puis ça ça ça... Ça rythmait la vie de tous les jours quoi et puis euh... Je sais pas quoi, c'était... Maintenant, on a l'impression que tout, c'est un peu n'importe quoi. Les odeurs de bouffe, y en a plus ou alors c'est des trucs dégueulasses genre kebabs, enfin bon, tout ça quoi. »

⁹ Ces bénévoles sont : Mme Glas, Mme Cottet, Mme Panet et Mme Masson dans la catégorie des 'préoccupés', M. Avrin chez les 'sensuels'.

Elle a vécu depuis toute petite avec les odeurs qui prennent, du coup, une grande place dans son appréhension de l'espace et du temps qui passe. Souvent lorsque les bénévoles parlent de motivations profondes et personnelles de ce genre, ils expriment de la nostalgie, ce qui témoigne du caractère affectif des odeurs. Un autre nez, M. Duplat, invoque le Maroc en rapport avec ses motivations :

« Ben voilà, tiens, une source de pollution et d'odeur énorme, une des premières que j'ai eues à respirer : c'est les souks à Marrakech. Là, il y a des odeurs... Et puis alors, les peausseries, derrière. Alors là, ça... C'est intenable. (Rires). Bon, mais... Oui, je suis allé, avec mon épouse, à Marrakech, la première année, c'était en 1969, donc déjà, on a pu respirer ça. Donc... Oui ! Vous me demandiez pourquoi, la motivation, je sais pas. Ça fait partie de... »

Les odeurs sont-elles un marqueur identitaire national ? En tout cas, pour le Maroc, cela semble bien être le cas. Mme Masson parle également de l'odeur des pays et même des régions. Elle explique que lorsqu'elle retourne dans sa région d'origine, la Lozère, elle retrouve cette odeur qui est « un mélange de pins, de genêts et de bouses de vache », très caractéristique. Elle dit encore que lorsqu'elle est allée à Tokyo, elle a été frappée par l'absence d'odeur : Tokyo n'a, selon elle, pas de « personnalité olfactive ». L'expression qu'elle utilise confirme le fait que les odeurs font partie intégrante de l'identité d'une ville. Patrick Süskind écrit ainsi : « Et c'est naturellement à Paris que la puanteur était la plus grande, car Paris était la plus grande ville de France. »¹⁰ L'intensité de l'odeur témoigne ici de la taille de la ville. L'auteur pousse à l'extrême le lien entre identité et odeur, ou plutôt, entre identité et puanteur. Le fait est que les odeurs jouent un rôle important dans l'appréhension d'un lieu. Mais revenons aux motivations individuelles des nez.

M. Chollet est un ancien agriculteur, nostalgique de ce métier qu'il n'a pu exercer que peu de temps. Sa nostalgie ressort de ce propos : « (...) Donc exercé, ça oui, je l'ai exercé, et avec beaucoup d'amour. Et avec beaucoup de difficulté quand il a fallu quitter. Beaucoup. » Pourtant, quand lui est posée la question de ses motivations, il ne signale pas spontanément son ancien métier. Il est vrai que M. Chollet a un parcours tellement riche qu'il ne peut être exhaustif dans sa réponse. Après son expérience dans l'agriculture, il a exercé divers métiers du bâtiment sur des chantiers d'usines. Il a notamment installé les premiers capteurs permettant de mesurer le SO₂ sur les cheminées des fours de la raffinerie de Feyzin.

« (...) Des fumées des fours de la raffinerie. Et donc, à ce moment-là, j'ai eu connaissance des centaines de tonnes d'oxydes de soufre qui étaient rejetées dans l'atmosphère par la raffinerie. Et j'ai vu aussi mon collègue qui était tout jeune, qui, lui, câblait en bas de la cheminée les éléments qui allaient retransmettre en salle de contrôle les analyses. Et ben mon collègue, le deuxième ou troisième jour, et ben il a rendu son repas au pied de la cheminée, il était en train de s'empoisonner à l'oxyde de carbone. Donc, c'est des petites choses mais... Ça alimente la réflexion. »

Ce récit permet d'illustrer la sensibilité particulière de M. Chollet pour les émissions industrielles, et justifie sa place au sein des « préoccupés ». Le lien entre les émissions polluantes et les conséquences éventuelles sur la santé apparaît aussi dans son propos. M. Chollet raconte une dernière anecdote susceptible d'avoir motivé son engagement. Alors qu'il travaillait sur un chantier, il a été l'une des premières personnes à arriver sur les lieux d'un accident du travail mortel.

¹⁰ P. Süskind, *Le Parfum*, 1988, Paris, p. 7.

« Quand on touche de près et qu'on arrive sur le lieu de l'accident, que la rue est bloquée parce que la machine est toujours là en attendant l'inspection du travail qui arrive après vous, vous vous sentez vraiment le... La charge d'agir pour... Pour que derrière ça bouge ! »

Cet épisode tragique l'a évidemment fortement marqué. On pourrait penser que cet incident n'a pas de rapport avec son engagement dans RESPIRALYON. Pourtant, lui, fait le lien :

« Voilà, donc ça aussi, c'est des choses qui font que, on se soucie des conditions de vie de l'Homme sur Terre ! Pour employer des grands mots ! »

Pour M. Chollet, le dispositif RESPIRALYON et l'accident du travail relèvent de la même problématique, ou du moins, de problématiques proches : cadre de vie pour l'un, conditions de travail pour l'autre. Pour lui, ce sont les mêmes thèmes mais appliqués à des contextes différents : le premier concerne la sphère publique alors que le second se borne à l'environnement professionnel.

Le dernier exemple de motivation personnelle à étudier est le cas de Mme Cottet, proche d'un élu d'une commune du sud de Lyon. Compte tenu de sa situation, elle est sensible aux discours des industriels qui justifient souvent leur inaction en matière de pollution par les difficultés économiques auxquelles ils sont confrontés :

« Ben, ils peuvent peut-être encore réduire, sans doute, sans doute, mais... Le but n'est pas non plus de leur demander de mettre la clé sous la porte, par exemple. C'est pas le but. »

Son propos révèle nettement sa volonté de protéger les industries lyonnaises. On peut faire l'hypothèse qu'elle s'est engagée dans le réseau afin de le réguler, le contrôler.

Pour finir, on retrouve chez plusieurs nez des parcours semblables mais il est difficile d'établir un lien direct entre ces éléments et RESPIRALYON. Ce lien doit toutefois exister. Par exemple, plusieurs nez sont ou étaient chargés de la sécurité et des conditions de travail dans leur parcours professionnel¹¹. Peut-on, comme M. Chollet, associer conditions de travail et cadre de vie, ce qui expliquerait la liaison avec RESPIRALYON ?

Plusieurs enquêtés ont une vue panoramique de Lyon¹², à l'image de M. Duplat qui explique que cela a contribué à son engagement :

« Alors, une de mes premières motivations, c'est, lorsque nous sommes revenus sur Lyon, c'est l'emplacement de cet appartement, qui fait que, vu ce que vous voyez, le panorama et la disposition par rapport à la vallée de la chimie et par rapport aux pollutions (...). »

Les nez ayant une telle situation géographique pensent qu'ils sont soumis à plus de pollution que la moyenne des Lyonnais, ou du moins qu'ils ont une appréhension plus globale des odeurs. En fait, pour

¹¹ M. Avrin, Mme Panet, M. Chollet, M. Duplat, M. Lavorel de par leur métier ou leur engagement syndical se sont occupés de la sécurité et des conditions de travail dans leur entreprise.

¹² Mme Masson, M. Deschamps, M. Duplat, M. Soulian.

eux, cette position géographique est un atout pour accomplir cette mission de nez, notamment parce qu'ils peuvent voir les cheminées fumer, ce qui les aide à interpréter leur ressenti.

Les motivations individuelles des bénévoles sont si nombreuses qu'on ne peut en dresser une liste exhaustive. Nous avons ici essayé d'explicitier les plus importantes d'entre elles.

Nous pouvons donc rattacher une motivation principale à un profil de bénévoles. L'engagement des « contestataires » est déclenché par une ou plusieurs odeurs gênantes ; les « préoccupés » craignent que la pollution de l'air nuise à leur santé, inquiétude qui va les pousser à s'engager dans le réseau ; les « désintéressés » pensent être particulièrement utiles au réseau grâce à la sensibilité de leur appareil sensoriel ; enfin, les « sensuels » sont motivés à l'idée d'apprendre à mieux connaître un de leur sens. Les nez disent a priori s'engager par citoyenneté, pour les générations futures ou la planète. En réalité, leurs motivations ne sont pas aussi désintéressées qu'ils le disent, à part peut-être pour les « désintéressés », comme leur nom l'indique. Outre ces motivations communes, l'engagement des nez s'ancre dans des éléments plus personnels que nous avons explicités.

Dans cette première partie, nous nous sommes attachés à présenter l'échantillon des bénévoles. L'analyse de leurs parcours résidentiels et professionnels, mais aussi de leurs expériences personnelles, permet d'expliquer et d'interpréter les centres d'intérêts, les préoccupations et les formes d'engagement des nez. Ces éléments jouent un rôle manifeste dans l'appréhension des odeurs et la façon dont ces individus ont fait le choix, à un moment donné, de s'investir dans RESPIRALYON. En dégagant des caractéristiques communes, des convergences dans les parcours des nez, nous avons ordonné, catégorisé l'échantillon en quatre profils types. Cette catégorisation nous sera utile pour tout le reste de l'étude, car connaître le profil des bénévoles qui s'expriment permet de donner une dimension plus profonde à leur discours. Nous allons maintenant entrer dans le monde mystérieux des odeurs à partir des propos des bénévoles.

2. LE MONDE DES ODEURS

Cette partie illustre la diversité et la complexité du monde des odeurs qui rendent difficile le travail des bénévoles. A partir de leurs pratiques, nous en viendrons aux spécificités du langage des odeurs, puis nous nous focaliserons sur l'instrument qu'est le nez humain. Certaines questions reviendront tout au long de cette étude, concernant notamment les difficultés de travailler avec ses perceptions, les problèmes posés par l'analyse et la fiabilité du nez.

2.1. Interprétation et vécu de la mission

La manière dont les nez vont appréhender les buts du dispositif va conditionner le protocole qu'ils vont mettre en place pour accomplir leur mission. C'est pourquoi, avant d'étudier plus en détails le diagnostic olfactif qu'ils ont fait de leur quartier et leur pratique relative à leur mission de nez, il est intéressant d'analyser leur vision des objectifs du dispositif.

2.1.1. Objectifs du dispositif ou attentes des nez ?

Les objectifs du dispositif ont été exposés au nez lors d'une première réunion de présentation, à leur entrée dans RESPIRALYON. M. Chollet en garde un vague souvenir :

« (...) Et que ça rentrait dans le souci des autorités, de l'amélioration quoi... Par rapport à... À la pollution industrielle et... La pollution de toutes sortes, quoi. Mais, c'est... J'ai pas souvenir qu'on... Je dirais que... La conception que j'en avais collait avec ce qui m'a été dit, c'est pour ça que j'ai pas bien retenu... »

Comme M. Chollet, la plupart des bénévoles n'ont pas d'idées claires sur les buts à atteindre. Ils ont en fait transposé leurs attentes sur le dispositif, ce qui fait que les discours sur ses objectifs sont très différenciés et qu'ils correspondent bien aux différents profils.

2.1.1.1. La déception latente des « contestataires »

Encore une fois, on peut dire que les 'contestataires' ont été victimes de leur idéalisme. Certains, comme M. Lavorel, voyaient déjà RESPIRALYON comme le dispositif incontournable en matière de lutte contre la pollution à Lyon :

« Pour RESPIRALYON, c'est pareil. Y a une association qui est, certainement, très valable mais faut qu'elle globalise tout le problème et qu'elle... Qu'elle règle tout, qu'elle s'occupe de tout, vous comprenez ? »

M. Lavorel, en disant « tout », parle des problèmes de bruit, de pollution de l'air par les voitures. Pour lui, cela a un lien avec des problématiques aussi diverses que l'assurance d'un service minimum obligatoire, afin que les personnes délaissant leur voiture n'aient pas à le regretter, ou l'amélioration du phasage des travaux, l'objectif étant de minimaliser le temps d'exposition aux nuisances d'un quartier. De son point de

vue, RESPIRALYON devrait être un organisme ayant toutes les compétences et tous les pouvoirs nécessaires pour lutter contre la pollution. Sans aller aussi loin, les autres contestataires espéraient aussi que ce serait « *quelque chose qui aurait eu un petit peu plus de retentissement...* », pour reprendre les propos de Mme Lalande.

Comme nous l'avons vu dans la première partie, ces « contestataires » sont particulièrement gênés par les odeurs. Ils ont vécu la création du dispositif comme la solution à leur problème et ont placé tous leurs espoirs sur ce réseau, imaginant déjà les pollueurs contraints de diminuer leurs émissions malodorantes. Cependant, cet espoir s'est transformé en déception pour certains, notamment pour M. Duplat qui, lui, a perdu toute illusion dès le premier contact :

« Alors, lorsque j'ai interrogé Mlle Monge [Mlle Morge]: "on a mis en place RESPIRALAIR, on m'a donné votre adresse, je suis content, j'ai écrit plusieurs fois, je n'ai pas eu de réponse, j'ai enfin un interlocuteur. C'est pour faire quoi ?" Et elle me dit : "D'abord, nous allons faire une cartographie." Je l'ai regardée et j'ai dit : " Bon, ça va, j'ai compris". »

Pour lui, RESPIRALYON est « *un organisme mort* » qui ne conduira à aucune action concrète. Il pense même quitter le réseau à la fin de l'été s'il ne voit pas de résultats venir. A l'image de cette personne, les « contestataires » doutent des objectifs réels du dispositif. Ils émettent l'hypothèse que les organisateurs ne souhaiteraient pas réellement identifier les pollueurs pour se contenter de faire de la « cartographie ». Ces doutes s'en ressentent parfois sur leurs pratiques, les « contestataires » étant globalement moins consciencieux que les autres bénévoles, du fait d'une certaine démotivation.

2.1.1.2. *Les attentes des « préoccupés »*

Les discours des différents « préoccupés » sur les objectifs du dispositif sont complètement liés à leur parcours. Mme Glas, qui a terriblement peur de manquer d'air un jour, se souvient que les objectifs de RESPIRALYON étaient les suivants : « *d'essayer d'identifier, si mes souvenirs sont bons, les sources de pollution, dans le sens large, hein, du terme* ». Pour Mme Panet, qui fait partie d'une entreprise ayant des difficultés financières à cause de l'achat d'un épurateur, « *c'était quand même aussi de retrouver les pollueurs* ». Pour Mme Cottet, qui défend quant à elle les entreprises polluantes, il s'agit de « *faire progresser la recherche pour la qualité de l'air* ». A partir de ces quelques exemples, on voit bien comment les objectifs présentés à la base sont remodelés par chacun des nez en fonction de ses propres attentes. Notons que Mme Cottet et Mme Panet sont d'accord pour dire que leur mission au sein du réseau n'est pas de faire de la délation. Elles se contentent de transmettre ce qu'elles sentent, sans chercher à identifier les sources de ces émissions.

2.1.1.3. *Interrogations et hypothèses des « désintéressés »*

Les discours des « désintéressés » sont bien différents. Pour certains, comme Mme Grolier, c'est assez flou : « *on ne sait pas pourquoi on le fait finalement* ». Face à cette incertitude, ils émettent des hypothèses : Mme

Grolier pense qu'il s'agit d'améliorer l'image de Lyon qui, pour le moment, est assez négative. Elle raconte en effet comment des amis bordelais lui ont dit un jour : « *ob là là, tu vas dans le... (...) Dans la vallée de la mort.* » Quant à M. Soulian, ancien pompier volontaire, il cherche à repérer les odeurs qui peuvent être toxiques ou suspectes afin de donner l'alerte en cas de besoin. Tels que définis par ces volontaires, ces objectifs sont assez éloignés des buts fixés par les gestionnaires de RESPIRALYON.

Dans un registre à part, M. Anget, qui n'a peut-être pas tout à fait les mêmes attentes que les « contestataires » et qui est moins impliqué que les « préoccupés », est peut-être le plus objectif sur le sujet. En effet, il explique parfaitement ce que les organisateurs attendent du dispositif :

« Donc l'objectif du réseau du nez, c'est à ce niveau-là. C'est bien, on va dire : un, de détecter les odeurs que les gens peuvent sentir vers chez eux. Dans quel quartier est-ce que c'est effectivement redondant ? Est-ce que c'est régulier ? Est-ce que c'est toujours les mêmes types d'odeurs ? Par rapport à ça le réseau, enfin, les données sont traitées en fonction, on va dire, en fonction des jours, en fonction du nombre d'odeurs détectées à un moment donné. On peut effectivement regrouper les informations, vérifier sur quelle cellule géographique ça se trouve, en détecter l'odeur et, par ailleurs, faire remonter à moment- là, si la détection a eu lieu, cette information à l'entreprise industrielle qui a été génératrice de cette odeur ou aux entreprises qui ont été génératrices de cette odeur. Et à ce moment-là, pouvoir leur dire, en relation... y a des points d'odeur générés par telle et telle entreprise. C'est un problème de qualité globale ressentie par les habitants de l'agglomération, donc comment vous, est-ce que vous pouvez traiter ce phénomène à votre niveau ? »

M. Anget connaît sans doute mieux le dispositif que les autres nez car il siège aux réunions du Spiral Air en tant qu'auditeur représentant de la société civile, mandaté à cette fonction par l'UFC Que Choisir ?.

2.1.1.4. Les « sensuels », peu loquaces

Les sensuels parlent peu des objectifs du dispositif mais lorsque c'est le cas, ils en donnent une définition assez proche de celle qui est affichée par les organisateurs. Toutefois, ils peuvent développer des pratiques originales. M. Deschamps explique, par exemple, que nous sommes conditionnés pour voir le mauvais côté des choses :

« Comme le gars qui voit, qui voit un champ de fleurs là, et puis un dépôt d'ordures, il va pas voir les fleurs, il va pas sentir les fleurs, il va voir le dépôt d'ordures (...) Je trouve que le nez de Lyon, ben... Ça rentre un petit peu dans ce cadre là quoi. »

Pour lui, le but du dispositif serait, encore une fois, de mettre en évidence les « mauvaises » odeurs alors que lui se dit également intéressé par les bonnes odeurs. Lors de l'entretien, il fait une démonstration de sa façon de ressentir et donne le verdict du jour : « *fraîcheur végétale* ». A l'image de M. Deschamps, les « sensuels » n'ont peut-être pas les mêmes objectifs que les autres nez, qui se limitent au repérage des seules odeurs gênantes. Les « sensuels » se concentrent sur toutes les odeurs, bonnes ou mauvaises.

Dans la plupart des cas, les attentes des nez se sont donc substituées aux objectifs présentés par les gestionnaires du réseau. Ces attentes vont conditionner les différentes conceptions du dispositif qui en découlent, et donc la façon de vivre la mission de nez, de saisir les odeurs.

2.1.2. La diversité des ressentis

2.1.2.1. La mauvaise odeur de Lyon

Parmi les odeurs les plus fréquemment citées, « l'odeur de Lyon » figure en bonne place. Cette odeur est directement associée à la pollution de l'air, sous ses différentes formes. Ainsi, Mme Grolier trouve que « Lyon, d'une manière générale, pue », à cause de la voiture qui est « trop présente ». Cette volontaire se sent véritablement agressée par l'odeur de gaz d'échappement. Pour certains, cette « odeur de Lyon » se confond avec la pollution elle-même. Mme Glas, comme Mme Panet, explique ainsi que :

« sur la région lyonnaise, on est vraiment en zone polluée. Ca j'en suis intimement convaincue, j'en souffre. Je m'en rends compte quand je rentre de la campagne. On arrive : pouf ! On est dans le nuage ».

Ces deux volontaires ressentent la pollution par des symptômes physiques : mal de gorge pour Mme Panet, difficultés à respirer pour Mme Glas. De son côté, M. Duplat a même fait un classement des villes les plus polluées de France : l'Etang de Berre, le port autonome de Marseille, Dunkerque et Lyon sont, selon lui, les zones les plus atteintes. La pollution qu'il respire se matérialise alors par « la poussière qui se dépose sur les meubles » : « si la poussière se dépose partout, elle se dépose aussi sur les poumons, obligatoirement ». Quant à « l'odeur de Lyon », il l'associe au système d'évacuation des eaux usées :

« Quand il y a un fort vent, et qu'il n'a pas plu depuis longtemps, vous sentirez dans toutes les rues de Lyon, et je dis bien dans toutes les rues de Lyon, vous sentirez les égouts... »

Si Mme Grolier trouve tout simplement que « Lyon, ça pue », Mme Cottet (habitante de Saint-Fons) ne prend même pas la peine de signaler les gaz d'échappement : « chaque fois que je me déplace à Lyon, effectivement, je pourrais dire : " Ça sent les gaz d'échappement" ». M. Soulian, qui se souvient avec nostalgie des odeurs de campagne qu'il sentait autrefois à Perrache, trouve que les odeurs sont aujourd'hui « beaucoup plus violentes » : « Quand on se met sur le balcon, on a tendance à avoir des remontées de... De gaz d'échappement. Voilà, on les ressent. On les ressent, ouais ».

Nous pouvons donc dire que, pour la majorité des bénévoles, Lyon a globalement une odeur de gaz d'échappement. Pour certains, c'est plutôt une odeur d'égout. Pour d'autres, moins précis, c'est simplement une mauvaise odeur car c'est une odeur de pollution. Certains ne parviennent pas à s'habituer à cette odeur des gaz d'échappement alors que pour d'autres, comme M. Gauthier, « c'est l'odeur habituelle d'une ville ». Les nez remarquent cependant une évolution cette année : ils disent avoir senti beaucoup moins d'odeurs que l'année précédente. Ce constat fait par les bénévoles interrogés coïncide avec les

résultats de COPARLY, qui montrent une amélioration notable de la qualité de l'air sur l'agglomération. Les nez ne savent pas si cette évolution est à mettre sur le compte de RESPIRALYON. Ils semblent en revanche persuadés que la météorologie favorable (plus de vent) a pu jouer un rôle.

2.1.2.2. *La régularité des odeurs : des émissions non accidentelles*

Les volontaires remplissent quotidiennement une fiche qui rend compte des odeurs ressenties. Cette fiche est ensuite envoyée à COPARLY, en charge de traiter les données du réseau de nez. Elle se remplit de la manière suivante : les volontaires doivent indiquer l'heure à laquelle ils ont senti l'odeur, puis qualifier son « intensité » (faible / forte / très forte) et leurs « ressentis » (gênant / agréable / ...), ils doivent ensuite identifier le « type d'odeur »¹³ (œuf pourri, égout...), et enfin, en donner leur perception (en continu / par bouffées). Par exemple : 20h, odeur forte et gênante de gaz de ville perçue en continu. Cette grille que remplissent les nez tous les jours laisse penser qu'un grand nombre d'odeurs peuvent être senties sur l'agglomération : ammoniac, beurre rance, choux, fruits, etc. Or, les nez ne ressentent régulièrement qu'une ou deux odeurs, qui, la plupart du temps, ne figurent pas sur la grille. Ils se focalisent sur ces odeurs précises, qui sont en général celles qui les ont conduits à s'engager dans le dispositif. Ils étudient leur fréquence. M. Gauthier explique par exemple :

« Depuis pratiquement la création de RESPIRALYON, j'ai l'impression, mais c'est une impression, que les lâchers journaliers, de jour, enfin que les odeurs de jour sont plus faibles. Par contre, si vous vous levez à 3 heures du matin et que vous vous mettez à la fenêtre, ben souvent les odeurs sont venues. »

En employant le terme de « lâchers journaliers », M. Gauthier évoque également la cause de ces odeurs. Il est d'ailleurs possible de généraliser ce constat aux autres bénévoles : en même temps que l'odeur, la source et la cause de cette émanation sont souvent évoquées. De plus, M. Gauthier, comme beaucoup d'autres nez, a remarqué qu'il y avait plus d'odeurs la nuit. Certains s'en sont rendus compte par la présence d'odeurs résiduelles le matin. Certains sont allés encore plus loin dans l'analyse de la fréquence de ces odeurs. C'est le cas de M. Duplat, qui remarque que les odeurs viennent :

« en principe, de 22 heures à trois quatre heures du matin, ceci les nuits de mardi à mercredi ou mercredi jeudi et, et à ce moment-là, si c'est mardi mercredi, c'est la nuit du vendredi au samedi, et si c'est la nuit du mercredi au jeudi, c'est la nuit du samedi au dimanche. »

M. Duplat fait partie du groupe des « contestataires ». Il a engagé une véritable lutte contre ces odeurs. En identifiant de façon précise les « dégazages », il entend apporter la preuve que « ces odeurs ne sont pas fortuites ». De même, Mme Glas a remarqué que ces odeurs de nuit étaient particulièrement fortes le week-end. L'analyse d'un seul discours, par exemple celui de M. Duplat, permet en général d'associer une odeur à une source, d'identifier les horaires d'apparition de ces odeurs, etc. Mais quand on confronte les différents discours des nez, cela devient plus compliqué. Par exemple, cette fameuse odeur de nuit est

¹³ Je reprends ici les dénominations exactes de la fiche en question.

indifféremment associée à « Feyzin » ou à « la chimie de Saint-Fons »¹⁴ par certains alors que pour d'autres, ces deux entités ont des odeurs bien distinctes.

2.1.2.3. *Ressentis partagés ou dénominations communes ?*

Sur un autre registre, nombreux sont ceux qui, comme M. Gauthier, disent : « *Globalement, aujourd'hui, on a sur Lyon, pour ce qui me concerne, quand on a trois types d'odeurs, on a fait le tour.* ». Pourtant, quand on confronte les discours des enquêtés, ils identifient très peu d'odeurs communes. Les seules odeurs qui ne posent aucun problème d'identification sont les gaz d'échappement et la vanilline. Les bénévoles sont sûrs d'eux quand ils ressentent la vanilline. Tous parlent de la même odeur. Tout le monde dit que la vanilline sent la vanille. En revanche, les autres odeurs que l'on trouve dans les propos de plusieurs nez sont très diverses : odeur de « Feyzin », de « chimie », de « Saint-Fons » et de « pharmacie ». Pour certains, « Feyzin », c'est une odeur pétrolière, d'hydrocarbure. Pour d'autres, « *c'est les fumées de la combustion, et le soufre est très reconnaissable, l'oxyde de soufre* » ou de « *l'œuf pourri dû à des dégagements d'acide sulfhydrique* », ou encore du chou un peu pourri. Le fait est que « l'odeur de Feyzin » que les nez reconnaissent facilement apparemment, sent l'œuf pourri, la combustion, le soufre ou le chou pourri selon les uns ou les autres. Pour compliquer les choses, les nez ne font pas toujours la différence entre Feyzin et la chimie. Ces deux odeurs n'en forment pratiquement plus qu'une dans certains discours. Ainsi Mme Goy s'exclame :

« *J'ouvre mes fenêtres le soir, je me dis : « Oh... C'est pas vrai, ça sent encore Feyzin, la chimie... »*

La même dit plus loin :

« - *Beaucoup... Toujours, presque des odeurs de chimie. Chimie ou Feyzin parce que c'est toujours difficile à...*

- *De faire la différence ?*

- *Ab oui, des fois, c'est difficile, des fois, c'est difficile. Quand on passe à la hauteur de Ciba, tout ça quand on descend là, on sent bien le produit chimique, y a pas d'ambiguïté. Et quelques fois, vers la raffinerie, ça sent vraiment le produit pétrolier... »*

Il semble que ces deux odeurs se distinguent bien quand on peut les humer séparément. Cependant, lorsqu'elles sont un peu mélangées et à faible intensité, les identifier devient beaucoup plus compliqué. M. Gauthier a les mêmes difficultés que Mme Glas pour différencier ces odeurs :

« *c'est une odeur d'origine chimique, enfin chimique ou pétrolière, plutôt pétrolière puisqu'on la retrouve parfaitement quand on passe devant Feyzin* ».

De la même manière, les odeurs de nuit, pourtant facilement ressenties, ne sont pas bien identifiées : ce sont des odeurs de Chimie-Feyzin. Tout se passe comme s'il y avait une sorte d'accord tacite entre les nez sur le langage employé pour désigner des odeurs : odeur de Feyzin, odeur de chimie, odeur de pharmacie, « ressentir » une odeur, etc. Mais derrière ces termes partagés, se cachent en réalité différentes odeurs,

¹⁴ Dénominations utilisées par les nez pour parler de ces odeurs.

comme nous avons pu le voir pour « Feyzin ». On perçoit toute la difficulté de l'exercice consistant à sentir et ressentir. Cette difficulté tient notamment au langage car nous ne nommons pas tous de la même façon un même ressenti et nous nommons identiquement des ressentis différents. Cette difficulté tient également à l'identification de l'odeur. Nous développerons ces deux thèmes plus loin.

2.1.2.4. *Chacun son référentiel...*

Exceptées ces quelques odeurs partagées, il est impossible de recouper les ressentis des bénévoles, y compris pour les nez localisés dans la même maille, donc géographiquement très proches. Voici un échantillon des odeurs ressenties, parmi les plus occasionnelles. A Oullins, M. Deschamps sent une odeur chimique, âcre, il pense que c'est ARKEMA. A Saint-Fons, la liste se compose de la manière suivante : vanille, pomme de terre bouillie, bois de la chaufferie de Vénissieux, station d'épuration, éther. Pour ceux qui n'habitent pas Saint-Fons, l'odeur de « Saint-Fons », c'est « la chimie » ou « Rhodia ». Encore une fois, cette « odeur de Rhodia », « de chimie » sent pour certains l'éther alors que pour d'autres, c'est un gaz mélangé à de l'oignon pourri. Les nez ne parlent certainement pas de la même odeur mais utilise la même nomination « *l'odeur de Rhodia* ». Tandis que « *l'odeur plus chimique, plus acidulée genre âcre ou des choses comme ça, on dit que ça vient des Laboratoires Givaudan* ». Mme Lalande signifie par ce « *on dit* » qu'il y a eu un accord au moment de la dénomination et de l'identification de cette odeur. Mme Lalande ne connaissant pas de nez, cet accord a été passé avec ses proches (une amie, son mari...). A l'image de cette volontaire, les membres du réseau ont chacun élaboré leur propre code d'odeurs. Mais ces référentiels diffèrent pour chaque nez, ce qui fait qu'en regroupant les informations, on ne trouve pratiquement aucun point commun entre les différents ressentis.

Mme Lalande, qui doit avoir un certain goût pour la cuisine, sent, outre l'oignon pourri, « *le haricot de mouton, le ragoût de mouton* », et « *le bonbon de confiserie, un peu de confiserie, un peu le malabar* ». D'autres odeurs sont citées : la station d'épuration de Pierre Bénite, la méthionine (c'est-à-dire une odeur de chou provenant de Saint-Clair du Rhône), les égouts, le lisier, les matières fécales (crottes de chien à Saint-Jean), l'usine d'incinération au sud de Rillieux, l'odeur d'usine à carton du côté de Vénissieux, l'urine, une « *méchante odeur de marée* », une odeur non identifiée, un mélange de gaz et de parfum, les produits ménagers à Satonnay, etc. Mme Panet a encore senti : « *patate pourrie, mais patate pourrie ! Alors j'ai un problème entre le beurre rance, et la patate pourrie. Je vous le dis.* » La plupart des nez qui prennent vraiment à cœur cette mission sont bien souvent désolés de ne pas savoir comment identifier certaines odeurs.

Pour synthétiser ce propos, retenons que les nez sont en général gênés par une ou deux odeurs. Parmi celles-ci, « Feyzin » et « Saint-Fons » reviennent régulièrement. Certains ont pu analyser leur fréquence :

plutôt la nuit, pour Mme Glas, les odeurs sont encore plus fortes le week-end, Mme Lalande trouve que l'intensité augmente l'été... Une autre odeur revient également de façon systématique : celle des gaz d'échappement. Elle peut même devenir gênante quand elle est trop intense. Là encore, les nez ont analysé sa fréquence : « *Donc moi, échappement oui, parce que, de toutes façons c'est le matin, c'est aux heures de pointe.* » dit Mme Lalande. D'autre part, les bénévoles élaborent des codes, des grilles interprétatives pour identifier, nommer et différencier les odeurs. Autant de grilles que de bénévoles, qui font du monde des odeurs perçues quelque chose de terriblement complexe et de difficile à restituer autrement que dans son extrême diversité.

2.1.3. Les pratiques des nez : la ségrégation de certaines odeurs ?

Telle que définie par les questionnaires, la mission des nez est de remplir quotidiennement et de renvoyer une fiche¹⁵ contenant les informations sur les odeurs ressenties sur le lieu de résidence. Il existe aussi une fiche pour signaler une odeur en dehors du domicile, fiche mise à la disposition du grand public. Tout est faisable sur Internet. A partir de là, quel protocole les nez ont-ils mis en place pour sentir quotidiennement ? Quand et où sentent-ils ? Comment sentent-ils ?

2.1.3.1. Un laisser-aller chez certains nez

Il était important de décrire quels étaient, pour les nez, les objectifs du dispositif et ce qu'ils sentaient avant d'en venir aux pratiques car ils adaptent leur façon de faire à ce qu'ils cherchent à identifier. Prenons l'exemple de M. Duplat. Une odeur le gêne la nuit. Il veut connaître la fréquence de cette odeur pour montrer que sa présence n'est pas aléatoire. Il est donc particulièrement vigilant la nuit, pour en arriver à la conclusion très précise que j'ai évoquée précédemment : les odeurs sont présentes deux nuits par semaines, de 22h à 3-4h du matin. M. Gauthier a également remarqué que « son » odeur était plus forte la nuit. Par conséquent, lorsqu'il se lève la nuit pour aller aux toilettes, il a pris le réflexe d'aller humer l'air. Soulignons ici que ces deux personnes sont des « contestataires » et que leur but est avant tout que l'on s'occupe de « leur » odeur. Du coup, ils se focalisent sur elle et évitent même de signaler les autres dans un souci de simplification du traitement des données, disent-ils. Mais n'est-ce pas plutôt pour ne pas concurrencer leur odeur ? Les « contestataires » ont souvent moins de motivation que les autres parce qu'ils n'espèrent pas grand chose du dispositif. Et cela s'en ressent sur leurs pratiques. M. Duplat compte s'arrêter après l'été et ne renvoie pas sa grille toutes les semaines. Il trouve que c'est inutile l'hiver, par exemple, parce qu'il dort la fenêtre fermée et qu'il ne peut pas sentir les odeurs. M. Gauthier pense que « *s'il ne se passe rien, le réseau va s'étioler rapidement* ». Il ne signale jamais une odeur en dehors de son lieu de résidence car selon lui : « *ça sert vraiment à rien...* ». Quant à M. Rollin, il dit qu'il ne peut ressentir et donc

¹⁵ Fiche en annexe.

donner des informations que le week-end, surtout la nuit, et cela quand il est présent à Saint-Fons le week-end... Il ne peut pas accomplir correctement sa mission mais cela ne lui pose aucun problème de conscience parce que le dispositif n'est qu'un moyen parmi d'autres de mener son combat contre son odeur. D'autres personnes ont arrêté pendant un moment d'envoyer leurs fiches parce qu'elles manquaient de motivation. Outre M. Gauthier, qui a mal vécu le changement de l'équipe organisatrice au début de l'expérience, ce sont des personnes qui, lassées de ne pas avoir de retour des informations qu'elles transmettent, se sont arrêtées, peut-être pour voir si quelqu'un s'apercevrait de leur décision. Elles ont été relancées par les gestionnaires du réseau et ont repris leur activité en envoyant à nouveau leurs fiches. Ce sont en général des personnes qui ne signalent pratiquement pas d'odeur et qui finissent par se demander s'il est vraiment utile de cocher tous les jours la case « pas d'odeur ». Leur manque de motivation peut aussi s'expliquer par le sens qu'ils peuvent donner à leur action. En effet, quoi de plus paradoxal pour un nez que de n'avoir rien à sentir ! Mais la plupart des nez est appliquée et a mis en place un petit rituel pour ressentir les odeurs

2.1.3.2. *Un protocole précis pour sentir*

Les bénévoles sentent pratiquement tous le matin, quand ils ouvrent leur fenêtre ou sortent pour la première fois de la journée. Leur nez est alors « à jeun », pour reprendre un mot de M. Anget, c'est-à-dire qu'il n'est pas encore « pris dans le flot des autres odeurs », qu'il n'a pas eu le temps de s'habituer à toutes sortes de fragrances. Il est donc encore sensible, comme le dit M. Deschamps : « *c'est évident, si j'ai bu trois canons de vin blanc, c'est sûr que... Je sais pas si je vais détecter bien là.* » Ils sentent quasiment tous du balcon, s'ils en ont un, parce qu'il est plus pratique que de passer la tête dehors et « ça [leur] évite de sentir les odeurs de l'appartement ». Mais pour certains, cela est plus compliqué car ils ne ressentent pas toujours les mêmes choses suivant qu'ils sentent d'un côté ou de l'autre de la maison. « *On en arrive d'ailleurs à faire une chose puisque ces odeurs, elles viennent du côté cour, en principe, en particulier, à fermer la fenêtre, même en pleine chaleur et ouvrir de ce côté* », raconte M. Lavorel. Il ouvre du côté sans odeur et laisse bien fermer le côté où arrivent les mauvaises odeurs. Il explique cela par le fait qu'un côté est très ouvert alors que de l'autre, la configuration des bâtiments fait qu'il y a comme une cour où est emprisonné un courant d'air. Souvent, sentir l'air est intégré à une autre habitude quotidienne : par exemple, les nez sentent en allant chercher leur courrier, en partant au travail, dans leur chambre après une bonne aération, en faisant leur promenade matinale, sur leur vélo... Bien sûr, sentir le matin ne les empêche pas d'être attentifs aux odeurs le reste de la journée. Le plus important étant, comme l'explique Mme Glas, de « *se donner comme but de le marquer tout de suite, et l'heure, et le lieu parce que sinon, franchement, dans la journée, vous avez zappé* ». Les bénévoles disent que ce n'est pas très contraignant. Cela prend peu de temps en effet, mais il leur faut tout de même faire cet effort de noter les odeurs ressenties, sinon, ils oublient. Même si ce n'est pas contraignant, un petit nombre d'entre eux font l'effort de remplir les fiches de signalement d'odeur en dehors du domicile quand ils ont senti quelque chose. Certains disent qu'ils ne font absolument rien de spécial pour sentir, qu'ils n'ont pas de

rituel. Pour eux, s'il y a une odeur gênante, ils la sentiront. Ils n'ont pas besoin de prendre un moment, de se concentrer pour humer l'air.

Les bénévoles ont donc développé des pratiques diverses, plus ou moins ritualisées, pour sentir les odeurs. Nous pouvons identifier certains éléments communs à tous les bénévoles, comme le fait de sentir plutôt le matin, le nez étant plus sensible.

2.1.3.3. *Le classement des odeurs*

Le plus intéressant concernant les pratiques est d'identifier quelles odeurs les nez signalent et ne signalent pas. Les nez font en quelque sorte un classement entre les odeurs qu'ils considèrent comme intéressantes et celles qui, d'après eux, ne le sont pas. Il est souvent difficile de mettre en évidence le critère déterminant dans cette classification, peut-être parce que cette catégorisation est spontanée ou indicible.

Tout d'abord, presque tous sont d'accord pour ne pas signaler les odeurs de voisinage telles que la soupe des voisins ou ce genre de choses. Pour eux, les odeurs signalées doivent concerner un certain périmètre. Ils signaleront pourtant une bouche d'égout qui sent mauvais ou une odeur d'ordures, qui est souvent très locale. M. Anget s'en sort en disant : « *Enfin, on va dire les pollutions dont la source serait des entreprises privées ou des personnes.* » Pour lui, ce critère fonctionne effectivement, car il ne signale pas les gaz d'échappement par exemple. Les bénévoles opèrent en général une distinction entre les « bonnes » et les « mauvaises » odeurs. Les premières ne sont pratiquement jamais signalées. En ce qui concerne les mauvaises odeurs, les volontaires les rangent en général dans deux catégories, les premières pouvant être signalées et les autres pas. Les termes utilisés pour dénommer les deux groupes d'odeurs peuvent révéler le critère d'appartenance à l'une ou l'autre des catégories. M. Anget parle d'odeurs « normales » et « anormales ». Il dit pourtant que le critère déterminant est la nature de la source : publique ou privée. Il est difficile de trouver la cohérence entre le statut de la source et la normalité d'une odeur. Si M. Anget a du mal à exprimer sur quel critère il se base pour signaler ou ne pas signaler une odeur, c'est parce que ce critère renvoie au sens inconscient qu'il va donner à une odeur. A l'image de M. Anget, les bénévoles classent les odeurs selon la signification qu'ils leur associent. Pour illustrer ce point, prenons l'exemple de Mme Cottet. Elle dit trouver « *un peu nul* » de signaler les odeurs de fleurs, bien que ce soit ce que les gestionnaires lui aient dit de faire. Elle parle donc d'odeurs 'utiles' et d'odeurs 'inutiles' à signaler. Dans cet extrait, elle explique son classement des odeurs, les odeurs 'utiles' étant :

« les odeurs de chimie, odeurs de gaz d'échappement ou de ville, où de choses comme ça. Parce que par exemple, ma voisine va cuisiner, par sa hotte, si je suis dehors, je sens très bien qu'elle cuisine, je me dis bien : "tiens, l'autre jour, elle faisait des oignons, et puis la fois d'avant elle faisait, c'est sûr, elle devait faire une ratatouille", je l'ai tout à fait ressenti. Donc, je peux pas noter ça quand même, ce serait un peu... C'est trop... Ça sert à rien, enfin, je pense hein. C'est comme si je passais dans le quartier chinois à Lyon et je disais : "Ben tiens, ça sent le nem !" Je sais pas, ce sera un peu ridicule, enfin je sais pas... (...)

- Et les urines, c'est pareil alors, vous ne le noteriez pas.

- Si ça sentait l'urine ? Ah si, ça, je le noterais. Parce que je trouve ça inadmissible qu'on puisse pisser dans la voie publique. »

Mme Cottet distingue les odeurs qui la dérangent de celles qui ne la dérangent pas. Or, ce critère repose moins sur la base de l'odeur par elle-même que sur ce qu'elle représente. Autrement dit, c'est moins l'odeur qui dérange que sa signification sociale et le type d'activité et de comportement auquel elle est associée. En effet, la chimie ou les voitures qui polluent et les gens urinant dans la rue sont des actes critiquables, tandis qu'une voisine qui cuisine ne l'est pas. Les autres volontaires n'auront pas forcément la même appréhension des odeurs dérangeantes ou non. Pour certains, les fragrances d'origine naturelle seront moins dérangeantes que les odeurs industrielles. En revanche, les odeurs associées à un danger potentiel seront signalées. Encore une fois, chaque bénévole se construit sa propre grille d'analyse et décide de son propre fonctionnement.

Au-delà des classements opérés par les bénévoles, on distingue une hiérarchie des odeurs, avec des odeurs considérées comme étant plus importantes à signaler que d'autres. « Feyzin » ou la « chimie » figurent parmi les plus fréquemment citées. Elles sont, d'une certaine manière, considérées comme prioritaires par les nez. En revanche, en bas du classement, on trouve les odeurs d'égouts, d'ordures, etc., c'est-à-dire des odeurs qui ne représentent pas vraiment de danger, qui font partie des « odeurs de la ville ». La hiérarchie des odeurs se double également d'une hiérarchie des sources : pour certains, ce sont les industries qui posent problème ; pour d'autres, plus sensibles aux gaz d'échappement, c'est la circulation automobile qui est pointée du doigt.

Le monde des odeurs est vaste. Ainsi, bien qu'ils aient une mission donnée, les bénévoles vivent chacun de manière différente leur rôle au sein du dispositif. Chacun a construit son propre référentiel, son protocole pour ressentir, son classement des odeurs. La confrontation des différentes informations recueillies pose donc problème, problème encore renforcé par un langage olfactif pauvre, ce que nous allons étudier à présent.

2.2. Sens muet ou langue inodore ?¹⁶

2.2.1. Sentir ou ressentir ?

Dans les propos des nez, on trouve l'expression « *ressentir une odeur* » et non « *sentir une odeur* ». Pour comprendre la différence entre ces deux expressions, il est nécessaire de savoir comment fonctionne le

¹⁶ Expression empruntée à Joël Candau, *Mémoire et expériences olfactives*, 2000, Paris, Presses Universitaires de France, p.68.

nez. Lorsque nous sentons, d'une part nous décelons dans notre environnement la présence d'un stimulus, d'autre part nous traitons cette information afin d'adapter notre comportement en conséquence¹⁷.

La première phase est donc de l'ordre de la sensation : notre nez détecte la présence d'une molécule odorante. Comment cela fonctionne-t-il ? Les molécules odorantes inspirées remontent par les fosses nasales puis excitent les cils vibratiles de plus de dix millions de cellules olfactives qui baignent dans un mucus aqueux en se dissolvant dans cette muqueuse qui tapisse le fond des fosses nasales. La membrane des cils est constituée de nombreuses protéines réceptrices différentes, complémentaires de molécules odorantes, c'est-à-dire qu'un récepteur sera plutôt sensible à un odorant. Toutefois, la reconnaissance des molécules odorantes est le résultat de l'action d'un grand nombre de récepteurs et non d'un récepteur isolé. De ce fait, les possibilités de codage sont immenses. Nos cils sont en effet capables de reconnaître toute une palette de substances odorantes : ils peuvent détecter jusqu'à 10 000 effluves différents, à des concentrations extrêmement faibles.

Dès que les molécules odorantes entrent en contact avec la membrane des cils, un signal se déclenche et provoque une série de réactions chimiques et électriques. L'influx nerveux qui en résulte va cheminer jusqu'au cerveau. S'ensuivent des mécanismes mal connus : d'autres régions du cerveau associées au traitement du message olfactif vont intégrer diverses informations sensorielles et vont ainsi marquer l'odeur d'une valeur affective.

Pour être sentie, une substance doit être volatile et soluble dans l'eau. C'est le manque de solubilité d'une molécule dans le mucus nasal, où baignent les récepteurs olfactifs, qui rend cette molécule inodore. De plus, notre sensibilité n'est pas identique pour toutes les molécules que nous sentons. Cette sensibilité est propre à chaque individu car les récepteurs olfactifs ne sont pas les mêmes pour tout le monde. Comme l'explique Mme Glas, ancienne infirmière :

« C'est pareil, vous touchez quelque chose, y en a qui craignent le chaud, y en a qui craignent pas. Ben... Nos capteurs sont pas tous les mêmes hein ! Et les capteurs du nez, c'est pareil. »

De plus, parmi les messages olfactifs que nous sommes capables de recevoir, une partie seulement entrera dans le champ de notre conscience pour donner lieu à une sensation puis, éventuellement, à une perception. On pourrait définir une sensation comme une émotion fugace, à la limite de la conscience. La perception, c'est prendre conscience d'une sensation, l'identifier, la mémoriser, éventuellement la nommer ou en rechercher la source. Ressentir une odeur, c'est la percevoir.

Les nez, en employant l'expression « ressentir une odeur », marquent le fait que leur perception est le fruit non seulement d'une sensation, mais également de la prise de conscience de cette donnée sensorielle

¹⁷ Au sujet de la physiologie du nez, voir les sites Internet :

- du CNRS : http://www.cnrs.fr/cw/dossiers/doschim/decouv/parfums/loupe_odeurs.htm

- de la DRIRE de Haute- Normandie : <http://www.haute-normandie.drire.gouv.fr/environnement/impact%20air/odeurs.htm#haut>

Joël Candau, *op. cit.*, p. 36-38

comme produit d'une histoire, d'une culture, d'une sensibilité. Comme indiqué sur le site Internet¹⁸ du dispositif, « *La perception se situe au carrefour de la physiologie, de la psychologie, de la culture et de la linguistique.* » Le lien entre la perception et la psychologie est incontestable. Nous avons vu, par exemple, que les bénévoles n'avaient pas tous la même appréciation des odeurs dérangeantes. Quand certains ne supportent pas l'odeur des gaz d'échappement, d'autres considèrent que c'est l'odeur normale d'une ville. En ce sens, les nez développent une sensibilité particulière aux odeurs qu'ils recherchent. Ceci explique par exemple le fait que M. Gauthier ait le sentiment que « *son odeur le suit partout* ». De même, le lien entre perception et culture paraît tout aussi évident. Par exemple, la distinction entre les « bonnes » et les « mauvaises » odeurs est construite socialement. Cela souligne l'importance des odeurs dans la perception générale de notre environnement : qui entrerait dans une ruelle dégageant des effluves nauséabondes ? Et inversement, la vision du monde que nous avons influence nettement la façon dont nous percevons les odeurs. Les bénévoles sont d'ailleurs bien conscients qu'il y a toute une analyse après le senti d'une odeur, et que, s'ils sentent à peu près tous la même odeur, ils ne l'analysent pas de la même façon. M. Soulian explique :

« Ou parlant d'une odeur. "Tiens, ça sent ça". "Ben moi, je dirai que ça sent ça". Ça veut dire que le cerveau ne réagit pas de la même façon. C'est pas que... qu'y en a qui dort, suivez-moi bien (Rires), c'est qu'on n'a pas la même analyse du produit. Ça dépend. »

M. Deschamps dit également que pour améliorer ses perceptions, il ne travaille pas tant sur l'amélioration de ses sens que sur la conscience de ses sensations. A la question sur l'évolution de leur sensibilité depuis qu'ils font partie du réseau, plusieurs bénévoles répondent que leur nez ne s'est pas affiné mais qu'en revanche, leur « conscience des odeurs » s'est accrue. Les bénévoles n'ont pas forcément de connaissances théoriques sur le système olfactif mais en accomplissant ce travail régulier, ils ont saisi cette différence entre le senti et le ressenti. Le ressenti est suivi d'un troisième stade : la nomination de l'odeur. « Si toutes les odeurs ne sont pas perçues, toutes les odeurs perçues ne sont pas nommées »¹⁹. Nommer, c'est encore une étape de plus dans l'analyse, c'est identifier l'odeur. Les nez rencontrent là un véritable problème.

2.2.2. Identifier pour nommer

➤ Pauvreté du vocabulaire olfactif ?

Beaucoup d'odeurs restent au niveau infra verbal. D'une part « les capacités sensorielles humaines peuvent enregistrer bien plus d'informations que ne peuvent en traiter les capacités conceptuelles centrales »²⁰. D'autre part, décrire les odeurs, c'est être confronté à un manque manifeste de vocabulaire.

¹⁸ <http://www.respiralyon.org/>

¹⁹ Joël Candau, *op. cit.*, p. 66

²⁰ D. Sperber, D. Wilson, 1989, *La pertinence. Communication et cognition*, Paris, Minuit, p. 112-113

Le vocabulaire olfactif est-il vraiment si pauvre ? Au regard des interviews réalisées, il est vrai que les nez sont souvent sommaires dans leur description. Lorsqu'ils cherchent à identifier une odeur pour la première fois, ils utilisent soit un terme de la grille, soit un terme qui leur est propre. Ce sont ces mots qu'ils utilisent en général pour la décrire. Si bien que, dans les propos des bénévoles, on trouve des expressions du type : « l'odeur de Feyzin », « le chou pourri », « mélange gaz + parfum », avec parfois quelques variations en plus. C'est le cas pour l'« odeur de Feyzin » par exemple, à laquelle viennent s'ajouter des termes comme : « hydrocarbures », « pétrole ». Mais encore une fois, tout cela reste assez sommaire. S'agissant des odeurs que les nez n'ont pas vraiment réussi à identifier, on constate le recours à des adjectifs comme « âcre », « douceâtre », « aigre ». Cependant, ils s'arrêtent vite, comme s'ils avaient l'impression de ne pas être compris, de ne pas pouvoir partager leur ressenti. Tout se passe comme si les nez manquaient vraiment de vocabulaire pour nommer les odeurs qu'ils ressentent.

M. Chollet utilise toutefois des expressions plus variées, mais en parlant du vent :

« Vent du nord, bise échevelée » « (...) vent du sud rentrant. Donc il est tout petit le vent, il est pas fort. Il rase le sol, mais il brasse pas trop les odeurs, il les emmène doucement. »

Quand il s'agit de décrire les parfums d'un vin, le vocabulaire ne manque pas non plus :

Commentaire sur le Casa Ferreirinha Callabriga (Douro DOC) Portugal (7)

Deuxième vin du célébrissime vin portugais Barca Velha, cet assemblage où domine le touriga nacional donne à l'amateur hédoniste une entière satisfaction. Son bouquet énorme de fruits compotés, d'arabica, de pain toasté tartiné de confiture de griottes, ouvre la cérémonie gourmande. La bouche est tout aussi suave, vanillée, d'une belle onctuosité. La finale impressionne par sa consistance veloutée et sa fraîcheur florale.²¹

On remarque que ce vocabulaire est métaphorique, poétique donc certes riche mais peu précis parce que l'on ne dispose pas de mots propre aux odeurs. Ce type de vocabulaire est sans doute adapté pour nommer et décrire le vent et le vin mais il ne l'est pas pour les émanations industrielles ressenties par les nez.

2.2.2.1. Une identification difficile

Remarquons cependant que certaines odeurs ne posent pas de problème particulier de dénomination : ce sont les odeurs facilement identifiables comme la vanille, les excréments, etc. Le problème de la nomination peut donc être lié à la difficulté d'identifier une odeur. Les volontaires illustrent ce problème en reprenant la grille figurant sur la fiche de signalisation, à l'image de M. Gauthier :

« Par exemple l'ammoniaque... Bon, l'ammoniaque, effectivement, c'est une odeur qui est très caractéristique ! Bien qu'on n'ait pas, de moins en moins en contact... l'ammoniaque... Bon le gaz de ville je sais identifier ou le gaz parce que je mets le nez quand j'ouvre, je sais, j'ai une référence... euh... Bon excusez-moi, la merde aussi ! (Rires) Non, non ! Je veux dire

²¹ [site internet : <http://www.epicuvin.com/degustations/revue/duellR2000.htm>]

qu'on a des réflexes... après, euh... le beurre rance aussi, le chou, déchets ménagers bon égouts aussi. Mais quand ça commence à devenir assez chimique, technologique, on manque de références... pour identifier. »

M. Gauthier pose le problème du référentiel. Si les bénévoles n'ont aucun mal à identifier une odeur de gaz de ville ou d'excrément, c'est parce qu'ils connaissent ces odeurs, qu'ils les ont mémorisées et qu'ils ont à leur disposition des mots pour les qualifier. En revanche, les problèmes apparaissent lorsqu'il s'agit d'odeurs inconnues, jamais senties, ou plutôt jamais identifiées. M. Gauthier, par exemple, reconnaît « son » odeur mais ne l'a pas identifiée pour autant. M. Soulian explique que :

« pour qu'on ait un produit qui soit mémorisé, il faut qu'on l'ait senti avant et qu'on se soit dit, que le cerveau dise : "c'est tel produit." (...) Si on ne l'a jamais senti, on ne peut pas faire un rapprochement, un comparatif par rapport à quoi ? »

M. Soulian évoque ici les processus de mémorisation olfactive. Tout au long de notre vie, nous allons sentir des fragrances et mettre parfois un nom sur ces ressentis. Ces odeurs sont mises en mémoire. C'est ainsi que se forme notre référentiel olfactif, qui évolue tout au long de notre vie. Les odeurs d'enfance sont particulièrement marquantes : l'odeur de la cuisine de sa grand-mère, l'odeur d'une maison de vacances... Les odeurs enregistrées le sont donc pour toute notre vie. Toutefois, il s'agit d'odeurs spécifiques : les odeurs d'enfance ou les odeurs marquantes, car fortes ou psychologiquement déstabilisantes. Je pense à M. Soulian par exemple, qui évoque à plusieurs reprises l'odeur de cadavres, de décomposition, pour illustrer l'importance du référentiel olfactif. Il n'oubliera pas cette odeur très caractéristique qui accompagne un événement choquant. Cela étant, les nez œnologues disent bien qu'il faut régulièrement s'exercer à sentir des vins sous peine d'oublier les parfums connus. Cela signifie que pour bien sentir, pour pouvoir identifier des fragrances, il faut s'entraîner. Il reste que les nez se plaignent de ne pas avoir de référentiel pour les odeurs chimiques qu'ils ressentent. Cela leur pose un véritable problème car ils n'arrivent pas à identifier ces odeurs, à les nommer précisément. M. Rollin, œnologue qui fait plusieurs dégustation par semaine et a donc un nez « éduqué », dit :

« Moi, si j'avais pas eu cette éducation, j'aurais dit : " ça pue à Saint-Fons. " J'aurais pas pu dire : "ça sent ça, ça et ça". Voyez les gens, y a beaucoup de gens qui disent : " ça pue" (...) Pour quelqu'un, ça va puer, pour l'autre non. C'est savoir les odeurs, ce que ça sent exactement ».

M. Rollin explique une chose qui ressort dans les propos de nombreux bénévoles : quand les enquêtés ne savent pas identifier une odeur, ils disent : « ça sent bon ou ça sent mauvais ». On revient à un système binaire. Cependant, comme il le dit lui-même, une odeur peut être perçue comme bonne par l'un et mauvaise par l'autre. Ainsi, dire que ça sent mauvais donne finalement peu d'indications sur l'odeur.

2.2.2.2. *La classification des odeurs*

M. Gauthier est représentatif des difficultés que nous venons d'évoquer. Il est particulièrement gêné par une odeur. Dans la grille, il a décidé de la qualifier par le terme « gaz de ville ». Il coche donc régulièrement la case correspondante, même s'il sait que ce n'est pas du gaz de ville. Le terme « gaz de ville » change d'utilisation : dans ce cas précis, il ne caractérise plus une odeur mais une famille d'odeurs.

M. Gauthier se heurte à un manque de vocabulaire qui fait qu'il peut classer les odeurs par famille, mais sans nuance au sein de ces catégories. Dans un autre contexte, l'expérience de l'olfactomètre de Air Normand, dispositif chargé de surveiller la qualité de l'air en Haute-Normandie, illustre cela : M. Jaubert, chercheur en olfaction, a mis au point une méthode pour former des bénévoles à reconnaître des molécules odorantes. Pour ce faire, il a répertorié les odeurs en six grandes familles : hespéridé, aminé, terpénique, soufré, pyraziné, doux. Durant les Olympiades des Nez, concours réunissant les bénévoles formés par la méthode de M. Jaubert, les nez se sont affrontés autour de fioles contenant des mélanges de produits odorants, le but étant d'identifier les molécules du flacon. Les volontaires ont prouvé qu'ils pouvaient identifier cinq à six familles d'odeurs dans un même mélange, et en préciser leur intensité. Durant leur formation, ils ont acquis un référentiel olfactif commun leur permettant d'identifier et de nommer certaines odeurs. Pour créer ce référentiel commun, il a fallu inventer une nouvelle classification, révélant l'absence actuelle d'une catégorisation efficace, et choisir des dénominations pour les familles d'odeurs. Ces termes n'évoquent rien aux personnes qui ne sont pas formées à la méthode de M. Jaubert. Le vocabulaire commun ne pouvant répondre aux exigences d'une telle classification, il a fallu créer du langage : six mots. Cette classification en six familles permet-elle de rendre compte du nombre immense de combinaisons odorantes ? Est-ce que ce n'est pas gommer les spécificités de milliers de molécules ?

Remarquons au passage que l'exemple de M. Gauthier, qui dénomme « son » odeur par une autre qui s'en rapproche (gaz de ville), peut poser un autre problème, cette fois pour le dispositif. Un nez, voisin de M. Gauthier, qui ressent la même odeur pourra décider de dénommer l'odeur autrement, en cochant par exemple la case « autre » et en précisant « odeur de Feyzin ». Au moment de la confrontation des données, les techniciens de la COPARLY relèveront deux odeurs distinctes alors que les bénévoles ont signalé la même fragrance. Le manque de référentiel commun pose donc problème au moment du regroupement des données.

2.2.2.3. *Nommer la source pour nommer l'odeur*

Les odeurs sont souvent nommées par leur source émettrice. L'objet source et l'odeur qu'il dégage sont confondus : il n'y a pas de terme propre pour l'odeur ou seulement dans de rares cas. Cette façon de nommer est parfois ambiguë : quand les nez parlent d'une « *odeur de pharmacie* », on peut avoir du mal à comprendre ce qu'ils veulent dire parce que la pharmacie ne sent rien de spécial. On peut émettre l'hypothèse que cette habitude de nommer une odeur par sa source, a conduit les bénévoles à employer l'expression « *odeur de Feyzin* » plutôt que « *odeur soufrée* » par exemple. Les volontaires ont donc souvent besoin d'identifier la source pour pouvoir nommer leur odeur, les deux recherches allant de pair. Cela peut poser des problèmes à certains nez qui ne veulent pas faire de délation, notamment les personnes évoluant dans la sphère industrielle. Mme Cottet qui, nous l'avons vu, souhaite défendre les industriels, « *ne sait pas qualifier réellement ce qu'elle ressent* ». Elle ne prononce le nom d'aucune entreprise et cherche du coup à qualifier les odeurs par d'autres moyens, notamment en les rapprochant d'autres odeurs ressenties : la

patate chaude par exemple. Cependant, pour l'odeur de vanille, elle dit savoir que ça vient « *d'une industrie de Saint-Fons* », mais ne précise pas laquelle. Elle souhaiterait être formée sur le sujet pour éviter de commettre une erreur, comme incriminer injustement une entreprise.

2.2.2.4. *Le langage, producteur de savoir*

Enfin, le fait de nommer peut aider à identifier. « Lors des entretiens, la nomination d'une odeur avait à chaque fois tendance à débloquent le discours, à faire sauter un verrou, comme si à partir de là, mes informateurs en avaient eu une conscience (une perception) plus claire. Le langage ne se limite pas à organiser l'expérience sensible, il la produit aussi. »²² Cette faculté du langage à éclaircir nos idées et même à en produire peut être généralisée à tous les sujets dont on ne parle pas. Le fait de les partager nous oblige à organiser, à éclaircir ce qui nous paraissait clair jusqu'à qu'on essaie de l'expliquer à autrui. Je n'ai pas observé ce même déclic chez les volontaires interviewés dans la mesure où les nez avaient déjà essayé d'identifier leur odeur et de la dénommer. En revanche, j'ai eu l'impression de l'observer à propos de leurs motivations, par exemple. Les bénévoles croyaient s'être engagés au hasard puis, en y réfléchissant, des tas d'éléments de leur vie viennent finalement justifier cet engagement.

Pour nommer, nous avons vu que les nez devaient identifier les odeurs ressenties, identification qui n'est pas évidente quand on n'a ni référentiel, ni classification commune. Les nez ont du mal à mettre des mots sur leurs ressentis, le langage des odeurs étant vraiment particulier. C'est ce que nous souhaitons explorer maintenant.

2.2.3. Spécificités du langage des odeurs

Nous avons déjà évoqué le problème de la classification des odeurs à propos de Air Normand. Il n'existe actuellement aucune catégorisation des odeurs reconnues par tous. Toutefois, la classification évoquée par Joël Candau²³ correspond assez bien au vocabulaire employé par les nez. Cette classification repose sur trois axes : l'axe « source » (l'odeur de Feyzin par exemple), l'axe « effet » sur la personne percevant l'odeur (gênante, aigre, amère, etc.) et l'axe « propriétés du stimuli » (fort, épais, etc.). Ce sont exactement ces trois axes que nous retrouvons dans la grille que doivent quotidiennement remplir les nez, bien qu'ils n'aient pas le même intitulé. La « source » devient le « type d'odeur », l'« effet » devient le « ressenti », et la « propriété du stimuli » devient l'« intensité ». Ce classement influence nécessairement la façon qu'ont les nez d'appréhender une odeur, notamment lors d'un épisode olfactif, c'est-à-dire le ressenti soudain d'une odeur forte. Il s'agit en effet de repérer les trois propriétés de l'odeur qui leur

²² Joël Candau, *op. cit.*, p. 73

²³ Joël Candau, *op. cit.*, p. 97-98.

permettent de remplir les fiches de signalement. Concernant les odeurs qu'ils ressentent régulièrement, ils ont acquis des automatismes : ils connaissent le type d'odeur, évaluent rapidement la gêne et l'intensité. Le processus relève donc plus du réflexe que de l'analyse. Les épisodes olfactifs illustrent donc mieux cette appréhension immédiate d'une odeur par les nez selon les trois critères de la grille. Mme Cottet explique ainsi qu'un jour où elle visitait l'Île de la Table Ronde et de la Chèvre, au sud de Lyon, « à un moment donné, ça a senti très mauvais (...), c'était un éther de quelque chose ». En quelques mots, elle a qualifié son odeur selon les trois critères demandés. « Très mauvais » signifiant à la fois « intensité forte » (propriété du stimuli) et « très gênant » (ressenti), « éther » entrant dans l'axe « type d'odeur ». Mme Panet a également vécu un événement olfactif particulièrement marquant le fameux soir où elle a fini par dormir dans son salon. Les qualificatifs qu'elle utilise pour décrire l'odeur relèvent des trois mêmes axes. Dans le thème « type d'odeur », on a : « patate pourrie, mais patate pourrie ! ». A propos des propriétés du stimuli : « ça avait pénétré dans la voiture ». Sur les effets sur le sujet sentant : « épouvantable, mais vraiment épouvantable », « ça en avait incommodé même... », « ça pue ! », « horrible, horrible ! », « insoutenable », « j'étais mal ». Quand nous avons abordé le problème de la dénomination des odeurs en lien avec leur identification, cela relevait de l'axe « type d'odeur ». On voit que le vocabulaire portant sur les « effets de l'odeur » est plus varié et riche.

Cependant, le langage des odeurs a bien d'autres caractéristiques intéressantes. Tout d'abord, le manque de vocabulaire sur les odeurs conduit les bénévoles à en emprunter à d'autres sens. Les propos des nez contiennent ainsi des formulations hybrides du type « Dis donc Henri, tu as vu ? Tu as senti ? »²⁴ ; ou encore « les odeurs me tapent dans le foie » [M. Rollin]. Souvent, en même temps que les nez sentent, ils voient les torchères fumer. Dans ce cas précis, les formules du type « T'as vu tout ce qu'ils rejettent ! » sont appropriées. Les nez abordent souvent le thème du bruit en même temps que celui des odeurs en comparant ces deux nuisances, comme le dit Mme Lalande : « Les odeurs et le bruit, c'est vrai que je suis facilement agressée par une odeur ou par un bruit. » A l'image de cette volontaire, pour les bénévoles, c'est comme si ces deux problèmes étaient liés. Certains en arrivent même à la conclusion qu'il faudrait que RESPIRALYON s'occupe du problème du bruit, en plus de celui des odeurs. Ils utilisent parfois le sens de l'ouïe pour expliquer celui de l'odorat :

« Est-ce qu'on sent tous, la même chose ? Euh... Oui. Mais après, c'est une question d'éducation. On sent tous la même chose et on entend tous la même chose, la musique. Et après, c'est une question d'éducation. Vous allez pas percevoir, en musique classique ou n'importe, plus classique, les subtilités d'interprétation ».

Ces deux sens ont l'air particulièrement similaires dans l'esprit des nez. C'est sans doute parce que les sons, comme les odeurs, ne se voient pas. Ces perceptions laissent donc plus de place à la subjectivité, à l'affectif.

Dans certains discours, on trouve des expressions telles que : « on a commencé à avoir les mauvaises odeurs » [M. Lavorel], « mon odeur » [M. Duplat, M. Gauthier]. Dans ces propos, les odeurs sont personnifiées,

²⁴ M. Chollet rapporte ici les propos de son voisin qui l'interpelle.

comme si elles faisaient désormais partie de l'univers des nez. D'autres tournures de phrases telles que « *je l'ai vue le jour des odeurs* » [Mme Lalande], « *je me rappelle plus si j'étais là ou pas à cette odeur* » [M. Anget] font un peu penser à des rendez-vous avec une odeur. Ces jeux de mots sont anecdotiques mais ils sont importants dans le sens où ils mettent en valeur cette place particulière qu'ont pris les odeurs dans la vie des bénévoles.

Enfin, le langage des odeurs est souvent catégorique. « Alors que l'on peut dire d'une couleur qu'elle nous **semble** rouge ou verte, on ne dit jamais, ou en tout cas très rarement qu'une odeur nous semble nauséuse ou florale : selon notre perception, elle a cette qualité ou elle ne l'a pas. »²⁵ Dans les entretiens, nous retrouvons tout à fait cela. Les nez sentent une fragrance et le disent de façon catégorique, sans exprimer de doute, comme s'ils étaient sûrs d'eux. Pourtant, s'ils sont sûrs de leur senti, ils ne sont pas sûrs de l'analyse qu'ils en font. Dans quelle mesure font-ils confiance à leur nez ? C'est ce que nous allons étudier maintenant.

2.3. Font-ils confiance à leur nez ?

2.3.1. Des nez fins

Le pari des créateurs du réseau a été que, bien que subjectif, le nez est un bon instrument de mesure. Mais qu'en pensent les nez ? Est-ce qu'ils font confiance à leur appareil olfactif ?

Comme nous l'avons vu précédemment, certains bénévoles se sont engagés dans le réseau parce qu'ils estimaient avoir un bon nez, notamment en comparaison avec leur entourage. Ils ont donc plutôt confiance en leur perception, ce qui a été, en général, confirmé par le test. Cependant, il faut savoir que, sur les 300 gènes directement impliqués, certains peuvent faire l'objet de mutations, ce qui entraîne des anosmies, c'est-à-dire des pertes de l'odorat, focalisées, anosmies partielles, à telle ou telle famille de molécules odorantes. Les personnes concernées n'en ont cependant pas conscience²⁶. Les bénévoles passent des tests pour vérifier qu'ils n'ont pas de gros problèmes olfactifs. Ces tests sont, d'ailleurs, peu révélateurs des réelles capacités du nez, pour plusieurs raisons. La première, comme l'explique M. Rollin, est que les femmes sont en général beaucoup plus consciencieuses que les hommes. Si elles n'ont pas reconnu l'odeur d'une petite fiole, elles vont y revenir quand leur nez sera de nouveau « à jeun », c'est-à-dire pas imprégné d'autres odeurs. En revanche, les hommes poursuivront l'exercice, laissant ainsi une case vide. M. Duplat explique que, déçu par les objectifs qui venaient de lui être présentés, il fit le test en dix

²⁵ Joël Candau, *op. cit.*, p. 70

²⁶ Pierre-Marie Lledo, « Les Nobels de l'odorat », *Le Monde*, 06/10/04.

minutes et obtint par conséquent un résultat médiocre. Même si l'on impose un même temps pour réaliser l'exercice à tous les candidats et que ceux-ci sont à peu près dans les mêmes dispositions physiques (fatigue, à jeun...), le test n'est pas révélateur car trop grossier. Un premier exercice consiste à sentir une à une des séries de fioles parmi lesquelles se trouve un flacon odorant. La série à partir de laquelle le sujet parvient à identifier la fiole odorante définit le seuil de détection, donc la sensibilité du nez. Le nez, nous l'avons déjà signalé, détecte des molécules odorantes à des concentrations très faibles. Quasiment 100% de la population se situant entre les seuils 1 et 3, les différences de sensibilité sont très faibles. Le deuxième exercice consiste à découvrir la fiole odorante dans une série de quatre flacons et d'identifier l'odeur contenue. L'identification est facilitée par quatre propositions, par exemple : réglisse, menthe, herbe, poisson. L'intensité relativement forte des odeurs des fioles, l'aide des propositions ainsi que la pureté de ces odeurs rend l'exercice relativement aisé pour la plupart des gens. S'il est vécu comme un test révélateur par les nez, c'est sans doute que c'est l'unique preuve concrète de leur capacité à ressentir et à identifier des parfums.

D'autre part, les membres du réseau évoquent souvent leur nez en comparaison avec leurs autres sens. Mme Lalande explique ainsi :

« Mon mari a une excellente vue, il a même je crois 11 sur 10 à la vue, alors vous voyez il a une bonne vue ! Malgré... malgré les 45 ans qui approchent. Mais bon par contre, au niveau odeurs, c'est pas ça. Il est moins agressé que moi par les odeurs ; moi je suis très vite agressée par une odeur. Comme les sons aussi : j'ai fait de la musique dans ma jeunesse, c'est peut-être ça mais... Les odeurs et le bruit, c'est vrai que je suis facilement agressée par une odeur ou par un bruit. »

A l'image de cette personne, les bénévoles semblent chercher un équilibre entre leurs différentes perceptions : le nez sera d'autant plus performant que les yeux sont mauvais. Les sens de l'odorat et de l'ouïe vont souvent de pair, l'acuité de l'un entraînant l'acuité de l'autre. Nous pourrions même émettre l'hypothèse que le rapprochement entre ces deux sens est en relation avec l'urbanisation et les désagréments qu'elle occasionne. La vue est en général un sens à part. A l'image de Mme Lalande, les bénévoles sont souvent gênés par l'acuité de leur nez, les mauvaises odeurs étant ressenties comme particulièrement agressives. Alors qu'avoir une bonne vue est en général considéré comme une chance, des oreilles et un nez fins engendrent une sensibilité accrue aux gênes urbaines. L'ouïe et l'odorat sont déqualifiés par rapport à la vue, qui occupe ainsi la première place dans la hiérarchie des sens. Au regard de l'histoire, cela n'a pas toujours été le cas. Pour Diderot, par exemple, le toucher est le sens le plus puissant : « Et je trouvais que, de tous les sens, l'œil est le plus superficiel, l'oreille le plus orgueilleux, l'odorat le plus voluptueux, le goût le plus superstitieux et le plus inconstant, le toucher le plus profond et le plus philosophe. » Dans cette maxime, les sens sont soit dépréciés, soit mis en valeur. L'odorat et le toucher font partie de cette dernière catégorie, ce qui est original. En effet, le toucher a longtemps été considéré comme grossier car associé à la libido, tandis que l'odorat occupait une place charnière. Pour Aristote par exemple, il se situe entre les sens du « contact » (goût et toucher), et ceux de la « distance » (ouïe et vue). Plus tard, au XVII^{ème} siècle, l'odorat est encore isolé des autres sens. Moins

grossier que le toucher et le goût, l'odorat n'a toutefois ni la subtilité de l'ouïe, ni surtout celle de la vue²⁷. L'odorat a toujours été un sens un peu mystérieux, mal connu et difficilement comparable.

Les bénévoles, en comparant leurs perceptions à celles de leurs proches, ont conclu qu'ils avaient un nez particulièrement sensible mais bien souvent, cette sensibilité les gêne. Malheureusement en effet, ils sont plus souvent agressés par une mauvaise odeur qu'enivrés par un parfum agréable. Et quelque part, ils sont frustrés de ne pas pouvoir partager leur ressenti, à l'image de M. Duplat, qui se promène tous les matins dans le Parc de Parilly. Un jour, trouvant que cela sentait particulièrement mauvais, il a interpellé des militaires qui faisaient leur exercice : « *Dites-moi, est-ce que vous sentez quelque chose ?* ». L'un d'eux lui répond : « *Non !* » Les nez racontent beaucoup ce genre d'anecdotes. Souvent, ils doutent de leurs perceptions, surtout lorsqu'elles ne sont pas partagées. Ils souhaitent pouvoir apporter la preuve de ce qu'ils avancent pour ne pas être regardés comme des « *faiseurs d'embarras* »²⁸. La création de RESPIRALYON leur est souvent apparue comme la preuve attendue, la reconnaissance sociale de leur gêne.

Les membres de RESPIRALYON disposent donc, a priori, d'un instrument de mesure fin : leur nez. Pour être efficace, cet instrument nécessite cependant qu'on en prenne soin et qu'on l'éduque. Ce sont les questions que nous allons traiter ici.

2.3.2. L'évolution de la sensibilité des nez

La sensibilité, aussi bien auditive, visuelle, kinesthésique (relative au toucher), gustative ou olfactive, évolue avec le temps. Elle se dégrade malheureusement avec l'âge. Plusieurs bénévoles en sont conscients et prennent soin de leurs capteurs sensitifs, à l'image de M. Deschamps, véritable expert de la sensualité, qui explique :

« Le gars qui se trempe les doigts dans l'eau de Javel 10 heures par jour, ça m'étonnerait qu'il y ait beaucoup de sensations au niveau du toucher. Le gars qui fume, qui se fout plein de nicotine dans les narines, c'est pareil hein. Le gars qui va en boîte de nuit, des trucs qui massacrent les oreilles, ben... S'il y va tous les jours, il aura du mal hein, il va avoir du mal. »

Ce souci de conserver l'acuité de ses perceptions le conduit même à jeûner une fois par semaine afin, dit-il, de nettoyer son corps des déchets accumulés. Rappelons que M. Deschamps est un sensuel : les perceptions jouent un rôle essentiel dans sa vie.

Les nez vieillissants sentent qu'ils perdent un peu de leurs perceptions. Mais cette perte est équilibrée par une attention accrue pour les odeurs, comme l'explique Mme Glas :

²⁷ Voir A. Le Guérec, *Les pouvoirs de l'odeur*, 1988, Paris, Edition François Bourrin, p. 248

²⁸ J'emprunte cette expression à M. Lavorel.

« Peut-être qu'il y a 10 ans, une très très faible odeur donc, que j'aurais pu ressentir, ben je la ressens mais je l'oublie tout de suite. Alors que là maintenant, oui je la ressens cette très faible odeur, et je vais quand même le mémoriser pour la transmettre comme information en tant que telle. »

Le senti, c'est-à-dire la sensibilité, est donc moins bon. Mais le ressenti, qui est l'aboutissement de la prise de conscience du stimulus, de son analyse et de sa mémorisation est meilleur. La plupart des nez font la différence entre le senti et le ressenti et disent que, si leur sensibilité ne s'est pas améliorée depuis qu'ils font partie du réseau, leur attention et leur conscience se sont en revanche accrues. D'autres, comme Mme Glas, ont perdu de leur sensibilité aux odeurs. En revanche, leur sensibilité physique à la pollution de l'air s'est accrue, certains ayant même développé des problèmes respiratoires.

Nous avons vu que les bénévoles disposent d'un nez fin. Ils ressentent donc de multiples odeurs et ont besoin de les interpréter, de les identifier, de connaître leurs sources exactes. Cette citation illustre ce besoin de déterminisme : « La volonté têtue de remonter la longue et improbable série des causes et des effets n'est pas le monopole des hommes en blouse blanche, c'est la chose au monde la mieux partagée. »²⁹ Or, les bénévoles se heurtent ici à leur ignorance : manque de savoir-faire permettant de détecter les différentes fragrances d'un mélange, manque de référentiel dans le domaine des produits chimiques, manque de connaissances de la production des industries et des réactions mises en jeu... Pourtant, ils ne sont pas tous d'accord au sujet des formations. Pour certains, être formé est indispensable pour que leur action soit utile : aujourd'hui, ils transmettent parfois une information ne permettant pas d'identifier les sources puisqu'ils ne peuvent qualifier « leur » odeur. Ils cochent la case « Autre », ce type de réponses représentant 40% des données récoltées. Ils attendent prioritairement qu'on leur donne les moyens d'identifier leurs ressentis, donc que leur nez soit éduqué, que leur référentiel olfactif soit enrichi. Pour d'autres, les formations ne sont pas adaptées à leur cas parce qu'ils ne ressentent qu'une ou deux odeurs qui posent problème. Pour eux, il ne s'agit pas de devenir des experts capables d'identifier toutes sortes de molécules chimiques. Ils souhaitent simplement pouvoir accomplir leur mission correctement. Dans les deux cas, les nez souhaitent nommer ce qu'ils sentent pour achever l'analyse de leurs ressentis, pouvoir cesser de se poser des questions.

Les organisateurs du réseau se sont aussi questionnés sur l'utilité de former ces bénévoles. Leur objectif est d'obtenir un olfactomètre³⁰ le plus performant possible. Un gestionnaire du réseau est encore fasciné par les Olympiades des Nez organisées par Air Normandie. Durant cet événement, des nez experts ont prouvé qu'ils étaient capables d'identifier plusieurs molécules chimiques dans un mélange odorant, grâce à une formation. Ce gestionnaire dit :

²⁹ M. Callon, P. Lascoumes, Y. Barthe, *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, 2001, Paris, Le Seuil, p. 114.

³⁰ L'olfactomètre est un outil permettant de quantifier les odeurs.

« Ils sont vraiment capables d'apporter des informations que l'industriel n'a pas, que personne n'a d'ailleurs ! Des informations scientifiques puisque c'est en référence à des molécules chimiques. Donc ils sont capables de faire ça, comme un instrument hyper pointu. »

La performance des nez de Air Normand est le fruit d'un travail, d'un apprentissage, donc d'un investissement, à la fois personnel et financier. Les gestionnaires de RESPIRALYON réfléchissent à la mise en place d'une telle formation. Ils en viennent indéniablement à se poser la question du niveau de fiabilité qu'ils peuvent atteindre, au regard notamment des capteurs métrologiques de COPARLY.

2.3.3. Les capteurs, plus fiables que les nez ?

Il existe un réseau de capteurs sur l'agglomération lyonnaise, capables de mesurer certains polluants. En revanche, à l'heure actuelle, aucun instrument n'est capable de mesurer les odeurs³¹. La plupart des volontaires ne maîtrisent pas bien ces données techniques. Ils se créent une image de ces capteurs qu'il est intéressant d'analyser, cette image pouvant être un indicateur de la confiance qu'ils accordent à leur nez. Nous allons commencer par présenter brièvement le dispositif de capteurs.

COPARLY (Comité de Coordination pour le Contrôle de la Pollution Atmosphérique dans la Région Lyonnaise) a été créée en 1979 afin de surveiller la qualité de l'air sur l'agglomération lyonnaise et d'informer le public de ses analyses. Depuis la promulgation de la loi sur l'air en 1996, il existe une procédure d'information et d'alerte de la pollution atmosphérique par le dioxyde d'azote, le dioxyde de soufre et l'ozone. Cette procédure comporte pour chaque substance polluante deux niveaux d'intervention : un niveau d'information et de recommandations concernant les personnes sensibles, et un niveau d'alerte qui s'applique à l'ensemble de la population. Pour mesurer la qualité de l'air, un réseau fixe d'analyseurs automatiques surveille l'agglomération lyonnaise 24h/24. Ces capteurs mesurent cinq polluants : le dioxyde de soufre (SO₂), le dioxyde d'azote (NO₂), l'ozone (O₃), le monoxyde de carbone (CO) et les poussières (PM₁₀). Le SO₂ provient essentiellement des industries et provoque des troubles respiratoires. Le NO₂ est principalement émis par les véhicules. C'est un gaz irritant qui pénètre dans les plus fines ramifications des voies respiratoires, perturbant l'activité bronchique. L'ozone est produit par la réaction photochimique de certains polluants, notamment les oxydes d'azote (émis par les véhicules), sous l'effet du rayonnement solaire. Il provoque de la toux et une altération pulmonaire, surtout chez les enfants et les asthmatiques, ainsi que des irritations oculaires. Les principaux émetteurs de PM₁₀ sont les véhicules diesels, les incinérateurs et certaines industries. Ces poussières peuvent altérer la fonction respiratoire. Certaines, selon leur nature, ont également des propriétés mutagènes et cancérigènes. Le dioxyde de carbone est émis par les véhicules. Il se fixe à la place de l'oxygène sur l'hémoglobine du sang,

³¹ Les nez électroniques fonctionnent uniquement sur des installations très spécifiques comme les stations d'épuration.

conduisant à un manque d'oxygénation du système nerveux, du cœur et des vaisseaux sanguins. Il peut être mortel³².

Lorsque les membres du réseau comparent leur mission à celle du dispositif de capteurs, ils en viennent à déprécier leur action. Selon eux, le dispositif de capteurs est capable de mesurer certains polluants dangereux pour la santé et de donner l'alerte en cas de danger pour la population. Certains pensent que tous les gaz toxiques peuvent être repérés par les capteurs de COPARLY. On peut émettre l'hypothèse que cette vision rassurante des capteurs modère la peur d'un environnement industriel omniprésent. La mission du réseau de nez paraît bien moins importante car il s'agit de qualité de vie, de confort. Se comparer aux capteurs fait ressortir tous les doutes qu'ont les bénévoles sur leur nez, sur leur action. Le propos très dur de M. Anget illustre cette idée : « *On peut pas se fier à un réseau de nez pour une détection... surtout de gaz nocifs* ». De cette phrase ressort le préjugé suivant : la science produit des instruments fiables, objectifs, presque parfaits même, tandis que les profanes sont partiels, inconstants, influençables. M. Anget qualifie d'ailleurs systématiquement les capteurs d'« *intelligents* » tandis que le nez est « *subjectif* ». Certes, l'instrument nez a ses limites. Dans les propos des bénévoles, la fatigue du nez est souvent évoquée. Le phénomène de fatigue est le suivant : lorsque nous sommes exposés à une odeur, notre sensibilité pour cette odeur va diminuer petit à petit. Le même phénomène peut être illustré par un autre exemple : nous ressentons moins une odeur qui augmente doucement qu'un changement brutal de l'intensité de l'émanation. De même, comme nous l'avons vu précédemment, deux individus soumis au même stimulus olfactif auront des perceptions différentes car ils n'ont ni les mêmes référents, ni le même affect³³. Un même individu aura encore des perceptions différentes selon ce qu'il a mangé avant, son état de fatigue, l'environnement dans lequel il se trouve, la température extérieure, etc. Pour autant, cela reste le meilleur instrument de mesure des odeurs car pour l'instant, les capteurs d'odeurs n'existent pas. Ainsi M. Rollin explique :

« Ils peuvent pas sentir, dire si ça pue ou pas. C'est des capteurs de... chimie quoi de... Je sais pas comment ça fonctionne. C'est pas, ça travaille pas avec les molécules odorifères. C'est des capteurs de SO2, de... trucs comme ça. »

Les nez qui connaissent un peu mieux le dispositif de capteurs n'ont pas cette vision idéaliste. Ces personnes méfiantes envers les capteurs sont notamment des « contestataires », ce qui rentre dans leur logique de scepticisme. On les accuse d'être partiels alors que, de leur point de vue, ce sont les capteurs qui le sont. M. Gauthier s'exprime à ce propos :

« Les capteurs qu'y a sur la région lyonnaise analysent, mais analysent que ce qu'on leur demande d'analyser. C'est-à-dire qu'à la limite, si vous ciblez bien, ils peuvent être à côté de la source de pollution de Feyzin et ils verront rien. »

³² Informations tirées d'un document COPARLY : 25 ans au service de la qualité de l'air.

³³ Pour en savoir plus sur ce thème : J.K. Walters, A. Wint, *Industrial effluent treatment. Air and Noise*, Vol 2, 1981, Angleterre, Applied Science Publishers Ltd, p. 65-96

Les capteurs peuvent en quelque sorte être instrumentalisés ! Les résultats obtenus sont en effet conditionnés par les mesures programmées. Or, les responsables ayant décidé de ces mesures peuvent, à leur tour, être accusés de partialité.

En outre, certains bénévoles appréhendent les capteurs comme des instruments capables de mesurer les odeurs, de manière encore plus performante que leur nez. Ils ont alors du mal à trouver une réponse au sujet de l'utilité du réseau de bénévoles. Nous allons justement voir comment les volontaires imaginent les liens possibles entre les deux réseaux : le réseau métrologique et le réseau de nez.

En premier lieu, nous avons identifié des nez pour qui les capteurs étaient plus importants qu'eux-mêmes car chargés de détecter l'éventuelle toxicité de l'air. Selon eux, l'avantage du réseau de nez sur les capteurs est qu'il couvre un large territoire. M. Glas poursuit sa réflexion sur l'apport éventuel des nez aux capteurs. Il s'agirait, pour les nez, de mettre en évidence les zones particulièrement soumises aux nuisances olfactives. Des capteurs seraient ensuite implantés dans ces quartiers afin d'affiner l'analyse des bénévoles. M. Chollet a une autre idée quant au rôle du réseau de nez :

« Le réseau de nez ! Il me semble qu'il peut pousser à la roue parce que... L'analyse : on peut très bien s'empoisonner sans rien sentir. Alors que le senti, ça se répercute sur la population et ça peut créer de la motivation, de la réaction de la population. Donc c'est quand même ça qui fait bouger les décisions. C'est ce qui a une influence, directe, sur les choix qui peuvent être faits. »

M. Chollet pense que le réseau de nez peut agir comme une force de pression sur les industriels et, par ce biais, appuyer l'action des capteurs.

M. Rollin, lui, est convaincu que le nez est l'instrument le plus performant pour mesurer les odeurs mais il ne néglige pas pour autant le potentiel des instruments techniques en général. Il espère notamment pouvoir éduquer les futurs capteurs.

Ces propositions des bénévoles montrent leur bonne volonté. Pour eux, il s'agit d'être le plus efficace possible. Disposer de capteurs représente une aide, une force, ce n'est jamais considéré comme une forme de concurrence ou de risque potentiel, qui pourrait jeter le discrédit sur l'analyse humaine.

L'étude des pratiques des bénévoles nous a ouvert l'accès à une petite partie du monde des odeurs. Ce monde est si vaste qu'il laisse une grande liberté aux bénévoles, que ce soit sur les objectifs du dispositif, sur les protocoles mis en place pour ressentir les odeurs, ou sur les dénominations de ces fragrances. Ces dénominations ne sont pas sans poser de problème. A cause d'une part de la pauvreté du vocabulaire olfactif, mais aussi des difficultés d'identification des ressentis qu'elles soulèvent. Pour remédier à ces problèmes, les bénévoles « construisent » leur propre code des odeurs. Il en résulte un foisonnement de données impossibles à confronter les unes avec les autres. Si l'exploitation des informations est un problème, la nature même de ces données pose question. Il s'agit de savoir si le nez est un instrument fiable. Les membres du réseau ont l'air assez confiant sur le sujet. Les limites de l'appareil sensoriel pourraient toutefois être compensées par une certaine instrumentation scientifique. Malgré toutes les

difficultés soulignées, les bénévoles produisent un véritable savoir empirique. Il s'agit maintenant d'étudier les mécanismes de production de ce savoir.

3. L'INTERPRETATION DU RESSENTI : UNE PRODUCTION DE SAVOIR

Les propos des bénévoles du réseau de nez témoignent d'un certain savoir empirique. Dans cette partie, nous nous intéresserons à la manière dont ce savoir est produit. Tout d'abord, nous verrons que les bénévoles ne sont pas des « ignorants » en matière d'odeurs et d'émissions industrielles. Au contraire, chacun à leur manière, ils ont des connaissances sur ces problématiques. Ces connaissances sont sollicitées dans la phase d'analyse de leur ressenti que nous étudierons dans un deuxième temps. Enfin, il s'agira, en étudiant la place des nez au sein du dispositif, de voir comment ces savoirs sont sollicités dans le cadre de RESPIRALYON.

3.1 Une richesse de connaissances et de compétences

3.1.1 De nombreuses connaissances de base

Les nez sont, a priori, des lyonnais « moyens » donc ignorants du monde des odeurs. En fait, les bénévoles ont une vraie richesse de connaissances sur le sujet, connaissances qu'ils ont acquis durant leur parcours de vie.

Tout d'abord, certains nez (les « préoccupés » par exemple), ont côtoyé le monde des odeurs dans leur activité professionnelle. Quatre membres du réseau ont notamment travaillé dans l'industrie, dont M. Chollet qui explique :

« On sent, par contre, l'odeur d'un produit : la méthionine. C'est un produit de base pour la fabrication des aliments du bétail qui est fabriqué, enfin, qui est manipulé, entre autres, à Saint-Clair du Rhône. L'usine Rhodia de Saint-Clair du Rhône, vous voyez où c'est ? »

M. Chollet a acquis de multiples connaissances : il est capable d'associer une odeur à un produit chimique et, par conséquent, à une usine précise car il connaît les productions et l'emplacement des entreprises. Chez les autres bénévoles ayant travaillé dans l'industrie, nous retrouvons cette précision dans le vocabulaire utilisé. Les odeurs ne sont plus nommées par la ressemblance avec un autre produit (« odeur de chou » par exemple), elles le sont par leur nom scientifique (méthionine). En dénommant leur ressenti et en désignant sa source, ces membres du réseau peuvent ainsi mener à bien l'analyse de leur ressenti contrairement à la plupart des nez, qui se heurte à son manque de connaissances. C'est le cas de Mme Cottet : *« ça sent la pomme de terre bouillie à Saint-Fons mais j'aimerais savoir exactement ce que c'est que ce produit et à quoi ça correspond. »* Il lui manque des données pour pouvoir achever son interprétation.

Parmi les autres personnes ayant travaillé dans l'industrie se trouve Mme Panet, responsable du service environnement de son entreprise. Elle a développé évidemment de nombreuses compétences, notamment en ce qui concerne l'aspect législatif et institutionnel des émissions industrielles. Elle sait ainsi qu'il n'existe pas de normes contraignantes pour les entreprises, en matière d'odeurs. Elle est au fait des techniques les plus évoluées pour filtrer les dégagements gazeux. Elle connaît aussi le fonctionnement du système d'acteurs compétents dans le domaine de l'environnement. Toutes ces connaissances lui donnent accès au cadre dans lequel se situe le monde des odeurs.

Enfin, certains évoquent l'histoire de l'industrie lyonnaise en lien avec le développement urbain de la ville. Mme Cottet de Saint-Fons raconte :

« Mais en fait, Saint-Fons, c'était une banlieue... C'était en fait la banlieue de Lyon, oui mais c'était, je veux dire, un quartier de Vénissieux au départ. Et... Donc euh... C'était la campagne complète, donc on a installé les usines qui étaient à Perrache, Lyon Perrache aujourd'hui, elles étaient là, on les a mises à Saint-Fons pour qu'elles soient à la campagne. Seulement, la ville, comme toujours... Feyzin, c'était pareil, c'était un tout petit village, on y a construit une raffinerie et les gens qui travaillent à la raffinerie sont venus à côté. »

Cette dimension historique et culturelle permet de réconcilier les lyonnais avec leurs industries : celles-ci n'ont pas toujours été une gêne pour la population, elles ont offert et continuent d'être le siège de nombreux emplois. Elles participent aussi à l'identité de la ville de Lyon. Les odeurs témoignent, en effet, de la présence industrielle et de ce fait, elles font partie du patrimoine identitaire lyonnais. L'identité olfactive des villes, thème que nous avons abordé dans la première partie, est un sujet présent dans de nombreux discours. M. Duplat, « contestataire », luttant avec force contre les odeurs des industries, ayant fait des démarches auprès des institutions compétentes, nous dit, replongeant dans ses souvenirs d'enfance :

« J'ai connu Lyon étant gamin, j'ai connu Lyon avec ses forts brouillards, j'ai connu Lyon industrielle, beaucoup plus qu'elle ne l'est maintenant. (...) Et puis la disparition, malheureuse, de toutes les industries qui étaient situées en pleine ville. »

Même ce monsieur qui associe, en général, la présence industrielle à de nombreuses gênes (pollution de l'air, odeurs...) est nostalgique du temps où les industries étaient en pleine ville. Nous pouvons faire l'hypothèse que pour lui, les industries sont le principal marqueur identitaire de Lyon. Par conséquent, retirer les industries de son centre, c'est lui enlever son identité. Toujours est-il que les bénévoles que nous venons de citer ont une connaissance approfondie de l'histoire de l'industrie lyonnaise.

D'autre part, comme nous l'avons déjà évoqué, plusieurs bénévoles de l'échantillon sont d'anciennes infirmières. De ce fait, elles ont des connaissances physiologiques sur le nez et sur les effets des polluants sur le système respiratoire. Nous avons vu que la peur de la toxicité de l'air était très présente dans les propos des nez. Les mauvaises odeurs activent bien sûr cette peur de respirer un air nuisible. Les scientifiques expliquent que nous ressentons les odeurs à très faible concentration de produit odorant si bien que la plupart des fragrances n'ont aucun effet sur la santé. Certains nez, en revanche, se disent réveillés par les mauvaises odeurs donc ces émanations ont bien une répercussion physique sur certains

sujets. De plus, de multiples études montrent l'importance de facteurs psychologiques sur la santé. Pour preuve, pour tester de nouveaux médicaments, on utilise souvent trois populations : une sur laquelle on teste la vraie molécule, une à qui l'on donne un placebo et une autre qui ne prend rien. Cette méthode permet de mesurer l'impact du mental sur le corps et la véritable efficacité d'un médicament. Peu importe les résultats obtenus, la méthode en elle-même prouve ce lien entre psychologie et santé. Certains nez associant mauvaises odeurs et danger pour leur santé, ne vont-ils pas réellement tomber malades à cause de cette idée ?

Si les « préoccupés » disposent d'un panel de connaissances, les autres bénévoles n'ont rien à leur envier. Par exemple, quasiment tous les nez ont des connaissances sur les industries lyonnaises : Rhodia et la raffinerie de Feyzin sont les plus citées. Beaucoup ont des connaissances sur les acteurs institutionnels, notamment les « contestataires » qui ont fait de nombreuses démarches ayant renforcé leurs savoirs en la matière. Le premier acteur rencontré est celui qu'ils pensaient compétent pour traiter ce problème des odeurs. Par conséquent, il est intéressant de relever qui est ce premier interlocuteur. M. Rollin et M. Lavorel ont envoyé leur premier courrier à la mairie d'arrondissement alors que M. Duplat s'est adressé à la DRIRE et M. Gauthier à la préfecture. M. Duplat, associant sans doute odeur à danger, a envoyé son courrier à la DRIRE, qui est le service de l'Etat chargé du suivi et du contrôle des usines à risque. En revanche, M. Rollin et M. Lavorel font entrer ce problème dans le cadre de la qualité de vie, et donc, dans le champ de compétence d'une mairie d'arrondissement, tandis que pour M. Gauthier, les odeurs touchent un large territoire donc doivent être prises en charge par la préfecture. A la suite de ce premier contact, ils ont été renvoyés d'institution en institution. En réalité, aucun acteur n'a la compétence pour traiter des odeurs du fait de l'absence de réglementation dans ce domaine. Le fait est que ces bénévoles ont appris à connaître le fonctionnement des différents organismes : DRIRE, préfecture, mairie... Durant leurs démarches, ils se sont parfois confrontés à des élus ayant pour objectif de protéger leurs industries. Ainsi, « contestataires » et « préoccupés » sont souvent au fait des enjeux économiques qui se jouent derrière ces problèmes d'odeurs.

Enfin, les membres du réseau ont des compétences en matière d'identification d'odeur et d'usage de leur appareil sensoriel. Certains ont en effet reçu une éducation olfactive, notamment dans un cadre œnologique. A l'image de M. Rollin, ils ont appris à reconnaître des parfums dans un vin :

« Avec un œnologue, c'est mon formateur qui m'a dit : " là, pointe de cassis." "Ah oui, on reconnaît un peu la pointe de cassis." Par rapport aux odeurs qu'on a dans les flacons. » Certes, les parfums que les bénévoles ressentent dans la ville de Lyon sont différents de ceux que l'on trouve dans un vin mais cet apprentissage est tout de même utile pour leur rôle de nez. Les élèves des œnologues apprennent à analyser une fragrance, à séparer les différentes odeurs d'un mélange. Ils ont le nez plus affiné en quelque sorte et, à l'image de M. Deschamps, un « sensuel », ils aiment analyser les parfums :

« Toutes façons, moi j'aime bien toujours quand je mange, quand je déguste du vin, quand... J'essaie de détecter, dans les, quand je me promène, j'essaie de détecter les odeurs subtiles, les parfums subtils ».

M. Deschamps exerce quotidiennement son nez. Il a nécessairement développé une certaine finesse dans ses ressentis, une certaine expertise. Dans notre échantillon, nous avons aussi une personne ayant été pompier volontaire : M. Soulian. Il explique que lorsqu'il arrivait sur les lieux d'un accident, tous ses sens étaient en éveil, en particulier l'odorat. La priorité était alors d'éviter un autre accident donc de repérer les dangers éventuels : par exemple, la présence de gaz ou de produit toxique. Les odeurs peuvent aussi donner des indications sur ce qui brûle ou sur le type d'interventions sur lesquels les pompiers se dirigent : *« Moi, je m'en rappelle, à l'époque, c'était la sirène. A Danieux en... En 1980... C'était en 1985 même. D'entendre la sirène, avant de partir, d'ouvrir la fenêtre (il renifle), de dire : c'est un feu de cheminée. Parce que c'était... On sait que c'est l'odeur d'une cheminée qui brûle. C'est les suies, ce sont des suies. Que si c'est du caoutchouc, c'est une voiture qui brûle pas très loin, c'est du pneu. Voilà, on arrive à savoir comme ça. »*

Son ressenti lui permet de connaître la cause de l'odeur, donc de savoir dans quelle situation il va intervenir. Cependant, les compétences qu'il a développées sont moins de l'ordre de la sensibilité de son nez que de l'ordre de l'expérience accumulée, comme il le souligne. Un peu plus loin, il explique en effet qu'il a été confronté à beaucoup d'odeur lors de ces interventions, odeurs qu'il a mémorisées et qu'il est toujours capable d'identifier et de nommer. Du fait de cette expérience, son référentiel est plus vaste que la moyenne. Cela lui confère des compétences spécifiques. A la fin de l'entretien, il raconte une anecdote qui illustre ses compétences. Des personnes étaient en train de discuter d'une odeur non identifiée sur un chantier. C'est alors qu'arrive notre nez :

« Alors je suis capable de leur dire : "Non Messieurs, c'est pas une odeur d'un animal en décomposition". Pour une raison, déjà, c'est mon nez, je sais, de ce côté-là, que ce n'est pas ça et deuxièmement, c'est que ça fait trois ou quatre mois. Au bout de quatre mois, l'odeur, elle a disparu parce que le rat, il est sec. Ben oui ! Donc là, ils se trompent. Faut qu'ils fassent appel aux spécialistes du réseau de nez ! »

M. Soulian semble marqué par l'odeur de décomposition car il en parle à plusieurs reprises. C'est apparemment une odeur très particulière et donc facilement identifiable une fois qu'on la connaît, comme le confirme l'étude anthropologique menée par Joël Candau. A propos de cette odeur de décomposition, une anecdote amusante raconte qu'un jour, deux policiers faisant du contrôle de papier routinier arrêtent une voiture dégageant une odeur forte et étrange. Ils décident de la contrôler plus finement et découvrent des gouttes de sang. Cette voiture avait servi à transporter un cadavre peu de temps avant. Si les traces visibles avaient été nettoyées, l'odeur était encore présente. Cela illustre la puissance d'imprégnation de cette odeur de décomposition. Pour revenir à M. Soulian, étant certain de connaître cette odeur si particulière de décomposition, il est sûr de lui quand il infirme la théorie des personnes présentes sur le chantier. La deuxième chose qui lui permet de dire que l'odeur ne vient pas d'un cadavre est la durée de l'odeur : la durée peut donc être une donnée de plus permettant l'identification des sources. Nous pouvons dire que M. Soulian a développé une expertise particulière en ce qui concerne l'interprétation et la recherche des causes d'une odeur « accidentelle ».

Mutualiser les savoirs propres aux différents nez permettrait de disposer d'un capital de connaissances énorme. Depuis leur entrée dans le réseau, ces bénévoles ont encore acquis de nouvelles connaissances, ce que nous allons étudier maintenant.

3.1.2 La recherche d'informations

Toutes ces connaissances servent de base à l'analyse des odeurs ressenties. Mais malgré ces compétences, les nez se heurtent toujours à des obstacles au cours de leur analyse, obstacles dus à leur ignorance sur certains points. L'envie de mener leurs analyses à terme conduit les bénévoles à rechercher des informations.

Pour qui s'intéresse à un sujet, il y a toujours moyen de trouver des informations, notamment des données scientifiques. En ce qui concerne la météorologie par exemple, M. Soulian, passionné de cette science a installé plusieurs stations autour de son appartement afin de comparer température et pression dans des contextes différents (lieux ensoleillé / ombragés). Il dispose donc de mesures scientifiques. M. Rollin, en parlant des odeurs qu'il ressent, aborde également le thème de la mesure : *« Je devais mettre un anémomètre, j'en n'ai pas mis, il faudrait que j'en mette un. Ça dépend comment va le vent. »* A l'image de M. Rollin, quand nous abordons le sujet des odeurs, la plupart des bénévoles complètent leur propos par l'évocation de la situation météorologique au moment du ressenti. La direction du vent est en effet un facteur primordial dans leur recherche des sources de l'odeur. La volonté de M. Heckel d'installer un anémomètre dans son jardin montre l'investissement à la fois financier et personnel - investissement en temps notamment – qu'il est prêt à faire pour résoudre son problème d'odeur. A l'image de M. Rollin, plusieurs enquêtés se disent prêts à s'investir davantage dans le dispositif.

Revenons au recueil de données scientifiques. Mme Glas nous prouve que même des capteurs utilisés par le grand public peuvent donner des informations utiles. Elle souhaite prouver que les conditions météorologiques ainsi que les odeurs ne sont pas les mêmes à Lyon qu'à Montchat, son lieu de résidence : *« Y'a vraiment une grosse différence hein. Et même de température. Quand il fait très chaud, on s'en rend compte. On descend en ville, on prend facilement 2°, deux ou 3°, puis maintenant, tout le monde a la température dans les voitures »* Mme Glas montre que n'importe qui a accès à des informations scientifiques qu'il peut ensuite interpréter. Rappelons que Mme Glas est particulièrement attentive à la qualité de l'air parce qu'elle a des problèmes respiratoires et qu'elle a terriblement peur qu'ils s'aggravent au point d'avoir besoin d'oxygène pour respirer. Elle dit aussi regarder les panneaux électroniques qui signalent les pics de pollution au-delà desquels il est conseillé aux personnes sensibles de ne pas sortir. M. Duplat fait d'ailleurs une remarque très juste à propos de ces panneaux : *« S'il faut que j'aille aux Terreaux pour lire le panneau "qu'il faut pas que je sorte", ça sert à quoi ? »* Alors qu'effectivement, comme il le dit un peu plus haut, la radio nationale lui permet de savoir qu'à Paris, Dunkerque ou Brest, le niveau de pollution est critique.

Les médias constituent une autre source d'information mobilisée par les nez. Certains enquêtés ont constitué un dossier contenant les lettres envoyées aux différents acteurs et éventuellement les réponses à ces courriers, toute la documentation relative à RESPIRALYON ainsi que de nombreux articles concernant la pollution de l'air, l'indice ATMO qualifiant la qualité de l'air, la raffinerie de Feyzin... Cela leur permet d'avancer des chiffres à la façon de M. Duplat :

« La raffinerie Total France de Feyzin est première, toutes catégories confondues de l'agglomération mais... De Rhône-Alpes, est première toutes catégories confondues, pour l'émission de CO2 : 1 322 516 tonnes de rejet. C'est bien cette entreprise que je soupçonne, depuis longtemps, d'être l'élément polluant le plus dynamique, entre guillemets bien sûr, surtout depuis la pose de la nouvelle torchère il y a deux ans. »

M. Duplat cherche non seulement à s'informer en lisant les journaux mais aussi à prouver ce qu'il avance. Il souhaite que ses affirmations reposent sur des bases plus objectives que ses seules perceptions et analyses. Les informations récoltées ont en général un double rôle : elles contribuent à l'identification des sources en apportant de nouveaux éléments et elles servent à valider l'analyse si celle-ci a été menée jusqu'au bout. Certains enquêtés regardent les chaînes régionales qui donne des informations sur la qualité de l'air et compare cette donnée à leur ressenti. Mme Glas qui aime regarder les émissions scientifiques a acquis de véritables connaissances en météorologie. Certains nez utilisent aussi l'outil Internet, comme M. Soulian qui a cherché où étaient installés les capteurs dans l'agglomération ou M. Rollin qui s'est intéressé aux techniques de traitement des odeurs.

Un dernier moyen d'obtenir des informations est de rencontrer des spécialistes, de partager ses ressentis avec d'autres personnes. Mme Cottet explique, par exemple, que son mari, chimiste, l'aide parfois à identifier les produits odorants. Par contre, les bénévoles du réseau, à leur grand regret, se rencontrent peu donc ils n'ont pas l'occasion d'échanger entre eux à propos de leurs ressentis. Pourtant, confronter leurs points de vue serait intéressant à l'image de ces deux propos contradictoires tenus par des bénévoles de Saint-Fons :

Mme Cottet, d'affirmer : *« A Saint-Fons, il n'y a pas d'odeur d'éther. Jamais. Jamais non. Et puis alors l'éther, je connais ! Parce qu'au bloc opératoire, je peux vous dire, je connais ! »*

Et M. Rollin de répliquer : *« Parce que je leur disais que ça sentait l'éther. (...) Donc j'ai appelé la DRIRE et effectivement, ça rentre pour la fabrication de la vanilline. (...) Donc on m'a dit, quand j'ai visité l'usine là, je sais pas y a... Trois semaines, on m'a dit que ça allait être supprimé l'éther. Bon ben... C'est bien, ça ça existe. »*

M. Cottet appuie son propos sur son expérience d'infirmière, son analyse de ressenti devenant plus crédible. En face, l'argumentation de M. Rollin est tout aussi convaincante car il s'appuie sur des connaissances scientifiques – l'éther entre dans la réaction de production de la vanilline. Chacun des nez s'appuie sur des connaissances, des arguments rationnels, presque irréfutables pour justifier son opinion, pour objectiver son analyse. Continuons à nous intéresser à M. Rollin, « contestataire », habitant de Saint-Fons, soumis à des émanations puissantes de Rhodia – selon son analyse. M. Rollin va au-delà de sa situation personnelle. Dans son discours, il mentionne précisément les contraintes économiques des industries de sa commune. Il s'est renseigné sur les solutions techniques existantes. Il a visité l'usine qu'il

pensait être à la source de ses problèmes, s'est renseigné sur sa production, etc. Son propos ne relève plus du simple ressenti subjectif d'un riverain malchanceux. Il a véritablement construit son analyse sur des éléments concrets.

A l'image de M. Rollin, les nez souhaitent acquérir une certaine crédibilité, en appuyant leurs propos sur des informations valides obtenus par les différents moyens que nous venons d'évoquer. Il s'agit maintenant de comprendre comment les nez utilisent ces informations pour construire leur raisonnement.

3.2 Logique interprétative

3.2.1 Signification des odeurs

Les nez, comme nous l'avons vu dans la partie précédente, disposent d'une richesse d'informations, susceptibles de les aider à interpréter leur ressenti. Toutefois, odeur et affect étant indissociables, les nez ne peuvent prétendre à l'objectivité. Interrogé sur l'évolution de sa sensibilité depuis qu'il fait partie du dispositif, M. Lavorel répond que, soulagé par la création du dispositif, il fait moins attention aux odeurs. Il existe bien un lien très fort entre perception et psychologie. Le ressenti d'une odeur est en effet fortement conditionné par la signification qu'on donne, elle-même dépendante des situations antérieures où nous avons ressenti cette odeur. Les émissions industrielles, par exemple, paraissent souvent malodorantes et gênantes car elles nous renvoient à des odeurs de combustion, de brûlé, ressenties lors d'épisodes malheureux. La mémoire olfactive est à la source de ces émotions qui accompagnent un ressenti. Mais si les odeurs ont un fort pouvoir d'évocation, il est quasiment impossible – sauf pour les parfumeurs dont c'est le métier – de se remémorer une fragrance : « *La mémoire peut tout faire revivre sauf les odeurs, bien que rien ne fasse plus complètement revivre le passé qu'une odeur qui lui fut à un moment associée* » disait Nabokov, écrivain d'origine russe. L'intensité de la mémoire olfactive a de longue date fascinée psychologues et physiologistes, ces derniers n'ayant toujours pas trouvé où était stockée cette mémoire. Immortalisée dans *A la recherche du temps perdu*³⁴, la mémoire olfactive est désignée par de nombreux chercheurs comme « le syndrome de Marcel Proust ». Cette dénomination littéraire masque le caractère plus primitif de l'olfaction, puisque la reconnaissance des odeurs, la science ne cesse de le confirmer,

³⁴ « *Je portai à mes lèvres une cuillerée de thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée de miettes de gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause* »

« *Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir.* »

constitue le système de communication le plus vital et le mieux partagé dans le règne animal. La question de savoir si l'olfaction joue un rôle dans nos comportements sexuels, dans la reconnaissance de l'espèce, ou encore à celle du couple mère-enfant comme c'est le cas chez les mammifères, reste ouverte. Cette longue introduction a pour objectif de mettre en lumière la richesse d'un ressenti olfactif où se mêlent le senti, l'instinct, les souvenirs et les émotions. C'est à partir de ce premier ressenti que les bénévoles construiront une analyse plus « scientifique ». Il s'agit maintenant de se focaliser sur ce premier ressenti, de mettre en lumière les associations d'idées que provoquent les odeurs chez les bénévoles.

Les enquêtés évoquent pratiquement tous leurs inquiétudes pour leur santé durant l'entretien. Dans le même ordre d'idée, la notion de danger en lien avec les odeurs revient dans plusieurs propos. Ces associations d'idées sont instinctives : nos perceptions nous servent à identifier ce qui est nuisible et ce qui ne l'est pas. Nul besoin d'être pompier comme M. Soulian pour être inquiet par une odeur inhabituelle. Mais bien sûr, l'intensité de l'appréhension face à une odeur potentiellement dangereuse varie d'une personne à l'autre, selon son vécu. Mme Cottet par exemple, qui est consciente qu'elle vit dans une zone à risque, qui, lors de l'incendie du port Edouard Herriot, a reçu des morceaux incandescents sur sa terrasse, sort de sa maison pour contrôler ce qui se passe dès qu'elle sent une odeur inquiétante. Dans cette première phase de ressenti, les mauvaises odeurs sont vécues comme des dangers potentiels. Ce n'est que lors d'une deuxième phase d'analyse que les bénévoles insistent sur le fait qu'en général, les odeurs ne témoignent en rien de la toxicité de l'air. L'appréhension des mauvaises odeurs comme vecteurs de maladie est aujourd'hui révolue et pourtant, nous avons cette réaction instinctive de peur, sans doute héritée de notre passé³⁵. M. Lavorel parle d'une personne « *intoxiquée par les mauvaises odeurs* » : les croyances quant à la nuisibilité des odeurs ressortent dans certains propos où le « premier ressenti », c'est-à-dire le ressenti plein d'affect, non analysé, est fort. D'autre part, D. Lapierre et J. Moro³⁶ expliquent qu'il est des odeurs qu'on ne sent qu'une fois, car une seule inspiration de l'air odoriférant suffit à tuer. C'est le cas de l'amande amère révélatrice de la présence d'acide cyanhydrique. Donc les odeurs, si elles s'apparentent au produit chimique dont elles révèlent la présence, peuvent effectivement être dangereuses voire mortelles. Les liens entre odeur et maladie ne sont pas obsolètes non plus puisque des chiens sont actuellement dressés pour détecter les cancers à partir des odeurs qu'ils ressentent³⁷.

³⁵ A. Le Guérec, *op. cit.*, p153-184. Elle explique que longtemps, on a cru que les mauvaises odeurs de putréfaction due à la peste étaient à l'origine de la maladie, c'est pourquoi on combattait cette maladie en parfumant les malades.

³⁶ D. Lapierre, J. Moro, 2001, *Il était minuit cinq à Bhopal*, Editions R. LAFFONT, Paris, 443p.

³⁷ Voir « L'odorat des chiens utilisé pour détecter certains cancers », *Le Monde*, 24.09.04 : L'idée que des chiens puissent "sentir le cancer" est apparu pour la première fois en 1989, quand deux dermatologues londoniens ont décrit le cas d'une femme, venue pour l'ablation d'un grain de beauté. Elle avait signalé que son chien le reniflait constamment, tout en ne prêtant aucune attention aux autres grains de beauté de sa maîtresse, lorsqu'elle était en pantalon. Un jour, alors qu'elle était en short, son chien avait essayé de mordre ledit grain de beauté. Lequel s'est avéré être un mélanome malin, qui a ainsi pu être diagnostiqué à temps.

Dans plusieurs discours, transparaît également le caractère dépréciatif des mauvaises odeurs. La puanteur est très dégradante socialement. Le langage familier rend compte des aversions et répulsions en terme olfactifs : « avoir quelqu'un dans le nez », « ne pas pouvoir sentir/blairer/ piffer quelqu'un ». L'histoire confirme ce caractère humiliant de l'odeur : rappelons nous des « Stinkjude », « juif puant », expression employée par les soldats SS (*Schutzstaffel* : escadron de défense) pendant la guerre. Cet aspect répulsif des mauvaises odeurs transparaît à travers certains discours. Mme Lalande, qui ne supporte pas les odeurs de purin et de bétail, ajoute : « *donc faut croire que même dans les campagnes les gens peuvent être agressés par des odeurs.* » Mme Lalande associe « campagne » à « mauvaises odeurs » ce qui témoigne du caractère socialement dégradant des effluves. Le territoire serait le siège de périmètres odorants révélateurs de la présence de telle ou telle classe sociale. Pour étayer cette idée, citons M. Rollin, habitant de Saint-Fons : « *Ils se prennent tout. Insupportable. Ouais. Les Minguettes, je sais pas mais les Clochettes, c'est terrible. C'est terrible, je sais pas comment ils font pour vivre là-bas.* »

Les Clochettes dont parle ce monsieur est un quartier d'habitat social – de même que les Minguettes. Mme Panet raconte aussi qu'un industriel rejette des produits cancérigènes sur les barres HLM de Joliot-Curie. Le territoire semble ségrégué en quartier plus ou moins soumis aux émissions industrielles, les quartiers les plus touchés semblent être aussi les quartiers les plus en difficulté au niveau économique et social. Cette image dégradante que confèrent les odeurs au territoire est perceptible dans le discours de Mme Cottet, native de Saint-Fons :

« *Dès qu'on arrivait même à Saint-Fons, ça sentait mauvais, c'est... Alors euh... Les gens vous disaient : « mais, vous habitez une ville... » Alors que maintenant, ça n'existe plus. À la limite, c'est plus Feyzin qui sent, avec la pétrochimie. Et c'est vrai que Feyzin parfois, ça sent très mauvais.* »

L'odeur renvoie ici « à une image dégradante du lieu, de l'habitation et donc de soi »³⁸. Pour neutraliser cette évocation pénible, elle va mettre à distance le problème, en le renvoyant à d'autres lieux (Feyzin) et d'autre temps (« *avant, ça sentait...* »). Notons que Feyzin et Saint-Fons sont désignés par tous les bénévoles comme étant les lieux où se situent les sources d'odeurs. M. Cottet a peu de choix quand au territoire sur lequel renvoyer le problème. De plus, la raffinerie de Feyzin a une bonne, voir très bonne, situation économique contrairement à la plupart des usines de Saint-Fons³⁹. Renvoyer les problèmes dans des zones de l'agglomération socialement plus qualifiées est apparemment fréquent.⁴⁰ A l'opposé de Mme Cottet, Mme Grolier se dit « *privilegiée* » car elle ne ressent pas d'odeur sur son quartier. Pour elle la puanteur « *c'est dégueulasse* » : elle associe mauvaises odeurs à la saleté, à l'hygiène. La ségrégation spatiale des odeurs et l'hygiène sont des thèmes présents dès le XVIème siècle comme on peut le voir dans cet extrait de règlement :

³⁸ T. Coanus, F. Duchêne, E. Martinais, « L'industrie chimique et ses riverains : éléments et structure d'une relation ambivalente »

³⁹ D'après l'entretien avec un gestionnaire de RESPIRALYON.

⁴⁰ T. Coanus, F. Duchêne, E. Martinais, « L'industrie chimique et ses riverains : éléments et structure d'une relation ambivalente »

« Les ouvriers qui travaillent les cuirs, les peaux, les laines seront, à cause de leurs activités nauséabondes, renvoyés à la périphérie et devront s'y maintenir s'ils veulent éviter les amendes et la confiscation de leurs marchandises. »⁴¹

Les odeurs font partie de notre environnement et de notre culture depuis des siècles. Une odeur est culturellement bonne ou mauvaise par exemple. Aujourd'hui, nous sommes dans l'ère du « Tout doit sentir bon » : les odeurs d'hydrocarbure sont masquées par des fragrances « fruitées ou vanillées » pour Total, « à la fraise » pour Esso. Une étude est en cours sur le métro parisien pour améliorer le confort des clients en diffusant une odeur agréable. Les parfums sont devenues un outil essentiel d'incitation à l'achat : les grandes firmes n'hésitent pas à changer l'odeur d'une lessive par exemple afin qu'elle paraisse plus efficace.⁴²

Si on peut fermer les yeux, on ne peut échapper ni aux odeurs, ni aux bruits. Cette caractéristique explique sans doute pourquoi ce sont les deux nuisances principales qui ressortent des sondages. Les odeurs sont d'autant plus marquantes qu'elles donnent l'impression de pénétrer notre corps, comme le décrit Sartre :

« L'odeur d'un corps, c'est ce corps lui-même que nous aspirons par la bouche et le nez, que nous possédons d'un seul coup, comme sa substance la plus secrète et, pour tout dire, sa nature. L'odeur en moi, c'est la fusion du corps de l'autre à mon corps. Mais c'est ce corps désincarné, vaporisé, resté, certes, tout entier lui-même mais devenu esprit volatil »

Cette belle citation de Sartre révèle la puissance des odeurs qui s'imposent à notre conscience. Certains enquêtés soulignent cet aspect en disant qu'ils n'ont pas besoin de se concentrer pour sentir. Il suffit qu'ils soient au contact de l'air extérieur. Ils sentent alors une fragrance ou ne sentent pas. Cela s'impose à eux.

Nous ne pouvons donc pas échapper aux ressentis olfactifs. La plupart du temps, en effet, nous ne ressentons pas les odeurs de façon volontaire. Ce ressenti est composé à la fois d'une odeur et de nombreux éléments subjectifs relevant de l'émotion et du souvenir. L'odeur que nous ressentons a donc un sens : elle représente parfois un danger, parfois la saleté. Elle peut aussi être enivrante et procurer du plaisir ou de la nostalgie. Ce premier ressenti va ensuite être soumis à une analyse approfondie des bénévoles qui cherchent à identifier les sources de la fragrance.

3.2.2 A la recherche des sources

Nous pourrions classer les odeurs ressenties par les nez en trois catégories : les émanations régulières, les émissions occasionnelles et les fragrances ne posant pas de problème d'identification (vanille, égout ou excrément). Pour ces dernières, nul besoin de construire un raisonnement logique puisque les sources sont immédiatement connues. Nous nous intéresserons donc aux deux autres types d'odeurs ressenties.

⁴¹ A. Le Guérier, *op. cit.*, p179

⁴² Voir : « Ces odeurs qui font vendre », *Le Monde*, 28.01.95

En ce qui concerne les émanations régulières, la première étape est d'étudier la fréquence de l'odeur, son heure d'apparition, sa durée. Remarquons que les bénévoles relèvent nécessairement ces informations car elles leur sont demandées dans la fiche qu'ils ont à remplir quotidiennement. Les bénévoles concernés par une odeur régulière ont souvent observé la présence de l'odeur la nuit et le week-end. De cette observation, ils tirent une première conclusion : les émissions ne sont pas aléatoires, donc la cause n'est pas de nature accidentelle⁴³. A la différence du paysage visuel, stable, le paysage olfactif est en perpétuelle évolution. Les bénévoles en sont conscients et ne prétendent pas connaître de façon exhaustive la succession d'odeurs présentes dans leur quartier.

La plupart des nez a rapidement pris le réflexe de repérer le vent accompagnant une odeur. Le recueil de cette donnée météorologique se fait soit avant, soit après la prise d'odeur. Dans les deux cas, les nez vérifient ensuite si les deux informations sont cohérentes, à la manière de Mme Glas qui repère d'abord l'odeur puis le vent et non l'inverse :

« Non, c'est parce que je sens, je me dis : "Ah oui ! Tiens, c'est vrai, aujourd'hui, c'était le vent du sud. " Voyez ? Non, c'est dans l'autre sens que ça fonctionne. C'est : d'un seul coup, quand j'ai des odeurs, je me dis : "Ah oui, mais le vent a tourné". Mais c'est pas sur le moment »

Pour Mme Glas, le vent sert à confirmer son ressenti alors que pour M. Soulian, c'est le processus inverse : le vent va lui indiquer d'où vient l'odeur, par exemple de Feyzin, et ensuite, son nez lui permettra de valider cette donnée. Cette confrontation perpétuelle entre les deux données va leur permettre d'affiner leurs connaissances. M. Soulian ressent et fait son diagnostic :

« C'est plein sud sans odeur. Étonnant. Le vent est peut-être un petit peu fort, ou alors trop dans le courant d'air mais oui c'est, c'est, c'est sans odeur. Mais, on peut pas dire que, que... Même si c'est plein sud, c'est pas, c'est pas tous les jours qu'y a les odeurs de Feyzin. Non non, c'est pas... C'est quand même pas... »

Dans cet extrait, M. Soulian approfondit son analyse. D'une part, les conditions météorologiques sont relevées de façon plus précise (*vent un petit peu fort*). D'autre part, il corrige son réflexe consistant à associer le vent à une odeur : la raffinerie ne rejette pas en permanence, ce n'est donc pas parce qu'il y a un vent du sud qu'il ressentira une odeur. La méthode employée par M. Soulian est analogue à celle utilisée par la science expérimentale : il affine sa base de données et corrige le programme traitant ces données.

Les bénévoles sollicitent un troisième élément pour identifier la source : leur situation géographique dans l'agglomération par rapport aux industries lyonnaises. Ensuite, ils font intervenir leurs connaissances

⁴³ T. Coanus, F. Duchêne et E. Martinais, dans leur article *L'industrie chimique et ses riverains : éléments et structure d'une relation ambivalente*, expliquent qu'au contraire, les dégazages de la raffinerie sont dus soit à un mauvais fonctionnement temporaire des installations de « cracking », soit à une combustion imparfaite au niveau de la torchère, celle-ci laissant alors fuser du gaz non brûlé, soit aux deux. Il s'agit donc d'un phénomène *relativement aléatoire* bien que non rare.

sur la production de ces entreprises, connaissances qui ne leur font pas défaut comme nous l'avons vu précédemment. A l'image de Mme Glas, le repère géographique essentiel par rapport auquel ils vont se situer est le couloir de la chimie :

« On est l'axe hein, nous, dans le troisième, on est dans l'axe de la chimie et tout ça. On le sent très nettement les jours où il y a le vent du Sud. »

Un peu plus loin, elle ajoute, en parlant d'un de ses frères : *« Il est pas dans l'axe, ils sont finalement très peu gênés, peut-être moins que nous alors qu'ils sont plus près. »*

Pour Mme Glas, la distance entre l'habitation et les industries a moins d'importance que la situation par rapport au couloir Nord-Sud venté. La carte de la répartition géographique des membres du réseau, met en évidence la forte présence des enquêtés sur cet axe. Cette analyse géographique qui privilégie le repère axial du couloir rhodanien au repère ponctuel des industries n'est pas partagée par tous. En effet, pour Mme Cottet, habitante de Saint-Fons, l'intensité des ressentis est corrélée à la distance entre l'habitation et les industries. M. Rollin, résidant à Saint-Fons également, n'habite pas dans le proche voisinage des industries et de ce fait, Mme Cottet met sa parole en doute quand il se dit très souvent gêné par les odeurs. Ces deux personnes habitent non loin l'une de l'autre mais ne ressentent pas les mêmes fragrances : du côté de Mme Cottet, ce serait plutôt la vanille et le bois alors que M. Rollin sent l'éther. Les bénévoles n'arrivent pas à expliquer leur différence de ressenti dans ce cas précis. En revanche, Mme Glas, habitante de Montchat, se trouve dans une situation similaire : sa voisine est aussi sa sœur. Elle propose des explications à cette différence de ressentis :

« On a l'impression que les courants d'air, et dans le vrai sens du terme, ne sont pas les mêmes. Elle, elle habite dans une rue où y a moins d'arbres, même si c'est que de l'autre côté de l'immeuble, y a beaucoup moins d'arbres. Moi, j'en ai énormément. Là, on donne sur les villas. Elle, elle donne moins sur les villas et plus sur l'avenue Lacassagne donc je pense que quelque part, ça doit plus brasser, voyez ce que je veux dire ? Les courants d'air chaud, d'air froid, doivent être beaucoup plus importants. (...) La circulation, elle l'a plus, parce qu'elle habite plus à l'angle, que moi qui suis au milieu. Enfin, c'est que... Du coup, elle a... Elle sent plus et elle est plus haute dans l'immeuble, donc elle a presque deux étages d'écart avec moi puisqu'elle est sur la partie haute, en plus. Donc, ça compte hein. Moi je suis au premier, elle, elle est au troisième presque donc... »

Mme Glas tient compte, dans son interprétation, d'éléments complémentaires sur la configuration des bâtiments et sur l'environnement immédiat pour expliquer le fait qu'à quelques mètres de différences, les odeurs ne soient pas identiques. Pour elle, les arbres permettent de filtrer certains polluants, comme le dioxyde de carbone – elle le dit un peu plus loin. Ils lui assurent donc une protection contre les gaz d'échappement alors que sa sœur donne directement sur cette avenue passante, le fait qu'elle soit située dans l'angle aggravant sa position. Mme Glas intègre un maximum d'informations dans son analyse et essaie de les interpréter. Encore une fois, en faisant une analogie avec la science expérimentale, on peut dire que Mme Glas a mis le doigt sur une curiosité scientifique (les différents ressentis des voisines), cherche les éléments qui peuvent avoir un impact sur ce résultat afin, à la fois de ne pas remettre en cause toute une théorie (les odeurs concernent en général de larges périmètres et sont réparties de manière continue) mais de la nuancer par des cas particuliers explicables. Notons que la configuration des

bâtiments et la hauteur de leur appartement sont des éléments qui interviennent souvent dans l'analyse des nez. De plus, les bénévoles ont observé de nombreux phénomènes olfactifs au sujet desquels ils proposent des interprétations. La fréquence des odeurs de nuit par exemple, sera expliquée, soit par des dégazages volontaires, soit par l'absence d'autres effluves masquant les émanations industrielles. En ce qui concerne la diminution des odeurs durant l'année 2004, les bénévoles expliquent que cette année là a été beaucoup plus ventée. Ils émettent également l'hypothèse que les industries ont diminué leurs émissions.

Les membres du réseau disposent de nombreuses pièces pour reconstruire le puzzle des sources malodorantes de l'agglomération. Au départ, ils ont un ressenti, odeur qui prend un sens au contact de la mémoire olfactive. Ensuite, ils prennent en considération les conditions météorologiques, leur situation par rapport aux industries lyonnaises et sollicitent leurs connaissances sur la production de ces usines. Ils croisent enfin toutes ces données et obtiennent la source de l'odeur. Écoutons M. Anget :

« Une pollution plutôt liée à l'emplacement du quartier par rapport au pôle industriel de Lyon qui est au sud et qui est pas très loin en fait : les usines de Pierre Bénite et Saint Fons sont à euh... je vais dire à 5 km à vol d'oiseau donc, si y a un vent du sud qui se lève, hop, on a droit aux odeurs. »

Il illustre bien le raisonnement logique lui permettant d'identifier les sources d'odeur. À l'image de ce monsieur, les bénévoles utilisent une logique rationnelle pour interpréter leur résultat, leur conclusion n'étant pas le fruit d'une subjectivité individuelle. On peut apparenter les démarches des nez à une méthode scientifique⁴⁴. Les nez récoltent plusieurs types de données, qu'ils traitent pour obtenir un résultat. Le programme analysant les données est quotidiennement éprouvé par l'expérience et amélioré selon les nouvelles observations faites.

La rigueur de la méthode utilisée n'empêche cependant pas les nez de douter de leurs résultats et cherchent à en obtenir des confirmations. Écoutons Mme Panet :

« Ben parce que, si vous voulez, d'abord c'est une usine que je connais, et d'autre part ma fille a fait ses études à Lumière, hein, et quand j'allais la chercher, parfois, il y avait cette petite odeur. Une odeur de parfum, pas désagréable, pas désagréable, donc ça veut pas dire qu'ils polluent. Enfin, ils polluent au niveau olfactif si vous voulez, ça ne veut pas dire que ça soit nocif pour la santé, je sais pas, c'est des gens avec qui... »

Sa connaissance des industries lyonnaises lui permet d'être certaine d'avoir correctement identifié la source de son odeur. De plus, à l'image de Mme Panet, les bénévoles ont l'occasion de se rendre à proximité des sites industriels : ressentir sur le lieu d'une entreprise la même odeur que chez eux leur permet de valider les résultats de leur analyse.

⁴⁴ Une méthode est une démarche ordonnée, raisonnée, afin d'obtenir un résultat. La méthode scientifique est l'art de découvrir, de démontrer et d'appliquer. Elle veut accroître au maximum l'information (comprendre) afin d'améliorer le bien-être de l'Homme (appliquer) en dépensant un minimum d'énergie : ce qui implique un choix judicieux de notions extraites de l'expérience, des théories cohérentes, un raisonnement logique, une conception d'instruments précis et une organisation ordonnée du travail. La méthode doit donc répondre aux critères de la science. Source : <http://www.cegep-rimouski.qc.ca/dep/biologie/methode/science1.html>

M. Duplat, lui, fait partie des quelques membres du réseau ayant une vue panoramique de Lyon depuis son appartement. Les sources émettrices s'étalent sous ses yeux ce qui l'aide dans son analyse. La vue vient soutenir l'olfaction. Les odeurs étant invisibles, il est difficile de prouver leur existence, leur réalité. Or, le fait d'avoir un support visuel auquel rattacher ces odeurs permet à M. Duplat d'être beaucoup plus sûr de lui. M. Duplat n'a néanmoins pas toujours besoin de voir les choses pour en faire une analyse correcte :

« Mais, l'autre jour, quand ça a pué fort là, j'ai tout de suite dit que c'était les bacs de... Et ça s'est avéré vrai puisque, dans le journal, trois ou quatre jours après, on nous a dit qu'il y avait eu des effluves qui venaient des bacs de rétention. Alors, c'est vrai qu'on ne les voit que depuis le train. On ne les voit pas depuis la route. »

Comme nous l'avons vu précédemment, la plupart des bénévoles sont en quête d'informations leur permettant d'affiner leur analyse et de confirmer leurs résultats. Malgré des éléments objectifs et un raisonnement solide, ils ne sont pas sûrs d'eux. On peut faire l'hypothèse que cela vient du fait que la plupart des données de base sur lesquelles ils s'appuient sont fugaces : perception d'une odeur, du vent, connaissances des industries... Ils savent que ce type de données est peu crédible. Eux-mêmes n'ont pas entièrement confiance en elles, sans doute à cause de leur prédisposition à accorder davantage de valeurs à la métrologie qu'à leurs propres sens et perceptions

Les bénévoles détiennent une quantité de connaissances qu'ils analysent de façon rationnelle. A force d'observer et d'accumuler les informations, ils vont acquérir un certain savoir empirique, savoir qui pourrait profiter au dispositif. Nous allons étudier dans cette partie comment les bénévoles s'intègrent au sein du système d'acteurs.

3.1. Quelles relations entre ce savoir produit et le pouvoir des institutions ?

3.2.3 Vision du système d'acteurs

Les méfiances entre institutions et citoyens ou entre profanes et experts sont grandes. Le discours des bénévoles sur le système institutionnel est révélateur de ce constat. Il faut néanmoins préciser que les propos sur les institutions sont en général tenus par des « contestataires ». Particulièrement acerbes, ils ne sont donc pas nécessairement représentatifs de l'échantillon. D'autre part, les premiers contacts entre les bénévoles et les acteurs compétents se sont faits dans le cadre de plaintes adressées à ces acteurs. En règle générale, les bénévoles disent n'avoir trouvé aucun interlocuteur pour répondre à leur demande. C'est pourquoi ils sont assez sévères vis-à-vis des acteurs institutionnels. Cependant, ils ne font pas que critiquer : ils essaient de comprendre les enjeux se masquant derrière cette « non action », comme ils l'appellent. M. Rollin explique par exemple le positionnement de la mairie de Saint-Fons :

« J'ai commencé par la mairie et j'ai fait des courriers à la mairie parce qu'ils en avaient rien à cirer. J'ai eu un rendez-vous à la mairie. Ensuite j'ai, j'ai vu que ça donnait rien, que c'était pipeau pipeau. (...) Et puis y a quand même ce truc économique quoi. Ces ces ces emplois qui sont en suspens. C'est le bâton et la carotte, je pense. Ils doivent leur dire : "Ah bon, vous voulez qu'on... que ça pue moins ben... Problème. Y a 300 ou 400 emplois, ou 600 emplois qui restent... C'est dommage." C'est pour ça que je pense que la mairie est du côté de... C'est normal. Elle regarde ses sous. Hein, on a une si belle bibliothèque, si belle école de musique à Saint-Fons. »

L'analyse de M. Rollin est la suivante : les ressources de la ville de Saint-Fons proviennent essentiellement de la taxe professionnelle versée par les industriels, elle ne peut donc se permettre de contraindre ces entreprises alors même que la plupart d'entre elles ont une situation économique fragile. De plus, ces industries fournissent de l'emploi, emplois qu'il faut à tout prix protéger dans le contexte économique du moment. M. Rollin lui-même ne peut déroger à cet argument. Il ne se laisse toutefois pas abattre puisqu'il trouve des solutions :

« On peut pas... Je comprends. Moi, j'ai soulevé le truc en disant : mais, pourquoi on leur verse pas des subventions à ces gens ? Moi, je suis prêt à payer un impôt supplémentaire ou que la ville donne, sur les impôts qu'elles prélèvent, un... »

M. Rollin est attentif à la manière dont est dépensé l'argent public : il est contre les subventions des équipes de football par exemple. Ici, il propose de payer lui-même pour régler le problème des odeurs. De façon identique à M. Rollin, Mme Panet, qui connaît bien l'aspect législatif du domaine de la pollution de l'air explique :

« N'y a-t-il pas des jours où nous aurions dû être en circulation alternée ? Que les pouvoirs publics fassent leur boulot. Que la préfecture du Rhône prenne ses responsabilités en déclarant la zone en circulation alternée, par état de fait. Hein, on a un réseau quand même urbain de transport en commun qui est non négligeable. Hein... bon... Mais ici, il se passe rien. Moi, je suis relativement furieuse par rapport à ça. (...) Alors est-ce que c'est pas assez installé, est-ce que tout le monde a peur parce que... C'est des décisions semi politiques hein ça. »

Mme Panet commence par adresser une critique à la préfecture du Rhône qui ne fait pas son travail en omettant d'instaurer la circulation alternée les jours de forte pollution, puis analyse cette position institutionnelle : sous ce refus se cachent sans doute des enjeux politiques. En effet, une telle décision ne serait certainement pas bien acceptée par la majorité de la population, les usagers utilisant leur voiture personnelle notamment.

Dans ces deux exemples, les nez ne se sont pas contentés de critiquer. Ils ont montré qu'ils étaient capables de faire abstraction de leurs intérêts personnels pour prendre en compte le point de vue des acteurs institutionnels et d'en retirer les enjeux principaux : si l'emploi est un argument valable, le fait de prendre une décision difficile politiquement l'est moins. Ils font donc un effort de compréhension des intérêts défendus par les différents acteurs puis les analyses pour en déduire les contraintes et les enjeux majeurs. Ils proposent enfin des solutions qui intègrent les différents éléments importants. Leur but n'est pas de lutter contre ces institutions mais de chercher des solutions constructives qui prennent en compte les points de vue de tous.

Si les institutions ont une si mauvaise image auprès des nez, ce n'est pas uniquement dû au manque de réponses concrètes qu'elles leur ont apportées. Plusieurs nez ont été marqués par l'événement olfactif de mai 2002. Cet événement a, en outre, déclenché la création du réseau RESPIRALYON. En effet, le préfet ayant pris la mesure de l'absence d'organisme compétent pour gérer cette crise olfactive, il a immédiatement confié le problème au SPIRAL AIR. L'élaboration du projet ayant été réalisée en amont, le réseau RESPIRALYON a été mis en place dans les jours suivants cet événement. Lors de la journée du 16 mai 2002, le service d'Incendie et de Secours et service d'urgence Gaz de France a enregistré 550 appels téléphoniques. M. Duplat raconte :

« Il y a trois ans, il y a eu une très grosse pollution sur Lyon, qui a envahi tout Lyon, on nous a dit, dans les journaux, qu'on ne savait pas d'où ça venait et qu'on cherchait les auteurs. Faut quand même pas être grand sorcier, quand on voyait la fumée sortir parce qu'il y avait eu un incendie ».

Pour M. Duplat, cet événement a discrédité les pouvoirs publics car identifier le pollueur était à la portée de tous. Mais les noms des pollueurs n'ont jamais été donnés. La plupart des nez sont de l'avis de ce monsieur, à savoir que les acteurs compétents connaissaient le pollueur mais n'ont pas voulu le dénoncer. Remarquons que les nez ne savent toujours pas quel est l'organisme compétent pour ces problèmes d'odeurs comme l'illustre le propos de Mme Panet au sujet des actions à mener : *« Que la Préfecture, la DRIRE, COPARLY tout ça, pouf ! Disent : " Bon, vous arrêtez votre pollution." »*. De son point de vue, le dispositif RESPIRALYON n'a pas autorité dans le domaine des odeurs. Ses gestionnaires n'ont aucun moyen de faire pression sur les industriels. C'est donc aux pouvoirs publics de prendre le relais et d'agir, en s'appuyant sur les données de RESPIRALYON : données des capteurs de COPARLY répartis dans l'agglomération et données des nez. Elle pose en fait le problème de la place de RESPIRALYON au sein du système d'acteurs en charge des problèmes d'odeur.

3.2.4 Une faible communication avec le dispositif

Après avoir parlé de la façon donc les bénévoles appréhendent les acteurs institutionnels chargés de la qualité de l'air, nous allons voir plus précisément comment ils perçoivent le dispositif RESPIRALYON.

On peut, dans un premier temps, se demander à partir de quels éléments les bénévoles se font une opinion du dispositif. En effet, la plupart du temps, les nez n'ont quasiment aucun contact avec l'organisation. Généralement, ils ont rencontré les organisateurs, une fois lors d'une première réunion de présentation et une autre fois lorsqu'ils ont passé les tests. Ces deux événements remontent à un certain temps déjà si bien que la façon qu'on les bénévoles de voir le dispositif a évolué. Pour la plupart, les liens entretenus avec RESPIRALYON s'incarnent dans ces petites fiches qu'ils remplissent quotidiennement. Le manque de contact, de relations humaines, est souligné par plusieurs bénévoles qui vont parfois même jusqu'à se demander si quelqu'un reçoit bien leur courrier. Mme Grolier a même arrêté d'envoyer ses fiches un certain temps, pour voir si quelqu'un s'en apercevrait. On en arrive donc à un point où les

contacts sont tellement ténus que les organisateurs paraissent fantomatiques aux yeux des bénévoles, n'ayant d'existence qu'à travers l'envoi d'enveloppes et de fiches. Cet aspect logistique prend alors une importance particulière : il témoigne des moyens qu'à le réseau à sa disposition. Certains enquêtés ont ainsi tendance à imaginer le réseau plus puissant qu'il ne l'est en réalité. C'est le cas de M. Lavorel pour qui RESPIRALYON est l'organisme clef pour prendre en charge toutes les problématiques associées à la pollution de l'air ou de Mme Lalande, déçue de ne pas voir apparaître au journal télévisé les informations qu'elle envoie.

Encore une fois, ce sont les « contestataires » les plus loquaces sur le sujet ce qui explique certainement les opinions assez critiques recueillies. Pour équilibrer la suite de mon propos, il faut signaler que plusieurs nez se disent très contents du retour d'information qui est fait, notamment par l'intermédiaire du journal bimestriel *Nez à nez*, accessible à tous, même aux personnes ignorant tout du sujet. Tous les enquêtés ont toutefois une vision assez floue du dispositif, ne sachant trop où commencent et où s'arrêtent ses compétences. C'est ce qu'illustre le propos de M. Gauthier :

« (...) Au-delà de RESPIRALYON, c'est-à-dire... au-delà de " je prends des fiches, je les..." est-ce qu'il y a quelqu'un sur le terrain qui commence à analyser ces odeurs, c'est-à-dire que... Essayer de mettre en avant et non pas faire que du papier. C'est-à-dire est-ce qu'il y a un technicien, est-ce qu'il y a un chargé de mission, est-ce que, est-ce que, est-ce que ? Ou la DRIRE qui reprend la relève, qui va essayer de définir cette odeur ? »

A l'image de M. Gauthier, les nez ne savent pas ce qui est fait de leur données, qui les traite, dans quels buts, etc. Les adresses inscrites sur les enveloppes prépayées leur donnent des indications : COPARLY au début, actuellement LAD SERVICE, un service de lecture automatique de documents appartenant à la Poste. Ce changement n'est pas sans soulever quelques interrogations du côté de certains contestataires qui s'interrogent sur l'utilité d'une telle sous-traitance, de la rentabilité financière de ce choix. M. Gauthier pose également la question de la suite qui est donnée à ces statistiques. Comme lui, les nez n'ont pas d'indice sur l'utilisation de leurs données dans un autre but que de faire des statistiques. Certains sont confiants et pensent qu'avec le temps, les résultats vont arriver. D'autres sont plus inquiets à l'image de Mme Lalande :

« Je me demande est-ce que vraiment ils ont un poids et vraiment est-ce ça sert à quelque chose ? »

S'il est indéniable que les données sont traitées statistiquement et qu'on connaît maintenant de façon plus précise les odeurs de l'agglomération, il est moins sûr que le dispositif soit compétent pour mener des actions concrètes en vue de réduire ces émissions malodorantes. Encore une fois, le manque de contact avec l'organisation confère une importance particulière au journal *Nez à nez*, seul document où les bénévoles retrouvent les informations qu'ils donnent sous forme de diagrammes et camemberts. Ces diagrammes révèlent le nombre de signalements par jour, le pourcentage de « gaz de ville » signalé par rapport au « gaz d'échappement », les pourcentages de signalement d'odeur selon la direction et la vitesse du vent, etc. Pour certains, ces diagrammes deviennent le signe de l'inefficacité du dispositif. C'est ce que pensent M. Duplat et M. Gauthier :

« De prendre des décisions, pas de me faire un camembert. Le camembert, j'en ai rien à faire. » [Duplat]

« Quand je vois leur camembert, je me dis que ce n'est pas prêt de voir quelque chose parce que c'est bien ça, mais ce n'est pas ça que je veux ». [M. Gauthier]

Pour ces deux contestataires, les statistiques qui couvrent les pages du bulletin de liaison masquent l'absence d'action concrète. Cette absence de résultat décourage certains nez qui ne croient plus au pouvoir d'action du dispositif. Ainsi M. Gauthier :

« J'ai l'impression maintenant pour être... que c'est... on a mis une devanture. Y a des odeurs, on a mis quelque chose, voilà. La COURLY ou la DRIRE... ou enfin les organismes officiels ont fait quelque chose, il y a un organisme RESPIRALYON qui fait des mesures, donc, et puis alors on envoie à droite, on envoie à gauche, mais... les odeurs... »

M. Gauthier pense même que le dispositif a été créé afin de simuler une préoccupation pour cette problématique alors qu'en réalité, les acteurs institutionnels ne comptent pas réellement agir pour réduire les émissions industrielles. Selon lui, tous les acteurs « officiels » se seraient alliés pour tromper la population, par la mise en place d'un placebo d'organisme compétent. Ce n'est pas l'opinion de la plupart des nez qui ont plutôt envie de travailler avec les organismes compétents pour faire avancer les choses. Certains pensent d'ailleurs que le réseau de nez peut être une force de pression sur les élus et les industriels, qu'il a donc un rôle important à jouer.

Si le dispositif RESPIRALYON a les moyens de faire un diagnostic olfactif de l'agglomération lyonnaise, il lui est plus difficile de mener des actions concrètes. Un questionnaire du dispositif donne raison aux nez sur ce point en expliquant que le SPIRAL Air n'a aucun moyen de faire pression sur les industriels étant donné qu'il n'existe pas de réglementation dans le domaine des odeurs, notamment parce qu'on est aujourd'hui incapable de les mesurer. Les bénévoles comme les acteurs compétents en arrivent à la conclusion que le réseau de nez paraît être le seul moyen de créer une force de pression susceptible de contraindre les industriels à agir.

D'autre part, les nez comme nous l'avons vu, ont énormément de connaissances et produisent un savoir empirique qui n'est pas du tout exploité par le dispositif. Ainsi, si la méfiance des nez vis-à-vis des acteurs compétents dans le domaine des odeurs est grande, l'inverse n'en est pas moins vrai. Les questionnaires du dispositif n'ont pas totalement confiance dans l'appareil olfactif comme instrument de mesure. De plus, les difficultés actuelles concernant la confrontation des données des volontaires ne les poussent pas à impliquer plus les nez. M. Gauthier dit :

« Donc j'ai regretté parce que j'aurais aimé pouvoir avoir des contacts pour dire ce que je vous dis aujourd'hui. Voilà ! Parce que... pour essayer de recentrer un peu le débat... sans beaucoup d'espoir mais..., on sait jamais, de toutes façons il faut quand même... »

Il aimerait pouvoir s'exprimer. RESPIRALYON pourrait être, à l'image de la spirale socio-technique de M. Callon, P. Lascoumes et Y. Barthe, un vecteur de dynamisme entre les différents acteurs, susceptible d'en intégrer à tout moment de nouveaux, de se redéfinir, appelant ainsi d'autres interlocuteurs à se joindre à elle. Les auteurs disent que : « Etant donné sa fécondité - elle produit des connaissances et favorise les apprentissages – elle n'a aucune raison de s'interrompre malgré les craintes que suscite son

développement. »⁴⁵

Dans cette dernière partie, nous avons analysé comment, à partir des nombreuses connaissances qu'ils détiennent, les nez construisent une interprétation logique de leurs ressentis. Le savoir empirique qu'ils produisent résulte de trois phases : la phase du senti, celle du « ressenti premier » c'est-à-dire la prise de conscience immédiate de l'odeur mêlée d'affect, et enfin, la phase d'analyse durant laquelle les bénévoles tentent d'objectiver ce « ressenti premier ». Actuellement, les liens entre les gestionnaires du réseau et les nez étant ténus, ces savoirs ne sont pas exploités.

⁴⁵ M. Callon, P. Lascoumes, Y. Barthe, *op. cit.*, p48

CONCLUSION

L'étude réalisée pourrait être largement complétée, certains thèmes n'ayant pas été abordés par manque de temps. Il en ressort toutefois un certain nombre de remarques conclusives de deux ordres. Les unes apportent quelques éléments de réponse aux questions posées en amont de l'enquête, les autres permettent de mettre en lumière une dernière fois les propos des nez au sujet des améliorations possibles de RESPIRALYON.

En premier lieu, l'échantillon a été présenté sous forme de quatre profils types : « contestataires », « préoccupés », « désintéressés » et « sensuels ». Cette catégorisation a permis de mettre en évidence le lien entre l'engagement actuel des bénévoles dans RESPIRALYON et des éléments plus personnels comme la personnalité, l'idéologie, le parcours de vie... Ce classement ne vise pas à substituer à la diversité des membres de l'échantillon quatre profils types nécessairement grossiers. Il s'agit en fait de mettre en évidence ce qui sépare les nez et ce qui les réunit, ce qui les départage et ce qu'ils partagent, en tenant compte des singularités personnelles. Les différents points de vue présentés dans la suite de l'étude prennent une dimension beaucoup plus profonde au regard de cette première présentation.

Dans un second temps, l'étude des pratiques des nez révèle la part importante de subjectivité dans l'interprétation des buts du dispositif ainsi que la grande disparité des odeurs ressenties, témoins de la variabilité individuelle des perceptions olfactives. En outre, les résultats de cette enquête viennent confirmer des connaissances déjà bien établies : la différence entre le senti, le ressenti et l'analyse plus poussée d'une odeur et l'imprécision et le caractère métaphorique du langage naturel des odeurs. Enfin, impossible d'aborder le sujet du monde des odeurs sans parler de la porte d'accès à ce monde : le nez. Si les bénévoles ont confiance en leur appareil sensoriel, ils doutent parfois de leur analyse. La fiabilité de l'instrument « nez » n'est donc pas remise en cause. Aux questions portant sur la comparaison entre leur nez et les capteurs de la COPARLY, les enquêtés répondent, non pas en discutant de la validité des uns ou des autres mais en cherchant la complémentarité potentielle entre ces deux types de capteurs.

La dernière partie de cette étude est consacrée au savoir empirique produit par les nez. Ce savoir repose à la fois sur une multitude de connaissances (sur les industries lyonnaises, sur les acteurs institutionnels, sur la météorologie ou sur la physiologie du nez) et sur des compétences olfactives réelles. Leur odorat est, en effet, toujours prêt et disponible pour enregistrer de nouvelles expériences olfactives. Ces connaissances vont être sollicitées dans la phase d'analyse du ressenti. La perception d'une odeur peut se décomposer en deux étapes. Le ressenti premier serait l'odeur accompagnée du sens instinctif et de l'émotion qu'on lui confère, elle correspond à une première prise de conscience fugace. La deuxième phase est celle de l'analyse : les bénévoles cherchent à objectiver le premier ressenti en raisonnant de façon logique sur des éléments concrets. « L'expérience olfactive est donc culturellement construite mais, en

premier lieu, naturellement contrainte »⁴⁶. Les nez produisent indéniablement un savoir empirique, mais regrettent que celui-ci ne soit pas mis au service du dispositif par manque de dialogue entre les deux parties. J'ai saisi des attentes fortes sur le sujet et il me semble utile d'en rendre compte, dans une perspective d'amélioration du fonctionnement du dispositif.

Les pistes de réflexion proposées par les bénévoles sont de deux ordres : les unes concernent l'organisation de RESPIRALYON, les autres ont une portée plus globale.

La principale plainte des enquêtés concerne le manque de relations sociales au sein de cette association. Pour sortir de leur isolement, certains nez proposent d'organiser régulièrement des réunions qui rendent compte des résultats obtenus. Pour d'autres, il s'agit de créer du lien entre les bénévoles, en leur réservant un espace de discussion sur le net ou en leur donnant accès aux signalements des autres nez de leur quartier. Ceci permettrait notamment de solutionner le problème de la disparité des référentiels c'est-à-dire de l'utilisation de dénominations différentes par chacun des bénévoles pour désigner la même odeur. Une harmonisation des dénominations pourrait se faire naturellement sans intervention des gestionnaires. Pour fabriquer un référentiel commun, un autre nez propose de distribuer aux bénévoles plusieurs enveloppes contenant chacune une odeur. Non seulement les membres du réseau auraient le même référentiel mais ils pourraient aussi être certains de leur ressenti puisqu'ils disposeraient d'un moyen de vérification sûr : il leur suffirait de confronter leur ressenti à l'odeur de l'enveloppe.

D'autre part, certains nez n'arrivent pas à accomplir correctement leur mission car ils ne parviennent pas à dénommer l'odeur qu'ils ressentent. Le deuxième but à atteindre concerne donc l'identification des fragrances. Pour certains, la solution à ce problème résiderait dans la formation. Pour d'autres, étant donné que c'est une à deux odeurs qui posent problème, une formation ne s'avère pas indispensable. Il suffirait qu'on leur dise une fois quel produit se cache sous leur fragrance.

En outre, certains nez aimeraient plus s'investir dans le dispositif afin d'augmenter son efficacité. L'un d'entre eux propose une méthode de travail précise : il s'agirait d'établir des plans d'actions afin de se fixer des objectifs. L'un des premiers buts à atteindre serait d'identifier les deux ou trois odeurs les plus citées par les nez et de trouver des solutions les concernant. Pour ce faire, des groupes de travail seraient constitués avec chacun une compétence propre, les connaissances des bénévoles étant mises à profit dans ces groupes. La proposition de cet enquêté révèle son intérêt pour le dispositif, sa volonté de s'y investir et de le faire évoluer.

⁴⁶ Joël Candau, *Mémoire et expériences olfactives*, 2000, Paris, Presses Universitaires de France, p141

Mais si les résultats se font attendre, c'est aussi parce que les rapports de force sont plutôt en faveur des industriels. Actuellement, l'absence de réglementation dans le domaine des odeurs les protège de toute pression de la DRIRE. Certains enquêtés sont conscients de cet état de fait. Ils pensent que le réseau, en menant une action collective, peut devenir une force de pression contraignant les industriels à agir. Même le problème du chantage à l'emploi est résolu par un nez qui propose l'instauration d'un impôt spécial pour contribuer à la résolution des problèmes. Là où les acteurs institutionnels se trouvent dépourvus de moyens d'action, les membres du réseau cherchent des solutions, continuent vaillamment leur investigation. Leur volonté têtue est une force incroyable qui, encore une fois, devrait profiter à RESPIRALYON.

Les bénévoles vont plus loin dans leur analyse du système institutionnel et politique en charge du problème de la pollution. Ils se posent des questions sur les causes profondes des odeurs. Par exemple, si les personnes urinent dans les rues, c'est que l'on a supprimé les pissotières ; si l'on sent les gaz d'échappement, c'est parce qu'il y a un encombrement dû à une manifestation ou à une grève des transports en commun. Ils en viennent ainsi à faire des propositions politiques : gratuité des transports en commun, service minimal obligatoire, manifestation dans des lieux réservés qui ne gênent pas la circulation, réintroduction des pissotières, fusion des organismes en charge de la pollution, etc. Les bénévoles apportent ici une nouvelle vision du problème des odeurs : ils redéfinissent la problématique, élargissent le champ d'actions, discutent des solutions à apporter. Sans aller aussi loin, on peut penser qu'un débat entre les nez et les organisateurs de RESPIRALYON permettrait de renforcer le dispositif et d'annihiler les méfiances des deux parties.

BIBLIOGRAPHIE

Articles

COANUS T., DUCHENE F., MARTINAIS E., « L'industrie chimique et ses riverains : éléments et structure d'une relation ambivalente »

DELBOS G., 1993, « Eux ils croient... Nous on sait... », *Ethnologie française*, 3, p367-383

GIRARD N., NAVARRETE M., 2005, « Quelles synergies entre connaissances scientifiques et empiriques, l'exemple des cultures du safran et de la truffe », *Natures, sciences, sociétés*, vol.13, 1

Ouvrages

CALLON M., LASCOUMES P., BARTHE Y., 2001, *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Editions du Seuil, Paris, 357p.

CANAU J., 2000, *Mémoire et expériences olfactives. Anthropologie d'un savoir-faire sensoriel*, Presses universitaires de France, Paris, 147p.

DULAU R. (dir.), PITTE J., 1998, *Géographie des odeurs*, Editions l'Harmattan, Paris, 247p.

DECAMPS E., TOUBON P., 1998, *La qualité de l'air*, Presses universitaires de France, Paris, 120p.

LAPIERRE D., MORO J., 2001, *Il était minuit cinq à Bhopal*, Editions R. LAFFONT, Paris, 443p.

LE GUERER A., 1988, *Les pouvoirs de l'odeur*, Editions François Bourin, Paris, 305p.

TERNISIEN J., 1968, *Les pollutions et leurs effets*, Presses universitaires de France, Paris

SÜSKIND P., 1988, *Le Parfum*, Paris

WALTERS J. K., WINT A., *Industrial Effluent Treatment. Air and Noise*, vol. 2, 1981, Applied Science Publishers, London, p65-96

Sites Internet

RESPIRALYON : www.respiralyon.org

CNRS : http://www.cnrs.fr/cw/dossiers/doschim/decouv/parfums/loupe_odeurs.htm

DRIRE de Haute- Normandie :

<http://www.haute-normandie.drire.gouv.fr/environnement/impact%20air/odeurs.htm#haut>

ANNEXES

ANNEXE A : GRILLE D'ENTRETIEN p 79

ANNEXE B : QUESTIONNAIRE ENVOYE AUX NEZ p 80

ANNEXE A : GRILLE D'ENTRETIEN

PARCOURS PROFESSIONNEL/RESIDENTIEL

MOTIVATIONS :

- Comment trouvent-ils son cadre de vie ?
- Comment a-t-il connu RESPIRALYON ?
- Pourquoi s'est-il porté volontaire ?
- Quelles attentes avait-il en s'engageant dans ce dispositif ?
- Comment lui a-t-on expliqué sa mission ?
- Comment est-il devenu nez ?
- Fait-il parti d'autres associations ? A-t-il d'autres engagements militants ?

PRATIQUES

- Que doit-il faire concrètement pour accomplir sa mission ?
- Quand sent-il ? Où ? (Pourquoi cette fenêtre, par exemple ?)
- Est-ce que les odeurs évoluent avec le temps ?
- Peut-il me faire une démonstration ?
- Quelles difficultés a-t-il rencontrées au début ? Comment a-t-il fait pour résoudre ces difficultés ?
- Comment a-t-il fait la 1^{ère} fois ? Comment il fait aujourd'hui ? Pourquoi ces évolutions ?
- Est-ce qu'il a l'impression d'être plus précis qu'au début ? D'avoir développé des automatismes ? De devenir expert ?
- Echange-t-il avec d'autres bénévoles ?
- Est-ce qu'il se documente sur le sujet ? Souhaite-t-il approfondir ses connaissances ?
- Ont-ils des possibilités pour se former ?
- Peut-il associer une odeur à une source ?
- Certains facteurs peuvent-ils les empêcher de sentir ?

SUR LE DISPOSITIF

- Selon lui, pourquoi le dispositif a-t-il été créé ?
- Que sait-il des buts du dispositif ?
- Est-ce que ça répond à ses attentes ?
- Quelles sont les limites du dispositif ?
- Que pense-t-il de la répartition spatiale des nez en lien avec les sources d'odeur ?
- Comment échange-t-il avec Marlène Morges ou Gérard Berne ?*
- A-t-il un retour de ses observations ?*
- Que sait-il du dispositif métrologique qui se développe à côté ?*

ANNEXE B : QUESTIONNAIRE ENVOYE AUX NEZ

NOM : Prénom :

Age :

Situation familiale :

Nombre d'enfants :

Profession :

Date d'entrée à RESPIRALYON (environ) :

Propriétaire/ Locataire :

Localisation (arrondissement) :

➤ Parcours résidentiel

- Où avez-vous habité ? (villes, quartiers de Lyon)
- Pourquoi avez-vous choisi le quartier que vous habitez ?
- Pourquoi avez-vous déménagé ?

➤ Parcours professionnel (de vos études à votre situation actuelle)

➤ Autres engagements militants

- Faites vous ou avez-vous fait partie d'autres associations ? Si oui, lesquelles ?
- Quels sont vos loisirs ? (œnologie par exemple)

➤ Vos motivations

- Comment avez-vous connu le dispositif ?
- Pourquoi vous êtes vous porté volontaire ?
- Quelles attentes aviez-vous en vous engageant ?

Sur le dispositif :

- Selon vous, pourquoi a-t-il été créé ?
- A quelles occasions avez-vous été en contact avec les membres de l'organisation ?
- Etes vous satisfait du retour d'information ?
- Est ce que le dispositif répond à vos attentes ?
- Savez vous qu'il existe un dispositif de capteurs sur l'agglomération ?
 - Selon vous, quel est son rôle ?
 - Quelle est la différence entre les rôles du réseau de nez et des capteurs ?

Sur vos pratiques :

- Quelles odeurs sentez-vous ?
- Parvenez-vous à associer une odeur à une source ?
- Pensez-vous que ces odeurs puissent être dangereuses pour la santé ?
- Sur vos pratiques
 - Où sentez vous ?
 - Avez-vous déjà rempli une fiche d'odeur en dehors de votre zone ?
Pour signaler quoi ?
 - Quand sentez vous ?
 - Comment sentez vous ?
- Quelles odeurs signalez vous/ ne signalez vous pas :
Gaz d'échappement ?
Egout ?
Urine ?
Restaurant ?

- Selon quels critères signalez vous / ne signalez vous pas une odeur ?

- Avez-vous l'impression d'être devenu plus sensible aux odeurs depuis que vous faites partie du dispositif ?
- Connaissez vous d'autres « nez » ?
 - Souhaiteriez vous en rencontrer ?